HISTOIRE ANCIENNE

Bruxelles. — Typ. de A. Lacroix, Van Meenen et Cie, rue de la Putterie, 33

Digitized by Google

HISTOIRE UNIVERSELLE

HISTOIRE ANCIENNE

LES PEUPLES ORIENTAUX

PAR

LE Dr GEORGES WEBER

PROFESSEUR A HEIDELBERG

TRADUITE DE L'ALLEMAND SUR LA 9me ÉDITION PAR JULES GUILLIAUME

SEULE ÉDITION FRANÇAISE AUTORISÉE

PARIS
A. BOHNÉ, LIBRAIRE
RUE DE RIVOLI, 170

BRUXELLES
A. LACROIX, VAN MEENEN ET Cie, ÉDITEURS
RUE DE LA PUTTERIE, 33

1861
Tous droits réservés.

Digitized by Google

INTRODUCTION.

LES PREMIERS HOMMES.

§ 1. Le premier livre de Moïse, le plus ancien document de la science humaine, nous donne sur l'histoire de la création (*Genèse*) et des premières générations humaines en général, les renseignements suivants : Après que Dieu eut formé au commencement l'univers, orné le ciel du soleil, de la lune et des étoiles, couvert la terre de plantes, d'arbres féconds et d'animaux, il créa à son image l'homme, le couronnement de la création, et, en le douant de la raison et de la faculté de se former un langage, il le destina à devenir le maître du globe. Le premier couple sortit pur et vigoureux des mains du Créateur, et vécut, sans connaissance du bien et du mal, dans l'innocence et la simplicité; il habita le lieu de son origine, le paradis (*Eden*) jusqu'au moment où, séduit par le serpent, le tenta-

teur, il goûta du fruit défendu de la science et perdit, par cette transgression du commandement divin, son innocence et le séjour du paradis.

Dès lors, *Adam* et *Eve*, ainsi que leurs descendants, durent passer leur vie dans la peine et le travail; les passions et les mauvais désirs s'éveillèrent; le fratricide de *Caïn* arrosa la terre du premier sang qui eût été versé; la paisible vie en commun fut troublée. Depuis ce temps, Caïn et ses fils habitèrent vers l'Orient, « dans la terre d'exil » où ils bâtirent des villes et signalèrent leur présence par l'invention de la musique et de l'art de travailler les métaux, tandis que la race de *Seth* resta dans sa première résidence et continua à mener une vie pastorale en s'adonnant à l'entretien du bétail et à l'agriculture. La corruption des mœurs devint générale par suite de l'augmentation croissante des deux races et de leur mélange; les instincts violents d'un naturel sauvage et indompté précipitèrent de plus en plus les jeunes générations dans les égarements du péché, jusqu'à ce qu'enfin une grande inondation, appelée *déluge* extermina de dessus la terre tout le genre humain, à l'exception de *Noé* et de sa famille.

Cependant, la prospérité de Noé à son tour s'accrut bientôt au point que les jeunes générations qui descendaient de ses trois fils, *Sem*, *Cham* et *Japhet*, furent obligées de se répandre dans les pays voisins, parce que la patrie ne pouvait plus les contenir. Alors, il leur vint dans l'idée de bâtir « en briques et avec du bitume pour mortier » la *tour de Babel* dont

le sommet devait s'élever jusqu'au ciel et leur servir à jamais de signe de reconnaissance. Le Seigneur déjoua cette entreprise téméraire, confondit leurs discours et amena une division par la séparation des langues. Ils se retirèrent vers toutes les zones, peuplèrent les trois plus anciennes parties du monde, et formèrent, selon la diversité des langues, différents peuples et nations. La race de Sem, dans laquelle on comprend tous les peuples qui appartiennent à la tige de langue sémitique, tels que les Hébreux, les Chaldéens, les Syriens, les Arabes, continua à habiter l'Asie, tandis que la postérité de Cham se répandit en Égypte et en Afrique et que celle de Japhet peupla l'Asie-Mineure et la plus grande partie de l'Europe.

RACES HUMAINES, SOUCHES DE LANGAGE ET MANIÈRES DE VIVRE.

§ 2. La comparaison des diversités qui existent entre les habitants de la terre, conduisit à admettre trois ou cinq souches humaines (races) différentes par les dispositions, la force et les aptitudes intellectuelles, comme par la structure du corps, la conformation de la tête, la physionomie et la couleur de la peau : 1. La RACE CAUCASIQUE vouée à la liberté et à la domination, à laquelle appartiennent les nations de langue indo-germanique, c'est à dire les Européens (à l'exception des Lapons et des Finlandais), les Asiatiques antérieurs, les Indous et les Nord-

Africains, et qui, en vertu de son aptitude à se développer, est particulièrement l'objet de l'histoire. Elle se distingue par la proportion des membres, par la beauté du corps et des traits, et comprend les transitions les plus variées, depuis la couleur blanche de la peau du blond Européen du nord jusqu'au teint foncé et aux cheveux noirs de l'habitant des terres australes et de l'Indou. 2. La RACE AFRICAINE et la RACE NÈGRE transplantée par le commerce d'esclaves en en Amérique et aux Indes Occidentales, à la peau plus ou moins noire, aux cheveux noirs, laineux et crépus. 3. La RACE MONGOLIQUE dans les régions polaires septentrionales de l'Ancien et du Nouveau Monde (Mongols, Huns, Indous transgangétiques, Chinois, Japonais, Kalmoucks, Finnois, Lapons, Esquimaux, etc.) aux cheveux noirs et lisses, au nez aplati, aux yeux rectilignes et très écartés l'un de l'autre, à la couleur qui varie du jaune au brun clair.

Outre ces trois races principales qui appartiennent aux anciennes parties du monde, on admet encore deux races secondaires et intermédiaires : 4. La race *malaise* (australienne) aux cheveux noirs et lisses ou peu crépus, au teint basané, plus ou moins foncé — forme transitoire entre la race caucasique et la race éthiopique. C'est à elle que se rattachent les habitants de la Nouvelle-Hollande et des îles de l'Océan Pacifique. 5. La race *américaine* au teint brun cuivré, aux cheveux minces et raides; elle comprend les restes des habitants primitifs de l'Amérique, les Mexicains, les Péruviens, etc., et forme la transition entre la race caucasique et la race mongole.

De cette diversité de races, beaucoup de savants ont conclu

que chaque partie de la terre ou chaque groupe d'îles important, a ses habitants particuliers qui tirent leur origine du pays même (autochtones) et que, par suite, la descendance d'un seul couple est insoutenable; d'autres, au contraire, prétendent par plusieurs raisons, et notamment par la ressemblance de l'organisme chez toutes les races, par la conformité de la structure intérieure, de la charpente des os, et par la circonstance que toutes les races peuvent effectuer des mélanges féconds (comme on trouve en Amérique des descendants d'Européens et de nègres, appelés mulâtres, et d'Européens et d'Américains, métis et autres) que les différentes sortes d'hommes sont seulement des variétés d'une seule et même souche primitive, et que, malgré la diversité des races distinctes, explicable par l'influence du climat, des mœurs, des usages, de la manière de vivre, etc., la descendance d'un couple unique a pour elle la plus grande vraisemblance.

De même qu'on a réparti les différents habitants du globe en cinq races, l'esprit de recherche et d'observation s'est efforcé de ramener à des souches de langage distinctes, les divers idiomes dont on évalue le nombre à 2,000, et à découvrir dans toutes les similitudes qu'on y rencontre la preuve qu'il a existé une seule langue primitive universelle ou à établir la parenté de peuples aujourd'hui séparés.

1. Les trois souches de langage suivantes sont particulières à la race caucasique : *a*. L'INDO-GERMANIQUE (indo-européen, arien) dans lequel on fait rentrer toutes les langues européennes (sauf le hongrois, le basque, le finnois et l'esthonien). *b*. Le SÉMITIQUE particulier aux peuples sémitiques désignés plus haut, ainsi qu'aux Abyssiniens et aux Phéniciens, aux Carthaginois et autres. *c*. Le NORD-AFRICAIN qui comprend l'ancien égyptien, le copte, et la plupart des langues des anciens habitants du nord de l'Afrique.

2. Une famille de langue très étendue au nord-est de l'Asie et de l'Europe, et appartenant aux peuples caucasiques aussi bien

qu'aux peuples mongols, est le finnois-tartare dont se servent les nombreuses tribus des Finnois (parmi lesquels on doit compter les Magyares en Hongrie, comme les habitants de l'Esthonie et de la Livonie), les Tartares (auxquels appartiennent aussi les Turcs osmanlis, les Kirgis, les Baskirs, etc.) et plusieurs peuples mongols (les Toungouses, les Kamschatdales, etc.). Le caractère générique le plus important des langues tartares est l'agglutination, c'est à dire la formation de la déclinaison et de la conjugaison par une combinaison mécanique et séparable, à l'opposé de la formation organique des langues sémitiques et particulièrement des langues ariennes. Les idiomes tartares sont principalement des langues nomades.

3. Dans le sud-est de l'Asie (en Chine, dans l'Inde transgangétique, dans le Thibet, etc.) domine la souche de la langue INDO-CHINOISE, particulière aux peuples mongols et consistant en monosyllabes sans flexion, et dans le Japon et l'Archipel de l'est de l'Asie, le JAPONAIS-KOURILIEN.

4. Les langues parlées dans les îles de l'Océan Pacifique se rattachent à la souche MALAISE-POLYNÉSIQUE.

5. Les langues et dialectes de la race cuivrée, dont le nombre s'élève à 500, ont, malgré leur grande diversité, un type primordial, et par suite peuvent être comprises dans une seule souche, la souche AMÉRICAINE. 6. L'esprit de recherche des Européens s'est efforcé de sonder et de classifier même les langues des tribus sans nombre de l'Afrique, quoique le résultat dût être médiocre et les fondements incertains par suite du manque de connaissance de l'intérieur inaccessible du pays.

Dans le sud de l'Amérique s'étaient répandues, avant l'arrivée des Européens, les langues *guazanis* qui étaient parlées sur toute la côte orientale, depuis Rio de la Plata jusqu'à Marannon; sur la côte orientale régnait la langue des *Péruviens* qui semblent avoir reçu leur culture de la race *toltécanique des Incas*, immigrée de Mexico, et au nord du continent méridional, le *caraïbe*, avec plus de vingt dialectes, avait une grande exten-

Digitized by Google

sion sur la terre ferme et dans les îles. — Dans le *Yucatan*, où la civilisation était développée au temps de la conquête des Espagnols, comme on peut le voir encore aujourd'hui par les constructions pyramidales et les monuments funèbres, dominait la langue *maya*, qui servit de langue intermédiaire aux Espagnols, et sur tout le sud-ouest de l'Amérique du Nord s'étendait la langue riche du *Mexique*, cet État remarquable dont les *Toltèques*, les Pélasges du Nouveau-Monde, avaient fait le centre de leur civilisation analogue à celle des Asiatiques de l'est, jusqu'à ce qu'ils eussent été repoussés vers le sud par les robustes Aztèques. Parmi les peuplades sauvages de l'intérieur du pays, les plus importantes sont : celle des *Nodowessiens* ou *Sioux*, composée de douze tribus fédérées, qui habitaient les bords du Missouri et du haut Mississipi, et dont la langue est reconnaissable par la multitude de voyelles gutturales ; les six tribus ailiées des *Mohawks* (Iroquois) autour des lacs Ontario et Erié, et les *Hurons* du Canada, dont on a étudié de plus près la langue pauvre en consonnes, riche en dialectes. Sur tout le nord, depuis les pays de la baie d'Hudson jusqu'aux grands lacs, règne le *delawarica* ou *algonquin-mahigan* avec beaucoup de branches, de rameaux et de dialectes, dont la parenté est pourtant toujours manifeste et qui trahissent une origine commune ; plusieurs idiomes de cette souche étendue montrent peu ou ne montrent point de formes ; d'autres, notamment les branches du sud-est, sont riches en flexions. Pour les langues *africaines*, on est parvenu aux résultats suivants : Tandis que les tribus berbères des côtes du nord de l'Afrique, des hauteurs de l'Atlas, jusqu'au désert, et des îles Canaries et Açores, ainsi que les habitants des bords du Nil et du littoral de la mer Rouge possèdent des langues qui, bien que mêlées de beaucoup d'éléments étrangers et portant les traces d'innombrables rencontres de peuples, se rattachent au rameau principal égyptien-sémitique des branches caucasiennes, les habitants du pays peu connu entre le Sahara et le fleuve Gulbi, et notamment les *Fullahs* ou *Fellatas*, plutôt cuivrés que noirs, occupent une place particulière, également distante des Caucasiens et des nègres, tant par la nature de

leur langue susceptible de culture que par tout leur être. Les langues des véritables tribus nègres de l'Afrique centrale se divisent en trois familles principales : le *mandingo* que parlent les peuplades sauvages du Sénégal, de la Gambie et des contrées montagneuses à l'est de la Sierra-Leone ; l'*amina* parlé sur la Côte d'or et à l'intérieur du pays, qui comprend les nègres sauvages et rebutés de Fantie, les paisibles Aschantis et beaucoup d'autres États voisins ; et le *congo* que parlent les habitants, démoralisés par le commerce d'esclaves, de Loango, du Congo, d'Angila et d'autres États. Au sud de l'Afrique, la langue des vigoureux Caffres au teint brun foncé a une grande extension ; on la représente comme sonore, molle et harmonieuse, formée de mots simples qui comptent rarement plus de deux syllabes ; elle doit son harmonie particulière à l'élocution lente et accentuée, à l'abondance des voyelles ouvertes. Entre les Caffres et le Cap habité par des Européens, résident les *Hottentots* et les *Bosjesmans*, débris d'une race autrefois très répandue, qui parlent des idiomes particuliers et peu connus.

§ 3. Les hommes se choisirent aussi diverses manières de vivre et diverses sortes d'occupations selon la diversité des endroits où ils s'établirent. Les habitants des steppes et des déserts, où se trouvaient seulement çà et là des pâturages fertiles, se livrèrent à la vie pastorale et allèrent d'un endroit à l'autre, comme tribus errantes, avec leurs tentes et leurs troupeaux. Ils furent appelés nomades et leur occupation principale fut l'entretien du bétail. Ceux qui s'établirent sur des bords bien choisis de la mer découvrirent bientôt, par l'accroissement de leur population, les avantages de leur situation. Ils s'appliquèrent à la navigation et au commerce ; ils acquirent le bien-être et la richesse, et se sentirent par là portés à construire de belles habitations et à fonder des villes, tandis que les habitants de plages inhospitalières conservaient, à l'aide de la pêche, leur existence misérable. Ceux qui habitaient la plaine, se livrèrent à l'agriculture et aux arts de la paix, tandis que les populations rudes et endurcies des montagnes s'exercèrent à la chasse et, poussées

par une ardente soif de liberté, firent leurs délices de la lutte et de la guerre.

Un puissant levier pour l'éducation du genre humain fut le commerce qui créa des rapports entre les peuples. Les habitants de plaines fertiles et de rivages bien situés s'adonnèrent au commerce intérieur, au commerce de terre, au moyen duquel ils déversèrent leur superflu dans d'autres pays et reçurent en échange des produits étrangers de la nature et de l'art. Le genre de commerce intérieur le plus répandu est le commerce de caravanes, propre à l'Asie et à l'Afrique, grâce auquel des expéditions considérables de denrées pouvaient être faites dans les pays les plus lointains, ce qui fournit fréquemment l'occasion de fonder des villes et des places de commerce. Les difficultés et le danger des expéditions commerciales à travers des contrées habitées souvent par de sauvages peuplades de brigands et entrecoupées de déserts, rendirent de bonne heure indispensables les associations de beaucoup d'hommes en vue d'entreprises collectives. Pour porter les charges dans le commerce de caravane, on se servait particulièrement du chameau, qu'on avait, à cause de cela, nommé avec raison « le vaisseau du désert. »

Comme les marchands ambulants des caravanes choisissaient souvent pour se reposer et se fixer des temples célèbres, aux voies sacrées, où régnait la paix de Dieu, le commerce reçut dans l'antiquité une consécration religieuse et fut placé sous la garde de la religion.

Les habitants des rivages de la mer se livrèrent au commerce maritime qui, dans l'antiquité, n'était qu'un commerce de côtes. Au commencement, on échangeait des denrées contre des denrées (commerce d'échange); plus tard seulement, on s'avisa d'attribuer aux métaux précieux une valeur déterminée et d'employer des monnaies d'argent avec une empreinte comme un moyen d'échange ingénieux et commode.

Les habitants des pays plats, encore peu peuplés, apprivoisèrent les animaux et se créèrent dans les animaux domestiques

des compagnons de travail indispensables; ils s'assurèrent leurs propriétés, leurs champs, leurs cabanes et leurs troupeaux par des lois et des fixations de droit; c'est pourquoi l'on peut désigner l'agriculture comme la « grande porte de l'humanité. » Les habitants des villes, de leur côté, s'appliquèrent à l'industrie et aux inventions qui enrichissent et embellissent la vie, et cultivèrent les arts et les sciences à l'aide desquels l'esprit humain manifestait ses diverses facultés et ses diverses tendances.

ÉTATS ET FORMES D'ÉTATS.

§ 4. Avec le temps, les peuples se divisèrent en peuples civilisés et en peuples incultes, selon que les dispositions et les relations hâtaient le développement de leurs facultés intellectuelles ou que la stupidité et l'isolement le retardaient. Les peuples non civilisés sont ou des hordes sauvages sous la garde d'un chef, dans les mains duquel repose le sort de chaque individu, ou des tribus nomades sous la conduite d'un chef qui, en qualité de père de famille, exerce l'autorité de prince et de juge et sert d'intermédiaire entre ses compagnons et la Divinité. Ni ces tribus nomades à l'organisation patriarcale, ni les hordes sauvages qui habitent en Afrique des déserts inconnus, de hautes montagnes en Asie et des forêts primitives en Amérique, ne trouvent une place dans l'histoire. Celle-ci s'occupe seulement des peuples civilisés qui sont répartis en États et en Empires par une Constitution et des lois et qui se sont unis par des mœurs et une convenance réciproque pour fonder un commerce paisible, une société, un ensemble moral.

§ 5. Les États se divisent en *monarchiques* et en *républicains*, d'après la différence des formes de gouvernement ou constitutions. On appelle *monarchie* l'État à la tête duquel se trouve un seul individu qui dirige le gouvernement. Cet individu porte tantôt le nom d'empereur ou de roi, tantôt le titre de duc ou de prince, etc., selon l'étendue de son territoire. On appelle *république* ou État libre (chose publique), l'organisation d'un État dans lequel l'autorité gouvernementale est entre les mains de plusieurs. Mais ici se présentent de nombreuses variétés. Lorsque, par exemple, l'administration appartient seulement à quelques familles distinguées par leur naissance (noblesse) ou leur richesse, on nomme cette constitution d'État une *république aristocratique*, et lorsque ce privilége passe entre les mains d'un petit nombre de familles ou de personnes, il en résulte une *oligarchie*. Quand, au contraire, les directeurs responsables du gouvernement sont choisis par et parmi la multitude, soit dans des assemblées générales ou par communes, et quand le peuple possède le droit de législation, une pareille constitution prend le nom de *démocratie* ou de *république démocratique;* enfin, quand les classes inférieures exercent en outre une influence prépondérante, il en résulte une *ochlocratie*, une domination des masses. Dans l'antiquité, chacune de ces trois formes constitutionnelles était tenue pour légitime, dès l'instant où le bien général de l'Etat et l'intérêt de tous était érigé en but suprême et où l'autorité gouvernementale reconnaissait la loi et la coutume comme lui étant supérieures; on les regardait comme dégénérées, lorsque l'injustice et l'arbitraire mettaient le droit du fort au dessus de la tradition, érigeaient l'intérêt privé en but d'état, et l'imposaient comme loi aux simples citoyens. — La forme *monarchique* est *illimitée (absolue)* lorsque le régent héréditaire, sans consulter le peuple, fait des lois, établit des impôts et règle l'administration et la magistrature; elle est *limitée* (forme d'Etat *mixte* ou *tempérée*) lorsque cela ne peut avoir lieu qu'avec l'assentiment des représentants du peuple. La

monarchie limitée, dans laquelle le régent est irresponsable, mais s'entoure de hauts fonctionnaires (ministres) responsables, peut être de deux sortes, selon que la totalité du peuple est représentée (*Constitution représentative, monarchie constitutionnelle*) ou seulement les Etats isolés (*constitution d'États* dans son ancien sens étroit). L'arbitraire du régent se substitue-t-il à la loi, la monarchie absolue dégénère en *despotisme ;* la souveraineté du peuple est-elle expressément reconnue, dans une monarchie constitutionnelle, comme source de la puissance gouvernementale, cette monarchie alors se rapproche de la forme d'état républicaine. — Ces formes de gouvernement ne se développèrent pourtant que peu à peu, et l'une d'entre elles, la monarchie constitutionnelle, appartient seulement au temps moderne.

§ 6. Les plus anciens États civilisés avaient pour la plupart l'institution des *castes*, qui restreint la liberté. On entend par là une séparation rigoureuse des hommes d'après leur condition et leur profession, séparation qui se transmettait, selon une règle fixe, de père en fils, et qui ne permettait aucune immixtion, aucun passage d'une classe dans l'autre. Les prêtres formaient la première caste ; ils possédaient seuls la connaissance des statuts et des rites religieux, aussi bien que des lois civiles, et dans plusieurs États ils cachaient, par des mystères, leur science aux autres classes et ne la communiquaient qu'à leurs propres descendants ou à leurs disciples. Séparés du reste du peuple par un cérémonial rigide et par des formes étudiées, les prêtres jouirent chez les anciennes nations civilisées d'une grande puissance et de grands priviléges, jusqu'au moment où

il arriva à la caste des guerriers (noblesse) de se placer à côté d'eux comme d'égale condition et d'en arriver soit à partager la puissance avec eux, soit à les vaincre et à fonder un despotisme séculier au tranchant de l'épée (§ 31). Ainsi se formèrent des classes supérieures qui, distinguées du reste du peuple par la fortune, l'éducation et le maniement des armes, s'emparèrent d'un rang plus élevé. Le monarque appartenait ordinairement à la noblesse; sa race ou sa famille était à la tête de toutes les autres et elle était désignée comme dynastie. Les conditions inférieures de laboureurs et d'artisans formaient la troisième et la quatrième caste. Lorsqu'il se trouvait des pasteurs dans l'une de ces classes, ils composaient la caste la plus infime et la plus méprisée, tant à cause de leur manque d'éducation qu'à cause de la malpropreté inhérente à ceux qui s'occupent du menu bétail. C'est dans l'Inde et dans l'Égypte que se maintint le plus longtemps et le plus purement le régime des castes, qui suppose une conquête du pays par des peuples étrangers et un asservissement des indigènes dans les temps primitifs. Dans certains États, les classes étaient si rigoureusement séparées, qu'il persistait entre elles une division héréditaire qui ne pouvait être effacée par aucune alliance, par aucun mariage croisé, et qui s'étendait même jusqu'à empêcher toute relation extérieure.

RELIGION ET FORMES DE CULTE DU PAGANISME.

§ 7. La religion et le culte, la forme et le reflet de l'activité de l'esprit et de l'âme des peuples distincts, ne sont pas moins différents que leur manière de vivre et leurs formes de gouvernement. A l'origine, la religion prenant racine dans le cœur et dans le monde du sentiment, eut son principe le plus profond dans les aspirations de l'âme humaine vers la réunion avec la source première de l'esprit, dans le frémissement intérieur en présence des forces extérieures de la nature, dans le sentiment de la dépendance de puissances supérieures et de l'insuffisance des facultés humaines dans la tourmente de la vie terrestre. C'est pourquoi la religion n'est pas seulement un côté, mais bien plutôt la totalité de la vie intérieure; c'est l'étincelle divine d'où jaillissent toutes les activités intellectuelles, le sol sur lequel toutes les fleurs distinctes de l'esprit s'élèvent à la lumière; et plus un peuple, dans son développement général, se trouve près de la nature, plus sa manière de vivre et son genre d'occupation sont simples, plus son horizon et son monde d'idées paraît borné, plus aussi tout son être spirituel s'accorde avec la religion, plus ses exercices religieux sont, pour le monde intérieur, des travaux exclusifs, semblables aux affaires quotidiennes pour l'existence physique, plus ils s'unissent aux devoirs extérieurs de la profession, et prêtent aux ouvrages manuels une plus haute consécration par le souffle

divin. La religion païenne a sa source dans ces rapports alternatifs de la vie pratique et de la vie religieuse. Les hommes honorèrent les puissances divines qui se manifestaient dans le cercle de la vie physique et prêtaient une direction et un but à l'existence terrestre; et comme ils crurent les reconnaître principalement dans le soleil qui répand la lumière et la vie et dans les forces qui apparaissent dans la croissance et la mort des végétaux, ils les conçurent comme des êtres personnels, doués de conscience et de volonté, et par des fêtes et des cérémonies religieuses, ils rendirent hommage aux figures divines qu'ils avaient créées eux-mêmes. Mais dans le perfectionnement des représentations religieuses aussi bien que dans les sacrifices et le culte, une grande différence se montra entre les peuples supérieurs par leurs dispositions naturelles et leurs facultés, et les races incultes préoccupées seulement de l'existence terrestre et des jouissances matérielles. Car tandis que les peuples sauvages de l'Afrique et de la Haute-Asie revêtaient les idées simples de la Divinité, qu'ils avaient empruntées à une intuition sensuelle, de formes grossières qu'ils honoraient comme fétiches, sous la figure d'animaux ou d'objets inanimés et rarement sous une forme humaine, les peuples de l'Asie antérieure où le soleil, la lune et les étoiles brillaient d'un si vif éclat, fondèrent le culte des astres (*sabéisme*) et les nations qui s'élevaient en culture, cherchèrent soit à comprendre philosophiquement l'Être divin en faisant épanouir la Divinité dans les choses visibles et en la conce-

vant comme vraiment présente dans tous les phénomènes (*panthéisme*), soit à le figurer ingénieusement en divinisant toute la nature extérieure et en représentant les dieux comme des hommes plus parfaits et plus hautement doués (*polythéisme*, *anthropomorphisme*). La même différence se manifesta dans le service extérieur de la religion et dans les sacrifices. Tandis que les rudes peuples sauvages s'approchaient de leurs fétiches avec des incantations étudiées et des formules de prières, et cherchaient à s'assurer contre la puissance des esprits contraires au moyen d'objets consacrés, d'amulettes et de talismans, l'homme civilisé rattachait par la sainte poésie sa vie intérieure au monde des dieux, se créait d'une main exercée à l'art une image sublime, dans laquelle l'organisme humain était glorifié comme idéal et exposé comme forme et comme expression de la nature divine, et cherchait, par l'observation des corps célestes et du cours des planètes et par l'étude de la nature et de ses lois, à perfectionner et à ennoblir ses idées sur l'essence de la Divinité et sur l'esprit agissant éternellement. Et tandis que les races syriennes et phéniciennes se livraient à de ténébreuses superstitions, tandis qu'elles croyaient apaiser la colère de la Divinité en immolant des filles et des fils chéris qu'elles plaçaient dans les bras d'une idole ardente, de Moloch, Dieu du feu, ou obtenir sa faveur par des impuretés et des rites licencieux (§ 33); tandis que les peuples brutaux égorgeaient des esclaves et des prisonniers de guerre sur les autels de leurs dieux nationaux, les Grecs

puisaient dans leur culte ennobli et dans leurs sacrifices des jouissances élevées en préparant à leurs dieux de joyeuses fêtes, dans lesquelles ils mangeaient les animaux qui avaient été sacrifiés et les fruits qui avaient été offerts, et en même temps prenaient plaisir aux nobles arts, à la poésie, à la musique et à la danse solennelle, qui se développaient dans ces fêtes religieuses.

§ 8. Le Paganisme de l'Orient. 1. *Indous.* — La religion des Indous est le système de l'émanation, d'après lequel tout le monde visible et invisible soit de la divinité et y retourne après de grands intervalles. La base de cette religion est la doctrine de la transmigration des âmes (*métempsychose*) selon laquelle l'âme humaine n'est associée au corps terrestre qu'en punition des fautes qu'elle a commises dans une existence antérieure (préexistence); elle a pour tendance et pour but de se réunir de nouveau à la divine âme du monde. C'est pourquoi l'Indou regarde la vie de ce monde comme une période de châtiment et d'épreuve qu'on peut abréger seulement au moyen d'une conduite sainte, de prières et de sacrifices, d'expiations et de purifications, ou d'une vie contemplative, ascétique, qui se plaît dans l'adoration de la Divinité et cherche à se préserver de la contagion d'un monde souillé. Lorsque l'homme néglige de se purifier ainsi et, en s'éloignant de la Divinité, s'enfonce de plus en plus profondément dans le mal, son âme après avoir quitté le vêtement usé de la chair, passe, en vertu de l'arrêt du juge des morts, dans un autre corps, souvent inférieur, un corps d'animal, et recommence une nouvelle migration; tandis que l'âme du sage, du héros ou du pénitent commence son ascension à travers de brillantes constellations et finit par se réunir à l'essence spirituelle dont elle est issue. Dans les temps les plus reculés, lorsque les

Indous habitaient encore le pays « des cinq fleuves, » ils adoraient les puissances qui forment la vie physique : l'*Indra*, le dieu du ciel, qui règne sur la pluie et sur la lumière du soleil, avec l'aurore et les vents; *Agni*, le feu avec l'essence de la lumière et *Varuna*, le souverain de l'espace infini et de la surface de la mer. Outre ces êtres symboliques auxquels les Indous offraient le sacrifice de *Soma* et qui représentaient la vie de la nature dans sa triple manifestation, naissance, durée et fin, ils invoquaient déjà, sous le nom de *Brahma*, une autre divinité mystérieuse qui était considérée comme l'esprit saint de la prière et du sacrifice et qui avait autorité sur les Dieux physiques pour les obliger à exaucer les vœux. Dans la suite, lorsque les Indous se livrèrent sur les bords délicieux du Gange à une vie paisible et contemplative, cette conception de Brahma, considéré par l'esprit inventif des Brahmanes comme l'âme du monde et la source première de tout ce qui existe, occupa la première place dans la théogonie indoue; Indra et les autres Dieux physiques furent mis au rang subalterne de gardiens du monde. La venue de *Bouddha*, le royal fondateur de la religion, que ses disciples vénèrent comme le type divin de la vertu humaine et de la perfection terrestre, conduisit alors les Indous à la doctrine des incarnations, en vertu de laquelle le premier esprit *Brahma*, l'unité idéale du monde, se manifesta d'abord sous une triple forme (*Trimourti*) comme *Brahma*, *Vishnou* et *Siva* et enfin *Vishnou* lui-même apparaissait de temps en temps ci-bas avec un corps humain (comme *Rama*, *Krischna*, etc.), pour ramener l'ordre dans ce monde égaré et incertain, et pour remettre en honneur le droit éternel et les mœurs saintes.

Les trois dieux supérieurs, Brahma, Vishnou, Siva n'ont été mis dans une certaine relation les uns avec les autres que par les philosophes plus récents. Dans le principe, ce sont trois êtres fondamentaux qui sont honorés comme les dieux les plus élevés dans des contrées différentes de l'Inde et procèdent de

souches diverses. Plus tard, les sectes continuèrent également à attribuer la prééminence à l'un ou à l'autre. *Brahman* (le neutre, au nominatif *Brahmâ*) signifie littéralement : le *Grand*, par conséquent l'être absolument grand, élevé, dans lequel tout existe à l'origine et vers lequel tout retourne. C'est l'unité éternellement complète en elle-même de l'univers et de tous les êtres, qui ne peut, comme unité pure, être personnifiée ni représentée par des pensées humaines. — De cette unité abstraite, du neutre Brahmâ, qui forme toujours de la sorte la substance de tout, résulte un second être concret, portrait fidèle de l'être primitif, le masculin *Brahman* (au nominatif *Brahmâ*). Celui-ci est l'intelligence première qui a créé le monde réel et la race humaine : il a communiqué aux hommes les livres sacrés, les Védas, les lois de l'homme, etc. Ce Brahmâ humain est seul honoré par un culte, tandis que l'être primitif abstrait ne peut, comme unité pure, devenir un objet de représentation. — Vishnou est également une manifestation du premier Esprit ; son nom signifie, soit *celui qui pénètre*, soit le *protecteur*, le *conservateur*. Il est le libérateur et l'éternel restaurateur de l'ordre moral du monde, puisque, pour le salut de l'humanité, il s'est fait homme lui-même plusieurs fois et a combattu le mal. Des adorateurs de Vishnou le considèrent en même temps comme créateur, conservateur et destructeur, parce qu'il renverse l'ordre ancien pour en établir un nouveau. Le culte de ce dieu a pris naissance au Bengale et dans les vallées du Gange, où toute fécondité et toute prospérité dépend, comme en Égypte, des inondations du fleuve. Presque toute la littérature indoue appartient aux sectateurs de Vishnou. Ils sont doux ; ils ne blessent ni ne tuent aucun animal. Le *bouddhisme* procède de cette secte. — Le culte du troisième dieu, *Siva*, a son origine dans les pays montagneux de l'Inde septentrionale ; c'est de là qu'il s'est répandu sur toute la contrée. Au commencement, il avait son siége sur les montagnes, particulièrement sur l'Himâlaya ; c'est un dieu des montagnes. C'est pourquoi il s'appelle aussi Seigneur des montagnes, et son épouse *Pârvati*, la montagnarde ou *Durga*, l'inaccessible. Ce dieu se révèle comme *feu*. C'est une double

Digitized by Google

intuition : d'abord l'élément destructeur qui consume ce qu'on lui oppose; d'un autre côté, le principe — feu et chaleur — de la vie et de la génération ; en sorte que Siva représente surtout la vitalité sauvage de la nature, dont il réunit en lui les deux faces, la génération et la destruction qui alternent éternellement comme l'été et l'hiver. Le culte de Siva formait dans l'Inde la religion populaire proprement dite, et avait un caractère abrupt, farouche et dévergondé. Des sacrifices sanglants et surtout des sacrifices humains furent aussi offerts à la grande puissance de la nature (*Bharani*, surnom de Siva) qui concourt avec le feu à tout engendrer. Le sacrifice de soi-même notamment était fréquent On se précipitait dans la source du Gange à l'Himâlaya, pour se consacrer entièrement à cette puissance absolue. Le symbole principal de Siva est le *phallus* ou *lingam*, qui toutefois semble ne lui avoir été attribué que plus tard par les peuples du midi. Le taureau est également un emblème de Siva. Le nom de Siva signifie en sanscrit *heureux*, et originairement *brillant*. — D'après la doctrine philosophique et religieuse de Bouddha, c'est du *vide (Nirvana)* c'est à dire l'espace éternel, produisant au dehors et recueillant de nouveau en lui-même, que procède le monde triple : éther sans forme, monde spirituel des formes et monde matériel. La même doctrine enseigne que « le sort de cette vie dépend des actes d'une vie antérieure et qu'il est fermement réglé d'avance; qu'aucune mauvaise action ne reste sans châtiment, comme aucune bonne action sans récompense. L'homme ne peut se soustraire à cette fatalité qui le domine dans le cercle de la transmigration des âmes qu'en dirigeant sans cesse sa volonté sur la seule pensée de s'en affranchir, qu'en restant fidèle à cette direction et en ne recherchant, avec un zèle persévérant, que des actes méritoires; c'est ainsi qu'après avoir rejeté toutes les passions, considérées comme les plus fortes chaînes qui le retiennent dans le cercle fatal, il peut atteindre le terme souhaité, l'affranchissement complet de la régénération. » Le dessein et le but de la doctrine de Bouddha sont donc la diminution des souffrances de la vie terrestre par la pratique de la vertu et l'amour de l'humanité, et la rédemption de l'âme

des douleurs d'une nouvelle naissance par le retour dans le *Nirvana*.

2. *Peuple de Zend.* Les peuples primitifs du Zend dans l'Iran (Bactriane) cultivèrent un remarquable système religieux. Comme les Ariens de même race qui habitaient les bords de l'Indus, les Iraniens honorèrent d'abord les puissances qui règnent sur la vie physique. Le soleil qui dissipe les frimas et les masses de neige sur les montagnes, l'aurore qui chasse la brume de la nuit, le feu flamboyant, reflet terrestre de la lumière céleste, dont la flamme ascendante symbolisait la progression de l'âme humaine vers l'éternelle source de lumière, furent adorés par les peuples pasteurs de l'Iran oriental comme par les Ariens de l'Indus; les vents qui dessèchent, les épouvantements des solitudes et du désert qu'habitent les esprits de la nuit et de la destruction, étaient redoutés comme des démons ennemis. Mais tandis que, sous le ciel riant de l'Inde, où la nature se montre seulement sous son côté bienfaisant, se développait l'idée d'une âme divine du monde d'où procédait tout ce qui existe, et d'une providence tutélaire, s'éleva dans l'Iran où la nature et le climat présentent les plus grandes oppositions, une religion physique dont la base est la croyance aux bons et aux mauvais esprits, aux puissances bienfaisantes de la lumière et aux puissances hostiles des ténèbres — dualisme qui, avec le temps, passa du domaine physique et symbolique dans le domaine de la morale. Mais de même que chez les Ariens de l'Inde, l'Indra occupait toujours la première place dans la croyance populaire, chez les Iraniens ce fut *Mithras*, le dieu du Soleil. — Ce culte de la nature fut de bonne heure érigé en système par un ancien sage et fondateur de religion, *Zoroastre* (*Zarathustra*) et les doctrines distinctes et les préceptes consignés dans un livre saint nommé *Zend Avesta* (§ 45, NOTE). En partant de l'observation que le bien et le mal existent dans la nature comme dans l'âme humaine, et en s'appuyant sur l'an-

cienne intuition dualiste du peuple, il divisa l'univers et toutes les choses créées en deux règnes : le monde pur de la lumière que gouverne le prince des dieux *Ormuzd* (Ahuramasda) et auquel appartient tout ce qu'il y a de bon, de pur et de saint; et le monde des ténèbres que domine le « soupçonneux » *Ahriman* (Aramainjus) et où réside tout ce qu'il y a de corrompu, de vicieux et d'impie. Chacun des Dieux avait sous lui, pareils à des corps d'armée, des esprits divisés par ordre de rang: Ormuzd les six *Amschaspands* avec les *Fervers* (Fravasehi) et les *Izeds* (Iazata) et Ahriman les *Dews* (Daevas et Drudscha) également groupés en classes et en degrés. Les deux principes fondamentaux existaient depuis le commencement; mais Ormuzd était le plus puissant; malgré son antagoniste, il créa, à l'aide du Verbe formateur (*Honover*) le monde, royaume de lumière dans lequel il ne se trouvait rien que de bon et de pur. Mais lorsqu'il se fut retiré dans son séjour céleste, Ahriman pénétra dans le monde sous la forme d'un serpent et l'emplit d'esprits ennemis, d'animaux immondes et malfaisants, de vices et de péchés. De même qu'Ormuzd avait été le créateur de la lumière, du jour et de la vie, Ahriman devint l'auteur des ténèbres, de la nuit et de la mort. Ormuzd avait créé le taureau, le chien et le coq, Ahriman forma les animaux rapaces, les serpents, les insectes nuisibles; lorsqu'Ormuzd cherchait avec le secours de ses Fervers à tenir les hommes dans le sentier de la vertu et de la pureté des mœurs, Ahriman épiait avec ses Daevas l'occasion de prendre possession du cœur des hommes et de les conduire sur le chemin du vice et de l'impureté. Ainsi s'élève une lutte perpétuelle, un combat sans relâche entre les deux puissances qui se disputent l'empire de la terre et de la race humaine. Mais à la fin des temps le bon principe reste vainqueur; le règne de lumière envahit le monde et il s'ouvre une ère d'éternelle béatitude. Alors les serviteurs d'Ormuzd, dont les âmes ont été trouvées sans tache après la mort par l'épreuve sur le pont Tschinavat, reçoivent un corps glorieux, lumineux, qui

ne projette aucune ombre, et jouissent devant le trône du Dieu de la lumière d'une félicité sans fin et d'une magnificence céleste. C'est pourquoi il est du devoir du serviteur d'Ormuzd, pendant son passage sur la terre, de lutter de toutes ses forces contre les mauvais esprits; il cherche à les apaiser, à adoucir leur colère par le sacrifice et l'humilité; il les combat dans la nature par la destruction des animaux nuisibles, par la culture active de fruits et d'arbres utiles, et dans son propre sein par l'observation de la sainte loi, le culte du feu et la prière, les paroles pieuses et les bonnes œuvres, les sacrifices expiatoires de taureaux et de chevaux et plus tard d'hommes. — Par l'observation de la « bonne loi, » dans laquelle Ormuzd a manifesté sa volonté par Zarathustra, l'homme est en état d'échapper à toutes les poursuites des Daevas qui habitent en *Touran*, dans les steppes sauvages vers le septentrion, d'où les essaims nomades ont coutume de se répandre dans le royaume de lumière de l'Iran. Il y avait dans cette intuition une séduisante occasion pour les prêtres (*mages*) de combler le Zend Avesta de prescriptions et de préceptes qui courbaient la vie des Iraniens sous le joug d'une loi tyrannique. Comme Zoroastre avait recommandé la pureté dans les pensées, dans les paroles et les actions comme le plus sûr préservatif contre les Daevas, les prêtres donnèrent à l'idée de la pureté une signification extérieure et inventèrent une foule de prescriptions, de cérémonies et de rites pour conserver la pureté ou pour la retrouver dans le cas où on l'aurait perdue par quelque manquement. Au moyen de ces prescriptions, de ces sacrifices et de ces prières, et de ces rites liturgiques, ils firent de la religion de la lumière une loi de servitude.

3. *Égyptiens.* Comme toute l'existence des Égyptiens dépendait de la situation de leur pays, l'essence de leur religion était également en rapport intime avec la nature. Dans la vallée du Nil où la vie et la mort se touchaient de si près, la principale préoccupation des hommes devait être d'affaiblir la puissance de

la mort, d'augmenter et de glorifier les forces physiques qui créent la vie. C'est pourquoi le culte religieux des Égyptiens fut presque exclusivement dirigé vers l'agent physique qui, dans sa rotation, donnait au pays la vie et la fécondité, vers le soleil. Quelque diverses que fussent les figures des dieux et les formes du culte, puisque chaque ville presque possédait ses propres divinités locales dont un petit nombre seulement était l'objet de la vénération du peuple entier, il résulte cependant de toutes les représentations que le service du soleil fut le premier germe et le principe le plus général de la croyance égyptienne, du véritable culte national; non seulement parce qu'une quantité d'êtres divins qui s'introduisirent avec leurs noms, leurs cultes et leurs sanctuaires propres, avaient, d'après leur conception intime, une étroite parenté avec l'idée du soleil dans ses différents effets et ses différents phénomènes, soit par la race et la descendance, soit par les images symboliques, mais aussi parce que la plupart des dieux de race ou de localité furent mis en rapport avec le soleil pour rehausser leur puissance, tantôt afin qu'on les identifiât ainsi avec lui, tantôt afin que, par l'adjonction du nom de *Ra*, qui passait pour la plus ancienne désignation du dieu-Soleil, on augmentât la sainteté et la grandeur du dieu local. Ainsi, ce ne fut pas seulement le dieu principal des Thébains, Ammon, qui devint, comme *Ammon-Ra*, le plus important des dieux nationaux; la plupart des autres dieux locaux, tels que *Mantou*, *Atmou*, *Thot*, etc., enrichirent aussi le culte du soleil par l'addition de *Ra*. Ce *Ra* ou *Phra* (d'où Pharaon) père et roi des dieux, qui trône dans le disque du soleil et gouverne et surveille tout l'espace céleste, était particulièrement honoré à Memphis et dans la « ville du Soleil » (Héliopolis). Là se trouvait un sanctuaire révéré où, d'après la tradition des Égyptiens, tous les cinq cents ans l'oiseau merveilleux, le *phénix*, arrivant de l'Orient, se consumait au milieu d'un encens odorant pour renaître rajeuni de ses cendres, et retourner le troisième jour dans sa patrie orientale, indica-

tion emblématique du cours du soleil dans des périodes de temps déterminées et toujours répétées. Le *Sphinx* sous la forme d'un lion avec la tête du dieu du soleil, le représentait comme gardien du ciel.

A côté de Ra, *Ptah* et *Osiris* étaient en grande vénération. Près du temple de Ptah, du « père de la lumière, » à Memphis, on entretenait dans une cour somptueuse, le taureau sacré *Apis* qui, comme emblème du soleil dans sa vertu fécondante, était en si grand honneur chez le peuple égyptien, qu'à sa mort le pays entier portait le deuil jusqu'au moment où les prêtres en avaient trouvé un nouveau qui portât sur lui les signes de reconnaissance déterminés; alors l'heureux événement était célébré par une fête de réjouissance qui durait sept jours et qui était accompagnée de processions et de bonne chère. Le taureau sacré était de couleur noire avec une tache blanche sur le front, deux sortes de poils à la queue, et une excroissance sous la langue qui devait avoir la forme du scarabée sacré. La véritable divinité nationale des Égyptiens était cependant le dieu du soleil *Osiris* avec sa femme *Isis* et leur fils *Horus*. De lui seul, les prêtres ont formé les mythes ingénieux qui avaient pour sujet emblématique le cours de l'année et les phénomènes physiques qui l'accompagnent. Osiris, le bienfaiteur du pays, fut tué par son frère envieux *Typhon* (Set) et ses 72 compagnons, et son cadavre, renfermé dans un coffre, fut plongé dans le fleuve. Isis en deuil chercha, plaintive, son époux perdu. Lorsqu'elle eut retrouvé le cadavre, elle le fit déposer dans l'île sacrée de Philà, formée par le fleuve. Du royaume des morts, où Osiris était alors souverain, il apparut à Horus et l'exhorta à la vengeance. L'excellent fils assemble ses fidèles autour de lui, défait Typhon et le chasse dans le désert avec ses noirs compagnons. Ensuite Horus monte sur le trône de son père et règne sur l'Égypte comme dernier des dieux.

Dans l'ingénieux mythe, la vie physique de la vallée du Nil est représentée sous une forme symbolique. Typhon et ses com-

pagnons sont les 72 jours de chaleur ardente et de sécheresse. Isis, la terre d'Égypte, gémit et crie après l'eau bénie : Osiris, la force féconde qui se manifeste dans le Nil, est parti pendant la domination de son frère ennemi ou sommeille à la porte de rocher près de la cascade de Phila et d'Eléphantine. Mais son fils Horus, le frais automne, chasse avec une vitalité juvénile Typhon « l'homme de feu rouge foncé » et rend au pays son droit et sa fécondité. La mort d'Osiris n'est qu'une léthargie ; il vit et agit, aussi bien sur la terre par son fils Horus, le vengeur (« révélateur ») de son père, que dans le monde souterrain, dans le royaume des morts où il juge les âmes séparées du corps et les éveille à une nouvelle vie. Le dieu grec-égyptien *Sérapis*, dieu local d'Alexandrie qui fut plus tard la capitale, appartenait également, d'après son essence, au cycle des divinités solaires ; son culte fut tellement favorisé par les Ptolémées que, dans le IIIe siècle avant J.-C., on comptait en Égypte 42 sanctuaires qui lui étaient consacrés. A côté de ces dieux, *Reith*, la mystérieuse personnification du principe physique de la conception et de l'enfantement maternels, la déesse gardienne (« l'image voilée ») de Saïs dans la Basse-Égypte, était en grande vénération. On célébrait tous les ans en son honneur une *fête des lampes*, comme à Athènes la course des flambeaux en l'honneur de la virginale Pallas Athéné à laquelle on l'a souvent comparée. L'adoration d'animaux sacrés était particulière aux Égyptiens et occupait la première place dans le culte populaire, tellement que, dès l'antiquité, elle avait excité la plus vive curiosité et conduit à plusieurs explications de la cause et du sens profond d'un pareil culte. Non seulement le taureau Apis, mais aussi des vaches, des chats, des ibis, des éperviers, des chiens, des crocodiles, et beaucoup d'autres animaux jouissaient des honneurs divins. Quiconque tuait un animal sacré avec préméditation encourait la peine de mort. Dans un incendie, raconte Hérodote, les Égyptiens prenaient beaucoup plus de souci de sauver les chats que d'éteindre le feu et lorsqu'un chat périssait

dans les flammes, il s'élevait de longs gémissements. Une superstition grossière semble s'allier à des vues ou à des représentations plus élevées dans cet hommage rendu aux animaux : tandis que la masse du peuple se livrait vraisemblablement à un fétichisme aveugle, en prenant l'objet sensible de la vénération pour l'être divin lui-même, les initiés y attachaient des considérations d'un ordre plus intelligent, d'après lesquelles, dans l'instinct des animaux, l'esprit merveilleux et incompréhensible de la nature était contemplé et honoré d'une manière immédiate, comme il agit puissamment, sans y être porté par délibération ou réflexion; ou bien on respectait les animaux comme emblèmes des divinités auxquelles ils étaient consacrés, au même titre que les dieux étaient regardés comme les représentants des forces actives de la nature ou des corps célestes. Les Égyptiens croyaient à la continuation de la vie après la mort, à la punition des méchants et à la récompense des bons : l'une et l'autre avaient lieu dans le vestibule du monde souterrain, dans la salle de la « double justice, » devant le trône d'Osiris, où le cœur du mort était pesé dans la balance de la justice. Les âmes des justes entraient, ornées de la plume d'autruche, dans les domaines du dieu du soleil, les âmes des pécheurs dans le royaume des ténèbres. — Les Égyptiens partageaient avec les Indous la croyance à la transmigration des âmes. Sans doute, les corps des justes trouvaient le repos dans le tombeau, la vie dans la mort et la joie dans la patrie orientale du soleil, et les seules âmes des impurs qui n'étaient pas entièrement damnés, devaient être soumises à cette migration qui durait jusqu'au moment où l'âme par là pouvait avoir accès auprès du dieu du soleil.

§ 9. Religion des Grecs et des Romains. — Le polythéisme se constitua avec le plus de sérénité chez les Grecs dont les légendes sacrées (*mythes*, d'où *mythologie*) furent adoptées en grande partie par les Romains qui les combinèrent ou les fondirent avec leur propre religion. D'après la conception reli-

gieuse des Grecs, qui distinguent dans leur mythologie une période de forces physiques créatrices du monde (système théogonique) et des puissances qui gouvernent le monde (dieux olympiques), l'univers était au commencement une masse grossière et informe, le *Chaos* d'où sortirent, comme dieux indépendants, la Terre « au large sein » (*Ghé, ge*), le monde souterrain (*Tartare*), l'obscurité nocturne (*Erèbe* et *Styx*) qui enfanta le jour, et le créateur primitif, l'Amour (*Eros*). La Terre tira de son sein le Ciel (*Uranus*), et la mer (*Pontus*) et engendra ensuite des êtres d'une taille et d'une force surhumaine, les *Titans*, qui régnèrent d'abord, jusqu'à ce qu'une race plus intelligente, qui se groupa autour du dieu du ciel *Zeus* (*Jupiter*) leur eut enlevé l'autorité, vaincu et précipité du ciel les *Titans* et les *Géants*, et les eut enterrés dans les profondeurs de la terre. Après que les sauvages forces physiques et la violence des éléments eurent été ainsi enchaînées, Zeus trôna sur l'Olympe « dentelé, » tandis que *Pluton* gouvernait le sombre royaume du monde souterrain (*Hadès*, *Tartare*, *Orcus*), et que *Poseidon* commandait avec son trident aux vagues de la mer. En outre, les forêts et les montagnes, les champs et les prairies, les fleuves et les mers furent animés d'une infinité d'êtres divins, qui avaient souvent une influence sur les destinées humaines (*Nymphes*, *Néréides*, *Tritons*, *Sirènes* qui conduisaient les mortels à leur perte en les attirant par leurs sons enchanteurs, etc.). Une race de *héros*, qui faisait remonter son origine à Zeus, relie, comme une chaîne, les dieux aux hommes, de même que la race inférieure des dieux *satyres* et *faunes*, comble l'intervalle entre l'homme sensuel et le règne animal. Les relations sont très diverses entre les hommes et ce monde de dieux doués de liberté et de beauté et représentés dans les œuvres les plus parfaites de la poésie et de l'art grecs. A partir de sa naissance, l'homme a, à côté de lui, pendant toute la vie, un *démon* (*génie*) qui influe sur ses résolutions et ses actes, sans pourtant limiter l'indépendance de sa volonté. Le foyer domestique est le siége des dieux de la famille et de la

maison (*Lares, Pénates*), qui préservent la demeure de l'homme de l'adversité, et chaque événement important de la vie est sous la protection d'une divinité particulière. Au moyen d'oracles et de prophéties, les Immortels permettent aux humains de jeter un regard dans l'avenir, ou bien ils déterminent leurs résolutions et leurs actes par des sentences et des inspirations. En opposition avec l'idée chrétienne d'après laquelle la vie terrestre n'est qu'un temps d'épreuve, de passage vers une vie supérieure, les Grecs satisfaits avaient recommandé toutes les joies à l'existence terrestre, dont la vie des ombres dans le monde souterrain était la triste continuation. Ils croyaient pourtant à une rémunération et à une vie éternelle, à une liaison entre les morts et les vivants. Les morts étaient amenés par le conducteur des morts *Hermès*, devant les trois juges du monde inférieur (*Minos, Rhadamanthe, Æaque*, et, d'après leur arrêt, ou admis dans le séjour des justes (*Elysée*) *îles des bienheureux*), ou livrés à la damnation (*Tartare*). Les survivants faisaient sur les tombeaux des sacrifices aux âmes ou aux ombres (*mânes*) des morts. Car les âmes descendaient dans l'*hadès*, pareilles à des ombres ; mais lorsqu'elles buvaient du sang, la conscience et le souvenir de leur état antérieur s'éveillaient en elles comme après un long rêve. Les grands criminels, comme Tantale, Tityus, Sisyphe, étaient punis par la continuation douloureuse des désirs qui les avaient agités outre mesure pendant la vie. Le grand nombre d'êtres divins et la diversité de leurs dénominations et de leurs propriétés, s'explique par la multitude des races et des peuplades grecques, qui possédaient toutes des divinités nationales, tantôt parentes, tantôt distinctes des autres. Les divinités italiques ont beaucoup de ressemblance avec les divinités grecques, d'abord parce que l'esprit humain, dans ses contemplations surnaturelles, arrive aisément à des intuitions analogues, ensuite parce que, dès les temps primitifs, il y eut entre les deux pays des rapports multiples et un contact réciproque, et enfin parce que, plus tard, les Romains érigèrent les dieux étrangers à côté des leurs avec la

tolérance particulière au paganisme. En Italie, non seulement les races et les peuplades distinctes, mais aussi les générations et les familles avaient leurs divinités propres. En général, on peut appliquer à tout polythéisme la règle fondamentale que la manière de vivre déterminée d'un peuple est la source la plus essentielle pour son culte et par celui-ci pour son mythe même.

§ 10. Religion celtique et germanique. — Les anciens Germains qui séparaient d'abord l'univers informe en royaume des ténèbres *(Niflheim)* et en monde de feu *(Muspelheim)*, adorèrent également — outre les astres, dont ils avaient apporté la connaissance de leur patrie orientale dans leur migration vers l'occident, et la terre *(Hertha, Nerthus)* — le *feu* et les autres *forces élémentaires*, jusqu'à ce que les objets de leur culte dans leurs sombres forêts devinssent des divinités personnelles, avec *Wodan* (Odin), le type de la vigueur héroïque, à leur tête comme *père universel*. L'épouse d'Odin était *Frigga*, qui présidait aux mariages; ses fils *Thor* (tonnerre) et *Tyr* (*Tin* ou *Zin*) dieu de la guerre; douze compagnons (*Ases*) l'aidaient à gouverner le monde; dans la mythologie du nord on leur adjoint encore *Loke*, le mauvais élément. Les autres fils d'Odin, *Balder*, le pur et innocent dieu de la lumière, dont la mort fut pleurée par la nature entière et par tous les êtres, et *Bragi*, le dieu de la poésie, avec son épouse *Idunna*, déesse de l'immortalité, sont seulement des demi-dieux. Les Germains honoraient beaucoup aussi la déesse de l'amour et de la fécondité, *Freya*, dans l'origine identique avec Frigga, quoiqu'elles fussent séparées dans la mythologie. Trois vierges appelées *Nornes* sont les puissances qui dominent sur les dieux et préparent des destinées aux hommes. Comme les Titans et les Géants chez les Grecs, chez les peuples germaniques et scandinaves les Géants représentent les forces extérieures de la nature, tandis que les *Nains*, qui habitent le sein de la terre et dont les *Elfes* sont parents, désignent les forces intérieures de la nature. Après leur mort, les héros tombés dans les combats sont enlevés du champ de

bataille par les *Walkyries*, jeunes filles armées de la lance, du bouclier et du casque, et transportés dans le *Walhalla* où ils mènent une vie délicieuse, tandis que ceux qui sont morts sans blessures tombent dans le triste royaume d'*Hela*. Les sacrifices humains étaient fréquents ; on y dévouait des criminels, des prisonniers de guerre et des esclaves. Il en était de même parmi les peuples celtiques qui habitaient l'ouest de l'Europe (la péninsule des Pyrénées, la Gaule, la Bretagne), et chez lesquels la puissante classe sacerdotale des *Druides*, distinguée du peuple par un grand nombre de droits, de priviléges et de biens, et par un costume et des insignes extérieurs, était dépositaire des mystères religieux et de toute sagesse. Les enchanteurs et les devins jouissaient d'un grand crédit chez les peuples germaniques et celtiques. Aux peuples romans appartiennent les *Fées* (de *fatum*, ital. *fata*, comme de *nata* née), les déesses qui filent la destinée et la vie des hommes; elles correspondent aux Nymphes et aux Parques des Hellènes.

Les *Druides*, partagés en plusieurs classes et catégories, recevaient au moyen de la *tradition* leur sagesse mystique qu'ils conservaient comme l'apanage de leur ordre; ils étaient prêtres, devins et juges. Ils étaient très considérés parce qu'ils avaient seuls le secret de l'essence de la religion, cachée sous une foule de cérémonies et de préceptes, ainsi que de la loi nationale et du droit divin et humain, du comput de l'année et des remèdes, parmi lesquels le gui du chêne jouait un grand rôle. Ils formaient une hiérarchie redoutable, qui avait la jouissance exclusive de la domination et faisait des États celtiques autant d'États théocratiques. La corporation des Druides avait un seul chef que les prêtres élisaient eux-mêmes; elle avait ses écoles propres, dans lesquelles se propageait la tradition très complexe, ses priviléges particuliers, notamment l'affranchissement de l'impôt et du service militaire, ses conciles annuels qui étaient tenus près de Chartres, au centre de la terre celtique, et formait une communauté de fidèles pleins

d'obéissance aveugle et de dévotion pénible. On comprend aisément qu'une pareille théocratie cherchait à empiéter sur le gouvernement séculier et y parvenait en partie; elle éleva avec succès la prétention d'exclure des individus et des communes entières de la communion religieuse et par suite aussi de la communauté civile; elle parvint à s'emparer des affaires civiles les plus importantes, telles que les différends sur les limites ou les héritages; elle étendit de plus en plus sa juridiction et en vint même à décider de la paix ou de la guerre. Il existait aussi chez les peuples celtiques un ordre de prêtresses, les *Druidesses*, qu'on supposait en possession des arts divinatoires et des vertus magiques. La Bretagne passait pour la patrie réelle du druidisme. On prétend reconnaître des monuments des Druides dans les rangées de pierres de Stonehenge et les pyramides de Quiberon, et des autels dans les colonnes surmontées de tablettes, que l'on a retrouvées çà et là. — Leurs dieux étaient honorés dans des bois sacrés par des sacrifices et des rites mystérieux dont on retrouve encore aujourd'hui des traces parmi le peuple. Le druidisme enseignait une *migration des âmes limitée à trois incarnations*, une *expiation* et une *perpétuité des âmes* après la mort. De même que l'âme a à parcourir sur la terre trois cycles d'existence, de même dans l'éternité elle entre d'abord dans le cercle de la *peine*, traverse ensuite le cercle de la *purification* et arrive enfin dans la région de la béatitude parfaite et éternelle. Si le druidisme était aussi une religion de la nature, il se distingue pourtant des religions orientales en ce que les divinités y affectent une plus grande personnalité. Partout se trouvent à la tête deux divinités principales : un dieu actif qui répand les bénédictions, créateur du monde et fondateur de l'agriculture et de l'ordre civil, qui était appelé *Hu* dans les îles bretonnes où on lui consacrait les bœufs; et une mère nourricière de la terre, *Ceridwen* qui, pareille à la Déméter grecque, présidait à la végétation et produisait les blés; les autres sont, ou les mêmes êtres sous d'autres formes et d'autres noms, ou des esprits qui en dépendaient et les servaient.

§ 11. CONCLUSION ET RÉSULTATS. Dans tous ces systèmes religieux se manifeste la tendance à saisir l'essence de la divinité, dont l'homme percevait l'existence dans la nature comme dans sa conscience, et à s'approcher d'elle de plus en plus par le soin et le perfectionnement de la partie divine dans l'âme humaine. Tandis que les peuples sémitiques, notamment les Babyloniens, s'efforçaient d'atteindre ce but par l'étude de la nature extérieure, par l'observation du soleil et des astres dans leur carrière et dans leur influence sur la terre et sur la vie humaine, les Indiens s'enfoncèrent dans les mystères de la création et cherchèrent à établir le rapport entre l'âme de l'homme et l'âme de l'univers, entre le monde créé et la divinité, et, dans une contemplation fanatique, à amener à maturité le germe spirituel qui sommeillait en eux et à le faire remonter à la source première de tout ce qui est; les Egyptiens réunirent les deux tendances en un système en rapport avec les occupations des champs et la nature du peuple, et honorèrent en outre la légalité et l'immutabilité éternelles de l'être divin dans l'instinct non moins sûr et non moins constant des animaux; les Grecs emplirent l'univers de l'esprit divin et ennoblirent l'homme en formant les dieux à son image et en élevant l'organisme humain à l'état d'idéal. Toutes ces directions principales ont pour base une conception panthéiste, une pénétration, une vivification et une animation de la matière et de tout ce qui existe par la divinité. Le panthéisme est le signe distinctif, commun à toutes les théogonies

païennes; non point qu'on puisse admettre que cette intuition religieuse ait été transmise d'un peuple à l'autre; quoique certaines représentations, certaines formes aient été empruntées et transplantées, quoique, par le commerce et les facultés poétiques l'élément étranger et l'élément propre se soient confondus çà et là en un tout, en un cycle de mythes, les systèmes religieux, avec leur monde légendaire et leurs formes de culte, ont jailli du génie primitif de ces peuples par de libres créations d'idées; ils sont les produits de leurs propres recherches, de leurs tentatives, de leur activité, le reflet de leur propre vie morale. L'accord résulte de la similitude de la nature humaine et de l'insuffisance de l'esprit humain à saisir par lui-même les rayonnements de la divinité dans leur source première, à reconnaître l'unité dans la diversité. Toute intuition religieuse qui n'a pas sa racine dans le déisme, conduit nécessairement au panthéisme; car les forces divines, prises isolément, sont en nombre infini; leur réunion ne se trouve que dans une force créatrice primitive qui fut et qui sera de toute éternité, d'où dérive toute vie et toute force. L'homme physique, dans sa recherche de la divinité, ne put s'élever à la conception d'un seul Dieu personnel, qui a créé le ciel et la terre, qui régit l'univers d'après des lois éternelles et détermine le sort des peuples et des hommes d'après des résolutions insondables. Il était réservé à un petit peuple, aux Israélites, placés au milieu d'un entourage païen, d'engendrer et de perfectionner cette croyance. Chez eux, l'adoration du Jéhova

vivant surmonta l'idolâtrie aussi souvent qu'elle chercha à s'établir parmi eux avec ses formes sensuelles et envahissantes.

SUJET, SOURCES ET DIVISION DE L'HISTOIRE.

§ 12. L'histoire traite de la formation, de l'accroissement et de la décadence des États, et de l'origine, du développement et de la ruine des peuples et des nations. Car tout ce qui existe sous le soleil est soumis à un changement perpétuel et les destinées des peuples ressemblent à celles des individus. Chaque nation a une jeunesse joyeuse, pendant laquelle toutes les forces grandissent, un âge mûr où la grandeur s'allie à la floraison intérieure, une vieillesse où les facultés déclinent, et la nation enfin succombe ou fait place à une nation plus puissante. Dans la première période, les faits d'armes sont les objets principaux de l'exposé historique; dans la seconde, ce sont les constitutions de l'État, l'organisation judiciaire et la littérature; dans la troisième, les luttes de partis et la situation compliquée d'un monde raffiné. On apprend par là que l'amour de la patrie (le patriotisme), la vertu civique (le civisme) et la simplicité des mœurs rendent grands les empires et les nations, que l'égoïsme et l'esprit de parti qui en découle, la soif de jouissances et l'amollissement les conduisent à leur perte.

§ 13. Comme des empires et des nations ont subsisté avant que l'on se servît de l'écriture, et comme

les hommes ont fait la guerre et établi des institutions avant de tenir note de leurs actes, nous n'avons sur l'histoire très reculée que des renseignements très incomplets, puisés à des sources incertaines. Car ils reposent tantôt sur des poésies et des chants populaires, tantôt sur des traditions orales, qui, en se transmettant de bouche en bouche, se compliquaient d'éléments étrangers et fabuleux, tantôt sur des monuments historiques, bornes, tertres funéraires, tombeaux, ruines d'anciens édifices, inscriptions, monnaies, ustensiles, etc. C'est pourquoi l'histoire primitive, entremêlée de légendes, de mythes et de fictions est fabuleuse (mythique) et a plus d'importance pour la poésie épique qui choisit de préférence ses sujets dans les temps héroïques, que pour l'histoire. Celle-ci n'acquiert de certitude que là où il existe déjà des écrivains qui ne sont pas trop éloignés, par le temps ou par l'espace, des faits qu'ils rapportent. Avec l'accroissement de culture, la connaissance des événements historiques gagne alors de plus en plus en lumière et en vérité, jusqu'à ce qu'enfin la surabondance de documents écrits prépare de nouvelles obscurités et des difficultés d'un autre genre.

Les historiens se sont souvent servis des POÉSIES ÉPIQUE NATIONALES et des CHANTS POPULAIRES, comme de sources pour l'histoire primitive; ainsi ont fait Tite-Live pour l'histoire romaine, Paul Diacre et Jornandès pour l'histoire des Lombards et des Goths, Saxo Grammaticus pour l'histoire danoise; mais dans ce cas, la fiction et la vérité historique sont tellement confondues, qu'il semble impossible de les séparer; les essais qu'on tente

pour en expliquer le sens conduisent souvent à des erreurs, parce que l'imagination et l'opinion préconçue y prennent souvent une part trop active. Il en est de même des LÉGENDES MYTHOLOGIQUES comme sources historiques; les explications *symboliques* qu'on en donne sont incertaines. Les MONNAIES et les INSCRIPTIONS ont plus de valeur, surtout pour l'histoire spéciale de contrées, de villes, d'îles, etc., ainsi que les TOMBEAUX avec les sarcophages, les ustensiles, les armes, les urnes, etc., qui s'y trouvaient fréquemment. Pour l'histoire des Celtes et des Germains, les *tombeaux des Huns* que l'on rencontre dans le nord de l'Allemagne, ainsi que dans les Pays-Bas, en Angleterre, en Écosse, en France, etc., ont sous ce rapport une importance réelle. On désigne ainsi tous les tombeaux de la période païenne, qui sont ou placés en rang par grandes quantités, ou isolés sur des hauteurs, dans des forêts et des sites à l'écart et qui consistent en tertres tantôt élevés, tantôt insignifiants, d'une forme arrondie, et contiennent souvent les restes de cadavres calcinés ou de squelettes qui n'ont pas été consumés, ainsi que des urnes et d'autres vases, des armes et des ustensiles divers de la vie publique ou domestique, en pierre, en corne ou en métal.

§ 14. Avant la découverte de l'imprimerie (1440) les relations historiques, comme toutes les œuvres littéraires, étaient seulement écrites et conservées en manuscrits dans les bibliothèques. Plus tard, on fit, de ces manuscrits sur parchemin ou papyrus, qui avaient été enfouis pendant des siècles dans la poussière des bibliothèques des couvents (souvent effacés et écrits à nouveau, *palimpsestes*) et dont la diffusion par des copies était extrêmement coûteuse et pénible, des éditions imprimées qui hâtèrent la propagation de la science historique et la connaissance des productions intellectuelles de l'antiquité. Cependant, il existe encore aujourd'hui des documents manuscrits, dont l'historien doit tenir compte, surtout lorsqu'il rapporte les événements compliqués et les tendances de notre temps : ce sont des lettres, des rapports, des mémoires, etc., et

particulièrement des pièces diplomatiques qui sont conservées dans les archives. — Un assemblage historique de circonstances rangées par ordre de dates, sans cohésion intime, s'appelle chronique; l'histoire proprement dite cherche à indiquer la liaison des causes et des effets dans les événements, la marche intime et l'enchaînement des phénomènes et des faits.

§ 15. Mais il ne suffit pas de savoir ce qui est arrivé, il faut encore connaître le pays, l'endroit et l'époque, *où* et *quand* quelque chose s'est passé. Le premier s'apprend par la géographie et la topographie, le second par la chronologie. Cependant, la supputation du temps, l'ère n'est pas la même chez tous les peuples; car tandis que les nations chrétiennes comptent le temps avant ou après la naissance de Jésus-Christ sous le règne de l'empereur Auguste, les Juifs calculent à partir de la création du monde (au delà de 5,600 ans), les peuples mahométans à partir de la fuite de leur prophète (*Hégyre*, 16 juillet 622). Les Grecs comptaient d'après les *Olympiades*, dont le commencement remonte à l'an 776 avant J.-C.; les Romains désignaient les années d'après les consuls qui les gouvernaient et d'après la fondation de la ville (753 avant J.-C.); d'autres peuples prirent des points de départ différents. — La généalogie peut aussi passer pour une science historique accessoire, en tant qu'elle éclaircit et rend visible, par des tableaux de la succession des familles, l'enchaînement des maisons princières et des dynasties.

§ 16. Pour rendre les aperçus plus faciles, on divise l'histoire générale en trois périodes principales : 1. L'ANTIQUITÉ, où dominent les formes de gouvernement républicaines ou despotiques et le culte païen. Elle finit à la *migration des peuples* (au Ve siècle après J. C.), qui ouvre 2 le MOYEN AGE avec les modalités compliquées du réseau féodal, avec la séparation rigoureuse des trois états, l'état militaire, l'état

ecclésiastique et le tiers-état (Noblesse, Clergé, Bourgeois et Paysans), et sous l'influence de la hiérarchie papale et théocratique. Cette influence est brisée par la *Réformation* (1517), après que la découverte de l'Amérique (1492) et l'épanouissement des arts et des sciences eurent élargi l'horizon borné du moyen âge. Là commence 3 le TEMPS MODERNE, avec l'avénement de la bourgeoisie, jusqu'à ce que les aspirations vers la liberté personnelle et la reconnaissance des droits naturels de l'homme, et les luttes de constitution qui atteignent leur point culminant dans la Révolution française (1789), amènent à l'époque contemporaine dont la tendance principale est dirigée vers l'égalisation des rangs, la participation du peuple à la vie publique et l'établissement de règles de droit applicables à tout le monde.

PEUPLES ORIENTAUX.

Digitized by Google

Digitized by Google

PEUPLES ORIENTAUX.

---

§ 17. Esquisse géographique de l'Asie. — Au centre de l'Asie s'étend, avec beaucoup de vicissitudes d'élévation et d'abaissement, un immense plateau qui va de la mer Noire jusqu'à la Corée et s'ouvre presque en éventail de l'ouest à l'est; il est séparé des basses terres qui l'entourent au nord par l'*Altai* et d'autres chaînes de montagnes, au sud par le merveilleux mont *Himalaya*, fécond en mythes. Le mont *Hindoukhou* (Paropamisus) divise ce plateau en deux parties, une grande à l'est, une plus petite à l'ouest. C'est le noyau de l'Asie, auquel le pays plat se rattache en cinq groupes principaux, entre lesquels s'élèvent à leur tour plusieurs petits plateaux qui sont séparés du grand par des montagnes, et qui, pour la plupart, s'avancent très loin dans la mer et forment des presqu'îles. Parmi celles-ci la presqu'île arabique-syriaque et la presqu'île indoustanique sont des plus importantes. Les montagnes d'Asie qui servent de bord au plateau central au sud, au nord et à l'est, se groupent autour du système principal comme suit : 1. Les monts *Taurus*

avec le mont *Ararat* riche en mythes, qui partagent toute l'Asie Mineure en deux directions. 2. Le mont *Imaus* que les anciens ne connaissaient pas d'une manière précise et qu'ils supposaient fort loin ; il était considéré par eux comme le prolongement oriental de l'Himalaya (Mont Emodi), séjour paradisiaque de l'humanité avec ses dépendances abondantes en animaux domestiques, en blés, en légumes et en fruits, et le prolongement occidental du Paropamisus, connu depuis l'expédition d'Alexandre sous le nom du Caucase indien. 3. Le haut *Altaï* avec ses prolongements vers l'est (Monts Dauriques) et vers l'ouest (Monts Muztag, Thian-Schang). 4. Les monts *hyperboréens* (Ourals) qui s'étendent entre l'Europe et l'Asie au nord-est de la mer Caspienne. 5. Le *Caucase*, couvert de neiges éternelles, entre la mer Caspienne et la mer Noire. 6. Les monts *Khing-Kan*, qui séparent les plaines chinoises du grand plateau. « En Asie, dit le Grec expert Hippocrate, tout devient plus beau et plus grand ; le pays est plus doux qu'aucun autre, et les peuples sont plus tendres et plus vigoureux, les animaux bien nourris et féconds, les hommes gras, beaux et grands, moins différents de taille et de traits, plus paisibles de mœurs et moins guerriers que les Européens ; car le ciel est plus égal et exempt de contrastes ; un changement fréquent de température excite les passions des hommes et les rend plus variables. » — L'histoire ne s'occupe que du sud et de l'ouest de l'Asie où se développent des états de culture avec une civilisation croissante et des formes diverses d'états dans l'Inde, la Médie et la Perse, en Mésopotamie, en Syrie, dans l'Asie Mineure, etc. ; l'empire immobile des Chinois, au contraire, et les tribus nomades (Scythes) qui peuplèrent le nord, ne présentent à l'œil de l'observateur que des agglomérations d'une durée plus ou moins longue, tantôt, comme en Chine, avec un vernis de civilisation extérieure, tantôt comme chez les Scythes et les Sarmates, dans toute leur rudesse primitive ; aussi n'ont-ils point d'histoire. Les habitants de l'Egypte, quoiqu'ils appartiennent à l'Afrique, sont

comptés parmi les peuples orientaux, parce que leur civilisation et leurs institutions dérivent de l'Asie ou s'y rattachent.

I. La péninsule de l'Asie-mineure était habitée par plusieurs peuplades originaires de la Thrace, de la Syrie, de la Phénicie, et couverte sur ses trois rives de *colonies grecques* qui étendirent souvent leur domaine dans l'intérieur des terres et exercèrent la plus grande influence sur la marche de la civilisation et les institutions des habitants primitifs. Son importance historique gît dans sa situation entre la Haute-Asie et l'Europe et dans la transplantation réciproque de la civilisation. Le pays, riche en caps et en anses, coupé de fleuves et de montagnes couvertes de forêts, avec un climat modéré, était très propre au commerce et à la navigation, et abondant en troupeaux de chèvres et de moutons, comme en produits de toute espèce (blé, vin, huile, fruits, fourrures, laines, marbres et métaux). La principale montagne est le *Taurus* dont deux bras s'étendent au nord : l'un sur les bords sud-est de la mer Noire jusque vers la Colchide ; l'autre à travers l'Arménie, le long des côtes du sud de la mer Caspienne ; tandis qu'un bras méridional se dirige à travers la Cilicie (défilés ciliciens) vers l'Euphrate et, sous différents noms, s'étend au delà du Tigre, à travers la Médie, la Parthie, la Gédrosie et d'autres pays. Dans l'Asie-Mineure, l'Ida, l'Olympe, le Sipylus, riche en métaux, le Tmolus, le Messagis, etc., appartiennent aux élévations les plus importantes de cette chaîne de montagnes aux sommets neigeux, au milieu desquels de verts pâturages et de belles forêts de chênes, de pins et de platanes descendent jusque dans les vallons fertiles. Les fleuves principaux sont : 1) *mer Noire* (Pont-Euxin) : le Phase, l'Halys, le Parthénius et le Sangarius ; 2) *mer de Marmara* (Propontide) : le Rhyndacus (victoire de Lucullus sur Mithridate, 73 av. J. C.), le Granique. Ces fleuves tournés vers le nord parcourent, au milieu du pays, tantôt de hautes régions rocheuses, tantôt des plaines arides et nues, coupées par des gorges profondes, des lacs et des montagnes volcaniques, tantôt enfin des creux en apparence fertiles et luxuriants, dont le climat est particulièrement échauffé çà et là par la nature volcanique du

sol. 3) *mer Egée :* le Scamandre, l'Hermus aux nombreux confluents, le Caystre, le Méandre, 4) *mer Intérieure* (de Lycie) : le Glaucus, le Xanthe, le Cestrus, l'Eurymédon (combat naval, 469), le Calycadnus (Frédéric Barberousse † 1190), le Cydnus (Alexandre), le Sarus. — Provinces : 1) Mysie, avec la région de *Troie* (*Ilium*) et les ruines de la nouvelle Ilion bâtie sous la domination macédonienne au sud de l'ancienne contrée fertile, aux terres labourables et bien arrosées, abondantes en vertes prairies, en pâturages et en forêts sur les montagnes; les villes les plus importantes étaient d'origine grecque et appartenaient à la *ligue éolienne.* 2) Lydie, volcanique, riche en vins et fertile, mais en butte à de fréquents tremblements de terre. Le peuple, guerrier dans le principe, s'amollit depuis Cyrus ; enrichi par le commerce et l'industrie, il tomba dans la volupté et le relâchement des mœurs, prit plaisir au jeu de flûte et au jeu de dés et inventa les hôtelleries et les cabarets. Les villes du littoral appartenaient à la *ligue ionienne;* dans l'intérieur du pays il y a à remarquer : *Sardes* avec son château bâti sur des rochers escarpés, le siége des rois de Lydie et ensuite des satrapes de Perse; *Thyatire* aux teintureries de pourpre; *Apollonia, Magnésie* sur le Sipylus; sous Tibère, un tremblement de terre détruisit la plupart des villes. Sur les côtes occidentales, le voisinage de la mer adoucit la chaleur de l'été aussi bien que la rigueur de l'hiver, et la réunion de l'air des montagnes et du vent de la mer, les relations que l'Hermus et le Méandre ouvrent vers l'est avec le pays élevé, tandis que vers l'ouest une mer calme favorise l'accès des nombreuses îles voisines, font de ces contrées des bords de la mer Egée les régions privilégiées de l'Asie-Mineure pour la civilisation. 3) Carie, habitée par un peuple rude, belliqueux, mal famé à cause de sa piraterie, qui se mettait à la solde de l'étranger et possédait une constitution fédérative avec une assemblée générale qui avait lieu dans le temple de la ligue près de Stratonique. On compte parmi les villes les plus importantes : *Mylasa*, bâtie en marbre, ancienne résidence des rois de Carie; *Magnésie* sur le Méandre, *Tralles*, *Alabanda*, riche et luxueuse, etc. 4) Lycie, contrée montagneuse sur les côtes de laquelle se trouvaient plusieurs colonies grecques

(doriques) : Patara, Myra, Phaselis. Les habitants vivaient sous une constitution républicaine fédérative ; ils étaient épris de liberté, belliqueux et braves, mais comme leurs voisins adonnés à la piraterie ; leur ville la plus importante était *Xanthe* dans la charmante vallée du même nom. Ils adoraient le dieu de la lumière Lycœus, que les Grecs désignèrent comme Apollon, et respectaient les femmes au point que les fils portaient le nom de leur mère. Leurs bourgades bien situées étaient étroitement entourées de cimetières dans lesquels on élevait, à la mémoire auguste des morts, des masses de rochers qui formaient des voies de tombeaux. 5) Pamphylie, pays montagneux, coupé de ravines, et peuplé d'habitants grossiers et adonnés à la piraterie, mélange de toutes sortes de peuples et de colonies grecques. 6) Cilicie, en partie unie, couverte de champs de blé, en partie garnie de bois de cèdres et de sapins (bois de construction de navires) ; les habitants étaient des pirates hardis et téméraires qui s'abritaient dans des forts. Les villes les plus considérables, situées le long des côtes, étaient d'origine grecque : *Sélinus* (où mourut Trajan), *Séleucie*, *Tarse*, lieu de naissance de l'apôtre Paul, *Issus*. De la ville argienne *Sole* (plus tard *Pompeiopolis*) on fait dériver le mot *solécisme*, parce que les habitants, dans leurs rapports avec les indigènes, s'étaient habitués à un dialecte corrompu. 7 et 8) Au nord de la Cilicie, se trouvaient la Cappadoce et la Petite-Arménie, pays rude et montagneux, riche en chevaux et en cinabre, habité par une race syrienne ; les Romains y remplacèrent les châteaux-forts et les bourgades ouvertes par des villes, entre autres *Césarée* (auparavant *Mazaca*), *Tyane* (thaumaturge Apollonius), *Melitène* dans un site fertile ; *Naziance* (Grégoire), *Nicopolis* (bâtie par Pompée), etc. A l'ouest, 9) la Lycaonie aux nombreux troupeaux de moutons, avec la ville d'*Iconium* et l'Isaurie habitée par un peuple montagnard et endurci, qui défendit sa liberté même contre les Romains et, dans la guerre contre Perdiccas, incendia sa capitale *Isaurie* et se précipita dans les flammes. 10) Pisidie, séjour d'un petit peuple libre, brave, adonné à la piraterie ; ses villes sont *Antioche* (de Pisidie) et les prétendues colonies lacédémoniennes de *Selge* et *Sagalassus*. 11) Phrygie,

montagneuse et volcanique, mais fertile et abondante en marbre, particulièrement près de la ville de *Synnade;* ses autres villes sont : *Celænæ, Apamée, Colosse*, la riche cité marchande de *Laodicée* (détruite par le tremblement de terre déjà mentionné), *Dorylée*, etc. 12) Galatie, occupée dans le IIIe siècle avant J. C. par une race celtique, à la suite de longues expéditions de brigandage, et partagée en trois tribus et douze cantons (détrarchies) indépendants, mais unis par une diète, à la tête desquels Pompée institua le roi Déjotarus. Les habitants étaient braves, de haute stature, et redoutés comme soldats mercenaires. Villes : *Pessinonte* (avec un célèbre sanctuaire de Cybèle), *Gordium* (ancienne résidence des rois de Phrygie; nœud gordien), *Ancyre* avec un commerce de caravanes; les troupeaux de moutons étaient la richesse du pays. 13) Bithynie, pays fertile, où l'entretien du bétail répandait le bien-être; sur les côtes se trouvaient de riches villes de commerce grecques, telles que *Cius*, *Astacus* (où mourut Annibal; plus tard, la grande et florissante ville de *Nicomédie* fut bâtie dans les environs), *Chalcédoine* (vis à vis de Byzance), *Héraclée*, etc. Dans l'intérieur se trouvaient *Prusa* au pied de l'Olympe, *Nicée*, bâtie régulièrement en carré, *Bithynium*, etc. 14) Paphlagonie avec la grande et belle ville d'*Amastris* et la riche ville marchande grecque de *Sinope*. 15) Le Pont, littoral nord-est de la mer Noire, habité par divers peuples barbares et belliqueux (parmi lesquels les *Chalybes* qui travaillaient l'acier), pays riche en fruits, en miel, en laine et en minéraux; parmi les villes, on remarquait, outre les colonies grecques de *Cerasus* et de *Trapezus, Pharnacie, Amasie* (patrie du géographe Strabon), *Comana Pontica* avec un oracle et un temple célèbre où se trouvaient beaucoup d'inspirés et d'extatiques, et des jeunes filles qui servaient de leur corps comme les filles de Babylone; *Néocésarée, Zela* (célèbre par la victoire de César sur Pharnace), *Sebaste*, etc.

L'Asie-Mineure était le siége privilégié de cultes dissolus et immoraux avec des rites impudiques (culte de Priape, de Cybèle, etc.). Chez les Syriens, non loin des côtes de la mer Noire, les femmes, sous l'invocation de la déesse de la guerre *Ma*, que les Grecs désignaient comme Artémis montée sur un

Digitized by Google

taureau ou comme Enyo, avaient coutume d'apparaître avec les armes des hommes et de conserver à jamais leur virginité, tandis que les hommes sacrifiaient leur virilité. Cet usage, qui était suivi par les Syriens et par les Phéniciens, semble avoir donné naissance aux mythes d'un peuple d'amazones, composé de vierges.

II. Pays du Caucase, Sarmatie, Scythie : 1) La Colchide passait pour une colonie égyptienne fondée par les débris de l'armée de Sésostris. Elle était abondante en chanvre, en lin (tisseranderie), en bois propre à la construction des navires, en miel et en cire. Elle comptait parmi ses villes *Dioscurias* (plus tard Sebastopolis), *Archœopolis*, etc. 2) L'Ibérie, terre bénie, traversée par le fleuve Cyrus; les habitants, d'origine médique-assyrienne, étaient divisés en quatre castes. 3) L'Albanie, habitée par un peuple pacifique, exercé à l'équitation et au tir à l'arc (ancêtres des *Alains*) et partagé en douze hordes ; l'usage était d'enterrer les morts avec tout leur avoir. 4) La contrée connue comme Sarmatie asiatique, comprise entre le Don (Tanaïs) et le Volga (Rha) et habitée par plusieurs peuples non civilisés qui portaient la désignation commune de *Sarmates* ou *Sauromates* et faisaient le commerce avec les villes coloniales grecques situées sur les côtes (*Pityus, Sinda, Phanagoria, Tanaïs*, etc.) en échangeant des fourrures et des esclaves contre du vin et des étoffes d'habillement. Ils étaient divisés en nombreuses tribus et vivaient pour la plupart en nomades, de leurs troupeaux et de la chasse qu'ils faisaient dans les marais aux cerfs et aux sangliers, dans la plaine aux chevreuils et aux ânes sauvages. Ils étaient surtout riches en chevaux. 5) Les vastes étendues de terres à l'est de la mer Caspienne, qui consistaient, soit en sites montagneux, soit en steppes et en plaines de verdure, et étaient coupées par les fleuves *Oxus* (Amou) et *Jaxhartes* (Sihon) étaient habitées par des peuples nomades et sauvages, les Scythes qui demeuraient dans des tentes ou des chariots couverts, combattaient comme cavaliers et archers, et faisaient des harnais de chevaux de la peau des ennemis qu'ils avaient tués et des vases à boire de leurs crânes. Ils obéissaient à des chefs de tribus que dominait un roi investi des pouvoirs les

plus étendus. Les prisonniers de guerre étaient aveuglés et employés à traire et à garder les troupeaux ; quiconque n'avait pas tué au moins un ennemi ne pouvait boire à la coupe d'honneur qui circulait dons les festins. On met au nombre des Scythes, les sauvages *Massagètes* amoureux de combats, les *Saques*, etc. L'Oxus et la mer Caspienne servaient d'intermédiaires entre l'Asie orientale et l'Asie occidentale.

III. Sérique et Inde. Le pays oriental connu des anciens sous le nom de *Sérique* (pays de la soie) comprenait une partie de la petite Bukharie et la Chine nord-ouest. Les habitants en sont représentés comme un peuple paisible, ami du repos et des commodités de la vie, qui, malgré un commerce de caravanes actif avec le nord et l'ouest, évitant toute fréquentation et tout rapport avec d'autres peuples, habitait de grandes et opulentes cités et fournissait les plus belles étoffes de soie, comme le font encore aujourd'hui les Chinois. — *L'Inde*, dès l'antiquité but et centre du commerce de caravanes et du commerce maritime, à cause de ses produits précieux, possède, comme pays de côtes à la fois et d'intérieur, de montagnes et de plaines, la plus grande variété de climat, de produits et de mœurs. Bornée au nord, au nord-est et au nord-ouest par des monts élevés jusqu'au ciel, entre autres l'*Himalaya* d'une longueur de 40 lieues, avec le *Dhawalagiri*, au sud par la mer, l'Inde forme un continent complet sous le rapport géographique, climatérique et historique, et destiné par la nature au développement dans son intérieur d'une civilisation particulière. Les pentes qui descendent vers le sud forment, entre les montagnes gigantesques aux sommets neigeux et la plaine, des degrés à travers lesquels se répandent les plus grands fleuves qui prennent leur source sur l'Himalaya (du côté du nord l'*Indus* et le *Sutletsch*, du côté du sud le *Jamouna*, le Gange et le *Brahmapoutra*) et vont se jeter dans la mer au sud-ouest et au sud-est. La frontière occidentale est formée par le mont *Brahu* et le pays de *Kelat*, la frontière orientale par l'*Assam*, que la nature a richement doué. — Le pays plat se compose de l'Hindoustan propre ou région de l'Inde et du Gange, qui s'étend de l'Himalaya aux monts *Vindhja* couverts d'épaisses forêts impratica-

bles et peuplés d'animaux sauvages, et de la mer de l'ouest jusqu'à la mer de l'est, et du plateau tropical du *Dekhan*. — L'*Hindoustan* occidental est la région de l'Indus (Sind) avec le pays aux cinq torrents (*Pendschab*) dont les habitants actuels sont en grande partie des peuples mahométans, descendants des anciens Indous; l'Hindoustan central, très fertile, avec le fleuve sacré du *Gange*, était le siége principal de la civilisation, de la religion, de l'industrie et de la théocratie de l'Inde. C'est là que se trouvaient les plus importantes villes du pays : sur le Gange, les capitales des anciennes dynasties *Hastinapoura* et *Pratisthana* avec leur éclat et leur magnificence d'alors, et *Bénarès*, l'asile de la sagesse, de la culture intellectuelle et de l'érudition, et sur le Jamouna l'antique *Indraprastha*, devancière de Delhi, *Mathura*, la ville de Crischna, et l'ancienne résidence d'*Agra*, maintenant en ruines. Au confluent des deux torrents est située *Allahabad*, un des nombreux lieux de pèlerinage du pays. L'Hindoustan oriental comprend le pays fertile et populeux de *Bihar*, plein de souvenirs antiques, avec les ruines de la capitale autrefois florissante de *Palibothra* au confluent du Çona et du Gange au dessus de *Patra*, et dans sa partie méridionale le *Bengale* fertile, mais humide et brûlant, dont la capitale est *Calcutta*. Au confluent du Gange et du Brahmapoutra, qui se divisent en plusieurs bras, les masses d'eaux forment des marais brûlants dans lesquels la végétation est si exubérante, les jongles de bambous si épaisses et si impénétrables que cette vaste étendue de pays doit être abandonnée au rhinocéros, à l'éléphant et au tigre qui a élu domicile dans ces forêts marécageuses. La péninsule de Dekhan consiste en un pays élevé, séparé de l'intérieur par des nappes d'eau et des ravines, et un pays de plaines qui longe les côtes Celui-ci contient 1) le fertile *Pandja* avec le fleuve *Cavery*, avec le cap *Comorin* célèbre par la pêche des perles, les ruines d'anciennes villes et d'anciens temples *(pagodes)* et la ville de *Tonjore* autrefois résidence des rajas. 2) Le territoire montagneux et boisé de *Mysore* avec la fameuse capitale de *Tippo-Sahib* et *Hyder Alis*, *Seringapatam*. 3) Le territoire du fleuve *Kistna (Crischna)*, avec l'ancien royaume de *Carnata* dans lequel se trouvaient,

non loin d'*Hyderabad*, résidence actuelle des rajas, les célèbres mines de diamants de *Golconde* et les grottes d'*Ellora*. 4) Le territoire du *Godaveri* (le fleuve le plus septentrional et le plus long du Dekhan) où il y avait à *Béran* un ancien État sacerdotal de Brahma ; au nord-est, près des côtes, *Orissa* sur le Maharada, contient encore beaucoup de temples et de sanctuaires. — Sur la côte orientale du Dekhan *(Coromandel)* où les Européens possèdent à présent de florissants établissements de commerce (Madras, Pondichéry, etc.), se trouvaient dans l'antiquité trois royaumes indiens dont la magnificence est encore attestée par les ruines de sept pagodes sur la côte de l'ouest, près du village de *Mahamalajapoura ;* la côte occidentale avec le mont *Ghat* contenait quatre empires de Brahma parmi lesquels le pays de côtes *Kankara* avec les plus célèbres temples de l'Inde dans les îles d'*Eléphantine* et de *Salsette* près de Bombay, et le littoral de *Malabar* et de *Callicut*. L'Inde méridionale avec l'île à cannelle de *Ceylan* (Taprobane) qui lui appartient, était déjà, au temps passé, un but de voyages de commerce à cause de sa fertilité et de l'agrément de son climat. De riches bancs de corail contre lesquels la mer vient se briser impétueusement s'étendent de la petite île Rameçoara jusqu'à l'île de Ceylan située vis à vis. La légende sacrée y voit des traces du pont de diamants sur lequel passa le premier couple, lorsqu'il fut chassé du paradis que l'on transporta vers cette île charmante

IV. -Ariane. Les contrées situées entre l'Inde et la Perse, depuis la *mer Arabique* jusqu'au *Paropamisus* (Hindoukhou) dans les limites actuelles du *Beloudchistan* et de l'*Afghanistan*, et depuis cette montagne jusqu'aux côtes de la *mer Caspienne*, étaient en grande partie des éléments de la vaste monarchie perse ; mais elles ne furent accessibles aux Européens et connues d'eux que par l'expédition d'Alexandre-le-Grand, qui fonda dans tous ces pays des villes auxquelles il donna son nom *(Alexandrie)*. Les provinces séparées, qui consistent pour la plupart en sites montagneux et en plaines de sable, mais qui sont cependant traversées par des caravanes, sont les suivantes : 1) *Gédrosie*, 2) *Drangiane* baignée par l'Hilmend (Ery-

manthe), 3 *Arachosie* vers l'est jusqu'à l'Indus, avec la route la plus courte qui relie l'Inde à la Perse (Sevestan, Candahar, et le Caboulistan sud-ouest) 4) les habitants libres et indépendants des pentes méridionales du Paropamisus (Peschaur, Caboul, etc.) qui portaient la désignation commune de *Paropamisades* et qui furent soumis pour la première fois par Alexandre. 5) Le pays montagneux et fertile d'*Aria* (*Khorazan* et *Seistan* du sud) 6) Parthie, la mère-patrie rude et escarpée du royaume des Parthes fondé vers 256. 7) Carmanie (Kerman, Laristan et Moghistan) au sud montagneuse et abondante en métaux avec la riche et luxueuse capitale de *Kerman* (Carmana) et la petite île d'Ormus qui donne son nom au détroit. — Au nord du Paropamisus jusqu'à la mer Caspienne, étaient situées sur les rives de l'Oxus et du Jaxartes : 1) la Bactriane (Balkh) la mère-patrie montagneuse, mais fertile, de la doctrine d'Ormuza. La ville de *Baktra* (Balkh) est aujourd'hui un endroit insignifiant ; des amas de ruines en indiquent seuls l'ancienne enceinte dans un pays entièrement plat, mais parfaitement défriché et couvert de nombreux villages; dix-huit grands canaux conduisent encore aujourd'hui l'eau des montagnes dans les campagnes cultivées avec soin ; les limites des champs et les chemins sont plantés d'arbres; on entend partout le murmure de l'eau qui ruisselle dans les conduits. Mais ici non plus la terre fertile ne s'étend pas jusqu'à l'Oxus; le désert commence déjà à cinq ou six lieues de la ville. Les anciens Bactriens passaient pour des hommes belliqueux : le pays pouvait mettre 30,000 cavaliers en campagne. 2) la *Sogdiane* (Bukhara et une partie du Turkestan) montagneuse, mais bien cultivée et riche en villes, parmi lesquelles Samarcande dans une situation ravissante. 3) la *Margiane* (une partie de la Turkmanie) avec les villes d'Antioche, Margiane (aujourd'hui Merv) de Nisée (Hérat), etc. 4) l'Hyrcanie, la montagneuse côte sud-est de la mer Caspienne, terre fertile et garnie de bois.

V. Médie et Perse. La Médie septentrionale (petite Médie) sur la côte ouest de la mer Caspienne, bornée au nord par l'*Araxe*, un affluent du Cyrus, était âpre, montagneuse, et habitée par des peuples adonnés au brigandage; la Médie du sud (grande

Médie) contenait d'excellents pâturages et produisait beaucoup de blé et de fruits (citrons, oranges). Entourée d'un cercle de monts sourcilleux, cette contrée avec ses sources de naphte, ses vertes prairies, ses crêtes nues, ses campagnes de neige, est la plus sauvage et en même temps la plus agréable région alpestre de l'Iran occidental. Tandis que la neige séjourne çà et là sur les montagnes pendant neuf mois, un printemps continuel règne dans beaucoup de vallons, pendant que dans les parties plus profondes un chaud été se fait sentir en même temps. Dans l'origine les habitants étaient belliqueux et exercés au tir à l'arc; plus tard, ils s'amollirent. L'ancienne capitale était Ecbatane (aujourd'hui Hamadan) la sûre et délicieuse résidence d'été des rois mèdes, défendue par trois forts et par un septuple cordon de murailles. D'après Hérodote, les parapets étaient de différentes couleurs. — Au sud, la Susiane (Khousistan) vaste plaine brûlante rattachée au pays des Babyloniens et séparée, au contraire, des autres pays voisins par de hautes montagnes; les côtes étaient unies, marécageuses et peu connues; la Susiane était traversée par plusieurs affluents du Tigre, parmi lesquels le *Choaspes* renommé par sa bonne eau. Les habitants de la plaine étaient des cultivateurs paisibles; les habitants de la montagne, au contraire, étaient pillards et indépendants. Villes : Suse (Schussan) résidence d'hiver des rois mèdes, construite en briques et en bitume; *Séleucie*. — La Perse (Fars, Farsistan) entre les déserts de Caramanie et le golfe persique, est, dans ses parties septentrionales, une terre aride, pleine de hauteurs escarpées et de gorges profondes, parmi lesquelles on rencontre aussi des pâturages excellents surtout pour les chameaux; le pays du centre, sur les rives de l'Araxe et du Cyrus, avait une température modérée et formait une plaine verte et fertile, plantée de vignes, tandis que la partie du sud qui s'étendait en plaine déserte, était très brûlante et pauvre en fruits et en arbres, à l'exception de palmiers. Les vallons au sud de l'Araxe et du Cyrus sont tellement rafraîchis par les vents du sud qu'il y règne un printemps éternel et que l'on passe de bois de myrtes, de cyprès et d'arbres fruitiers à des vignobles et à des tapis de fleurs;

Digitized by Google

il n'existe nulle part de plus belles roses et des raisins plus délicieux que dans la vallée de Schiras. Les plus importantes parmi les villes étaient PERSÉPOLIS sur l'Araxe avec une triple enceinte de murs, et *Pasagarda* qui renfermait le tombeau de Cyrus. Les Perses se répartissaient en trois catégories, en nomades, en cultivateurs et en guerriers.

VI. LES PAYS AUX BORDS DE L'EUPHRATE ET DU TIGRE. 1) La GRANDE-ARMÉNIE, fertile en blé, en vignes, en troupeaux de bétail, renferme beaucoup de montagnes, parmi lesquelles le mont ARARAT avec les sources de l'Euphrate. Villes : ARTAXATA sur l'Araxe, bien fortifiée, et TIGRANOCERTA fondée par Tigrane et peuplée de Grecs. 2) La BABYLONIE, plaine bornée au nord par la *muraille médique*, au sol brun et gras, coupé par une foule de canaux et de chaussées entre l'Euphrate qui coule paisiblement et le Tigre mugissant Le pays était fertile; il contenait des lacs artificiels, et, outre Babylone, plusieurs villes riches et florissantes, telles que SÉLEUCIE sur le Tigre, *Vologésie, Apamée, Teredon* (commerce d'encens et de denrées arabiques) *Charax, Spasinu*, non loin de la muraille médique, Cunaxa (combat en 400). 3) L'ASSYRIE avait, outre Ninive, CTESIPHON aux bords du Tigre, ville populeuse et florissante sous les rois des Parthes ; ARBELLE où se trouvait le quartier-général de Darius au combat de *Gangamela, Apollonie, Artemite, Sittace*, etc. Au nord et à l'est s'élevaient des rangées de collines, ombragées de forêts de chênes et de noyers ; dans les vallons croissaient des vignes, des figuiers, des oliviers, des grenadiers et du blé. 4) La MÉSOPOTAMIE plaine fertile aux abondants pâturages. Villes : *a*) dans le district occidental d'*Osrhoène :* EDESSE : *Bathna* (marché pour les produits de l'Inde) CARRÆ (défaite de Crassus par les Parthes, l'an 53) *Nicéphore, Circesium*, etc. ; *b*) dans le district oriental de *Mygdonia :* NISIBIS, populeuse capitale et ville de commerce ; *Dara*, place forte, *Singara, Hatrée*, etc. Après que les deux fleuves ont quitté les chaînes de montagnes de l'Arménie qu'ils inondent, ils dirigent leur course à travers un pays de steppes assez élevé, dont l'uniformité est interrompue par des rochers, des collines, des lacs et des étendues fertiles, tandis que les rives des fleuves sont couvertes de forêts de

cyprès et de platanes ou bordées de prairies. La pente du sol rend plus larges ces parties basses, mais le pays compris entre les deux fleuves est d'autant plus aride et n'a d'autres habitants que des pasteurs nomades et des troupeaux d'ânes sauvages, des autruches et des outardes. Comme l'Égypte, ces pays privés de pluie sont arrosés et rendus fertiles par une inondation annuelle; mais le débordement des deux fleuves n'est pourtant pas aussi régulier que celui du Nil. Souvent le Tigre couvre la plaine, non d'eaux fécondes, mais de flots dévastateurs, qui la changent en une vaste mer agitée, jusqu'au Delta marécageux à l'embouchure du fleuve.

VII. Syrie, Phénicie, Palestine. A l'opposé des grandes provinces uniformes de la Mésopotamie, le pays montagneux de l'ouest présente beaucoup de variété. L'étroitesse de la côte poussa les habitants vers la mer; les excellents ports, protégés par des anses et des promontoires, favorisèrent la navigation; l'abondance des métaux et du bois fut avantageuse au commerce qui arriva pour la première fois à un épanouissement complet; l'opulente fertilité des pentes profondes et des versants de montagnes invitait à la culture du blé, de la vigne et des fruits, tandis que les hautes vallées et le dos des montagnes se prêtaient à l'entretien du bétail et constituaient une vie pastorale presque sans culture. En même temps le littoral de la Syrie donne, par la mer et l'air des montagnes, par la navigation et la vie montagnarde, de puissants contrepoids aux influences énervantes du soleil de l'orient; il combine les éléments qui ont soin d'entretenir la vigueur des habitants. Le voisinage de la mer forme-t-il une population mouvante, active et avide d'entreprises, la nature âpre des montagnes, au contraire, et la clôture des vallons portent à une manière de vivre simple et uniforme, à la conservation de ce qui a été reçu ou acquis. Plus ces oppositions sont rapprochées, plus elles doivent agir énergiquement l'une sur l'autre, plus le progrès de la vie intellectuelle doit devenir pénétrant. Le pays des montagnes et des côtes de la Syrie se divise en : 1) Syrie, à l'est de l'Euphrate, contrée montagneuse avec des vallons fertiles au nord, au sud brûlante et aride; en somme, bien cultivée et cou-

verte de villes populeuses, abondante en fruits du midi. Le principal fleuve est l'*Oronte*, qui descend du mont *Liban*. Elle se divise en *Syrie septentrionale* et en *Syrie creuse (Cœlésyrie)* vallée étendue entre le Liban et l'Anti-Liban. Parmi les villes, on remarque *Samosate* sur l'Euphrate; *Hiéropolis* avec un temple somptueux; *Séleucie* ville forte bâtie sur un rocher inaccessible de trois côtés; *Thapsacus*, ancienne ville de commerce sur l'Euphrate; *Palmyre* (Thadmor) dans une oasis plantée de palmiers du désert de Syrie; *Apamée*, entourée d'excellents pâturages pour les chevaux et les éléphants, et située sur l'Oronte comme *Laodicée* et la plupart des villes fondées par les Séleucides; *Emèse* avec son célèbre temple du soleil (combat 273 de J.-C.) *Antioche* bâtie par Séleucus Nicator dans un site charmant sur la rive méridionale de l'Oronte; elle avait 2 1/2 lieues de circuit; *Daphné*, immoral et voluptueux lieu de plaisance des rois de Syrie, environné de bois de cyprès et de lauriers. Dans la Cœlésyrie étaient situées : *Damas*, très ancienne capitale dans une région agréable (célèbre dès le temps des Romains par ses fabriques d'armes); *Héliopolis* (Baalbek) siége du culte du soleil avec un magnifique temple bâti par Antonin-le-Pieux. 2) Phénicie (pays des palmes) au sud-est de la Syrie jusqu'au mont escarpé du *Carmel*; la Phénicie, pays de côtes, était située près du *Liban* riche en cèdres, que suit parallèlement vers l'est l'*Anti-Liban* avec la haute montagne d'*Hermon*. Sur ces hauteurs, l'air devient plus pur et plus frais; des terrasses de figuiers et de mûriers alternent avec des vignobles; sur les larges dos des plus hauts sommets s'élève la forêt de cèdres et avant d'atteindre aux crêtes des rochers les plus hautes, on découvre de vertes pentes sur lesquelles d'innombrables troupeaux de chèvres noires paissent à l'abri des chacals, des ours et des lions qui résident dans les gorges arides. Parmi les villes phéniciennes qui étaient indépendantes sous un gouvernement républicain et réunies dans une ligue, les plus importantes sont : *Aradus, Tripolis, Byblus, Berytus*, l'active *Sidon*, la puissante *Tyr, Acca* ou *Ptolémaïs*, etc. Outre les industrieux Phéniciens, plusieurs tribus guerrières habitaient le Liban : les *Ituriens*, les *Sicaires*, prédécesseurs des *Assassins* si redoutés

pendant les Croisades, etc. 3) Palestine au sud de la Syrie et de la Phénicie, contrée montagneuse mais fertile, pleine de ravins et de cavernes, arrosée par le *Jourdain* et coupée par les bras nus et pierreux du Liban et de l'Anti-Liban, qui forment plusieurs éminences remarquables, notamment le *Carmel* crevassé mais varié de verts pâturages, le *Thabor* isolé, cônique, couvert de bois, le *Garizim* connu comme le siége du culte des idoles, etc. Les poètes arabes célèbrent le Liban « qui porte l'hiver sur sa tête, l'automne dans son sein tandis que l'été sommeille à ses pieds. » Parmi les lacs, il y a à remarquer particulièrement la *mer Morte* (lac asphaltite) où toute végétation meurt, où la terre même a perdu toute vertu fécondante, où toutes les plantes et toutes les fleurs deviennent sèches et engourdies et tombent en cendres, et le lac de *Tebériade* ou de *Génésareth*. Le pays, très riche en vignes, en palmiers, en blé, en fruits, en huile, en miel, etc., se divise en quatre parties : 1) la Galilée, plaine élevée, herbeuse, dominée seulement par des sommets isolés, tels que le Thabor, avec les villes de *Dan*, siége du culte égyptien du taureau, *Capernaum* sur le lac de Génésareth, *Tibériade*, résidence favorite d'Hérode, *Emaus* aux bains chauds, *Nazareth* sur une colline au milieu d'une cuve de rochers calcaires, *Megiddo*, ancienne résidence des rois de Chanaan, 2) la Samarie, fertile pays de vallons, ombragé de forêts, comprenait les principales villes suivantes : *Samarie*, la capitale détruite par Salmanassar, rebâtie et appelée Sébaste par Hérode ; *Seythopolis* habitée en grande partie par des payens ; *Jisreel* (Stradela) dans une belle plaine, résidence de quelques rois israélites ; *Sichem* (Neapolis) non loin du mont Garizim, siége principal du culte des idoles ; 3) la Judée, habitée au sud par des *Iduméens* immigrés. Cette province, d'un aspect sévère, où l'on ne rencontre de loin en loin que quelques bouquets de pâles oliviers, ou quelques groupes transparents de palmiers, renferme des villes célèbres : *Césarée*, port de mer embelli par Hérode, plus tard siége du gouverneur romain ; *Joppé*, ancienne ville maritime ; *Lydda* (Diospolis), *Jéricho*, très antique ville chananéenne, dans une région abondante en palmiers, en arbustes balsamiques et en dattiers, où croissent, pendant dix

mois de l'année, dans une atmosphère tropicale, des raisins, des figues et d'excellents fruits du midi; *Hebron*, ancienne ville sacerdotale avec droit d'asile; *Bethléhem*, sur une hauteur, lieu de naissance de David et de Jésus-Christ; *Jérusalem*, bâtie sur quatre collines séparées par des vallons escarpés, et divisée en ville ancienne et en nouvelle ville, celle-ci fondée par Hérode Agrippa, était partagée en : *a*) ville supérieure sur la colline de Sion, entourée d'une muraille qui comprenait 60 tours; *b*) ville inférieure sur la colline d'Acra, avec une muraille particulière; *c*) montagne du Temple ou Morija. La population était d'environ 150,000 habitants. Le temple de Salomon était plus remarquable par ses étoffes brillantes, son bois précieux et l'éclat de l'or, que par la beauté architectonique ou les dimensions; dans le voisinage se trouvait la montagne des *Oliviers*, séparée de la ville par la vallée de Cédron. 4) Pérée, au delà du Jourdain renfermait *Césarée, Paneas, Gadara, Rabbath Ammon* (Philadelphie), villes des Ammonites, *Rabbath Moab*, (ville des Moabites), *Pella*, etc. Le peuple belliqueux des *Philistins* habitait les côtes sud-ouest. Ils occupaient, sous des chefs de tribus ou rois, cinq places fortes : *Gaza*, *Ascalon*, *Asdod*, *Gath* et *Ecron*, et se livraient au commerce et à la piraterie. Ils adoraient la vertu fécondante de la nature, et lui consacraient l'eau et les poissons. Ascalon était le principal siége du culte de *Dagon*, le dieu national avec une tête d'homme et un corps de poisson. Au sud de la Palestine et de la Syrie s'étend l'Arabie, péninsule qui ressemble au continent de l'Afrique et dont le cœur est un plateau élevé de chaînes de montagnes qui, parmi d'arides étendues de déserts, de plaines de sable, des rocs et des sommets nus ne montre, sous un ciel brûlant, que de rares pentes arrosées d'eau; au delà se trouve l'Égypte séparée de l'Asie par l'isthme de *Pelusium* (Suez) et la mer Rouge.

§ 18. Caractère de l'Orient. Il faut considérer trois choses dans l'appréciation des peuples orientaux : la religion, les formes d'État et de gouvernement, et la vie privée. 1) *Reli-*

gion. Les peuples orientaux ont le plus profondément et le plus soigneusement réfléchi aux rapports entre la créature et le créateur, et ils sont arrivés à des résultats qui n'ont été surpassés par aucune autre nation. L'Orient est le berceau de tous les systèmes religieux, depuis le *monothéisme* appuyé sur des traditions austères et primitives ou sur une révélation, jusqu'au *polythéisme* aux formes nombreuses et au *panthéisme* philosophique. Le germe des deux dernières tendances était le culte du soleil et des étoiles ou le culte mystérieux de la nature; car comme la force ou l'être ou la force première d'où la création est sortie et qui conserve l'univers dans son cours réglé, est insaisissable par la pensée, des hommes profonds imaginèrent des symboles au moyen desquels ils pussent représenter cette force première, et s'attachèrent alors, soit au soleil qui répand la lumière et la vie et aux constellations, soit aux forces qui agissent en secret dans l'intérieur de la nature. Mais malgré cette similitude originelle, les formes de religions polythéistes et panthéistes prirent une apparence différente dans tous les pays, par suite de l'indétermination de l'idée première; et comme la masse du peuple ne pouvait renfermer toutes les manifestations sensibles dans une idée commune, le nombre des forces et des puissances surnaturelles, qui étaient alors conçues et adorées comme des individualités, devait s'accroître à l'infini par la diversité de la vie de l'homme et de la nature. Une religion si complexe exigeait un culte riche en cérémonies et en symboles et une nombreuse classe sacerdotale, pour expliquer l'unité qui existait sous des formes diverses et l'idée rendue sensible par le symbole; c'est ce qui se produit complétement dans l'Orient, où nous voyons des rites variés en rapport avec la vie humaine et la vie de la nature dans tous leurs phénomènes et toutes leurs vicissitudes, et une classe sacerdotale, puissante par la possession d'une sagesse mystique, qui, lorsqu'elle est obligée de céder la domination séculière aux classes guerrières et à leurs chefs royaux ou de la partager avec eux, parvient cepen-

dant à conserver toujours une grande influence sur les affaires de l'état et la vie publique. La propension aux contemplations religieuses et la croyance qu'on s'approchait de la Divinité par des expiations et des pénitences (mortifications) donna naissance en Orient à la vie de solitaire (anachorète). — Le commerce, le levier principal de la civilisation, était intimement lié en Orient avec la religion et le sacerdoce, puisque des temples célèbres et des oracles avec des fêtes religieuses, servaient de stations aux caravanes, de marchés et d'échelles, de lieux de rassemblement aux marchands. 2) Les *formes de gouvernement* de l'Orient peuvent être ramenées à trois espèces : le gouvernement domestique, patriarcal des chefs de tribus chez les nomades, la domination aristocratique-hiérarchique de classes privilégiées dans les états à castes, et le despotisme illimité dans les monarchies militaires. La dernière de ces organisations, qui résulta peu à peu des deux autres et qui investissait le souverain de la toute-puissance patriarcale des chefs nomades et de la sainteté religieuse des rois de castes, finit par être seule dominante; et, grâce à la nature quiétiste des Orientaux, il ne fut pas difficile d'élever le prestige royal à une hauteur telle que celui qui en était revêtu fût presque honoré comme un dieu. Vis à vis des despotes, tous ceux qui appartiennent à l'état apparaissent comme des serviteurs et des esclaves sans droits individuels et sans propriété. Le roi dispose arbitrairement des biens et de la vie de ses sujets; il donne et prend comme il lui plaît et l'on n'ose s'approcher de lui qu'en se prosternant; comme les dieux bienheureux, le roi vit au milieu de la joie et des jouissances, entouré de serviteurs qui exécutent sa volonté, remplissent ses ordres et flattent ses désirs, environné de tous les biens et de tous les trésors, de tout l'éclat et de toute la magnificence de la terre, ne songeant qu'au luxe et à la mollesse, et occupé de la seule satisfaction de sa volupté. De pareilles formes d'États, dans lesquelles les lois et les droits de l'homme sont sans valeur, où l'on ne connaît que le despotisme

et la servitude, n'ont aucune force vitale, aucune possibilité de développement durable; c'est pourquoi tous les États orientaux ont été la proie de conquérants étrangers, en sorte que leur culture précoce est tombée en décadence ou s'est consumée dans la stagnation et l'immobilisme. 3) *Vie privée.* La nature des Orientaux est plutôt portée vers le repos contemplatif (quiétisme) et la jouissance que vers l'activité. Aussi, les peuples de l'Orient ne parvinrent-ils jamais à la liberté et à la disposition d'eux-mêmes; ou bien ils obéirent passivement à des souverains indigènes ou bien ils soupirèrent sous le joug d'oppresseurs étrangers. Grâce à leurs aptitudes intellectuelles, ils atteignirent promptement un certain degré de culture, mais ils s'abandonnèrent alors aux jouissances inertes et finirent par s'abîmer petit à petit dans la nonchalance et la mollesse. L'usage de la polygamie, particulier à l'Orient, en affaiblissant la noble institution du mariage et en détruisant la vie de famille, source de la moralité domestique et de l'énergie désintéressée, augmentait le relâchement; les voluptés énervantes et les jouissances sensuelles étouffaient la vigueur virile et l'ardeur belliqueuse. L'art même des Orientaux, si admirables que soient la disposition grandiose de leurs édifices, la patience et la persévérance qu'il a fallu pour les exécuter, si surprenantes que soient l'habileté technique et la manipulation des matières les plus dures dans leurs œuvres de sculpture, n'a pourtant jamais atteint la beauté harmonieuse ni la concordance et la symétrie des nations libres, et leurs poésies, malgré la richesse du sentiment, de l'imagination et des images charmantes, manque de la vivacité effective et de l'humanité idéale, par lesquelles les créations des Grecs sont devenues des modèles qui n'ont pas été surpassés. Dans les sciences, qui restaient pour la plupart entre les mains des prêtres, les peuples orientaux n'ont pas été au delà des premiers éléments, à l'exception de l'astronomie qui se liait à l'essence de leur religion, et les produits estimés de leur art et de leur industrie attestent

une habileté de main, obtenue par beaucoup d'exercice et conservée par la contrainte des castes et des corps de métiers, plutôt que l'indépendance d'un esprit inventif et d'une main active. La servitude pendait comme un poids de plomb à toutes les expressions de la vie des Orientaux.

Digitized by Google

CHINOIS.

---

§ 19. Si peu propres que soient les Chinois par leur nature à nous introduire dans la vie historique, à laquelle ils n'ont eux-mêmes aucune part, c'est à bon droit qu'ils sont placés à l'entrée, d'abord parce que, en général, le développement de la race humaine a suivi le cours journalier du soleil, en sorte que, selon toute vraisemblance, les peuples de l'extrême Orient sont sortis les premiers de l'état de demi-sauvagerie des peuples primitifs, et ensuite, parce que les Chinois, à cause de leur caractère typique et de leur immobilisme ne pourraient figurer dans le torrent rapide de l'histoire universelle. Ils restent dans le vestibule pour disparaître à jamais après une courte inspection de leur nature.

Dans l'empire incommensurable de la Chine, dominé actuellement par la race Mandchoue, existe de temps immémorial un peuple d'origine mongole

Digitized by Google

qui possède, depuis des milliers d'années, la même culture et les mêmes institutions. On ne sait pourtant pas grand'chose de positif sur l'histoire des Chinois, parce qu'ils font remonter leurs dynasties à une antiquité fabuleuse et défigurent tous les événements pour en tirer une satisfaction d'amour-propre. On ne peut admettre comme certains que les récits des voyageurs européens sur la situation et les institutions de la Chine. Après une époque primitive et fabuleuse, à laquelle appartenaient les célèbres législateurs et organisateurs *Fo-hi*, *Yao*, *Schun* et *Yn*, l'empereur Wuwang fonda la dynastie Tsche-u, qui occupa le trône jusqu'au milieu du IIIe siècle avant J.-C. Comme cette maison dégénérait et menaçait l'Empire céleste d'une dissolution générale, l'énergique mais violent *Schihoang-ti* (vers 230) restaura l'ancien despotisme impérial et fit en même temps anéantir les livres sacrés que *Confucius* avait compulsés d'après les anciennes sources et traditions, en sorte que, par la suite, ils durent être recomposés de mémoire et à l'aide de fragments isolés qui avaient été conservés. Ce fut l'œuvre de la dynastie *Han* (de 206 à 263 après J.-C.) sous laquelle l'empire chinois arriva à son plus haut degré de puissance et d'extension. Dans le VIIe siècle de l'ère chrétienne, la Chine eut une dernière floraison sous *Tai-tsong* qui fut aimé et célébré par le peuple, à cause de sa vertu et de sa sagesse. Après l'extinction de sa maison, la dynastie *Tang* commença au Xe siècle l'époque de décadence. — L'histoire chinoise présente un spectacle peu récréatif : la nomenclature

sèche de circonstances extérieures d'une fatigante uniformité, la représentation de révoltes, de changements de dynasties et de crimes de cour, ne sont relevées par aucune poésie, animées par aucun élément populaire, échauffées par aucun intérêt humain. C'est pourquoi il règne dans toute cette histoire un ton plaintif. — Le peuple et l'empire chinois ont les dehors d'une nation qui se meut dans des formes d'état réglées et qui est douée d'une haute civilisation apparente; mais cette civilisation souvent trop prisée n'effleure que la surface, et elle est restée sans la moindre influence sur le reste du monde, parce qu'elle n'était pas la conséquence d'une force créatrice intrinsèque et d'une activité intellectuelle, mais la suite d'un long exercice extérieur et d'une étude machinale. En Chine tout est ordonné et réglé par des lois, des formes et des habitudes; la liberté et l'indépendance, sources de toute civilisation réelle, sont des trésors inconnus; c'est pourquoi aussi aucun progrès ne se manifeste. Ce manque de développement ascendant est dû en partie au caractère tenace du peuple qui est attaché à ces traditions et à ces usages, en partie à l'absence de commerce avec les autres peuples auxquels l'accès du pays est obstinément interdit et rendu difficile par les montagnes, la mer et la haute *muraille chinoise* que Schi-hoang-ti fit élever au milieu du IIIe siècle pour s'opposer aux invasions des peuples nomades du Nord, en partie enfin au mode de gouvernement despotique-patriarcal. Car l'empereur investi d'un pouvoir sans limites et honoré comme

un dieu sous le nom de « fils du ciel, » aussi bien que la classe aristocratique des lettrés (*mandarins*) partagée en neuf degrés, maintenaient le peuple, traité avec un grand mépris et une grande dureté, dans le respect des traditions et lui interdisaient toute nouveauté. Comme les Chinois ne pouvaient de la sorte faire aucun usage des expériences des nations étrangères, ils restèrent fort en arrière des autres peuples, malgré la connaissance précoce qu'ils eurent de la boussole, de la poudre à canon et d'une espèce d'imprimerie, et malgré leur assiduité et leur activité merveilleuses ; leur industrie même ne peut soutenir de comparaison avec celle des peuples occidentaux, quoiqu'elle fût renommée dès la plus haute antiquité pour la tisseranderie et la sculpture en bois, pour la fabrication de la porcelaine fine et du papier à écrire, etc. L'agriculture, qui est placée sous la protection immédiate de l'empereur, tellement que celui-ci cultive et laboure lui-même une partie de terre déterminée, est l'occupation la plus ancienne et la plus considérée, et forme l'élément d'ordre et de moralisation dans l'organisation chinoise. Par l'introduction et l'entretien de l'agriculture, les pays conquis furent rattachés d'une manière pacifique à l'empire chinois plus étroitement qu'ils n'auraient pu l'être par des moyens violents. Outre l'agriculture dont la situation florissante se manifeste dans les vastes champs de blé et de riz et les nombreux jardins, la culture du thé et la fabrication de la soie sont l'orgueil de la nation et les sources d'énormes revenus. De même

que l'empereur passe pour le protecteur et le promoteur de l'agriculture, de même la sollicitude de l'impératrice s'étend particulièrement sur la culture de la soie. Les Chinois ont devancé les autres peuples dans la fabrication des tissus de soie et des étoffes de laine. Mais en dépit de toute leur civilisation extérieure, de toute leur habileté machinale et de toute leur finesse intellectuelle, les Chinois ne forment qu'une branche desséchée de l'arbre de vie de l'histoire des peuples, une momie embaumée, couverte d'hiéroglyphes et entortillée de soie. — Leur éducation ne se propose point de développer les facultés de l'esprit pour constituer une pensée indépendante, mais seulement d'enseigner ce qu'ont fait et su leurs devanciers; c'est pourquoi l'on n'éveille que la raison et le savoir-vivre pratique et l'on n'exerce que la mémoire, tandis que l'imagination, la poésie, toutes les inspirations et tous les sentiments élevés restent sans soin et sans culture. Chaque science, chaque affaire publique est exposée en maximes que l'on apprend par cœur; chacun est examiné, le guerrier comme le fonctionnaire civil et le juge. De même que les employés forment une hiérarchie étroitement articulée et fondée sur l'obéissance et la subordination, de même les grandes et les petites villes, les bourgs et les villages de l'immense empire peuplé outre mesure et couvert de localités sans nombre, ont entre eux un ordre de rang déterminé, en sorte que toute vie communale indépendante est bannie et que l'état maintenu dans une centralisation rigoureuse, régi par un méca-

nisme bureaucratique et surveillé par une armée d'inspecteurs, ressemble à une machine dont les rouages s'engrènent les uns dans les autres. Cette éducation, cette manière de vivre et ce système de gouvernement ont rendu les Chinois lâches et impuissants; peuple servile et rampant, sans vigueur, sans dignité, sans essor intellectuel, ils sont pourtant pénétrés d'une aveugle infatuation d'eux-mêmes et d'un mépris superbe envers les autres peuples. Leur langue qui ne consiste pas en lettres, mais en certains signes qui expriment une idée déterminée, est si difficile et si incommode, qu'il faut beaucoup d'années pour apprendre seulement à la lire. Les Chinois honorent, comme fondateur de leur littérature, aussi bien que de leur religion intimement liée à leur organisation patriarcale, le sage *Confucius* (Kong-fu-tse, 550-479) qui assembla et coordonna les anciennes doctrines, histoires et traditions et donna par là de la fixité et de la fermeté à la coutume indécise.

Les doctrines de Confucius sont consignées en quatre livres sacrés (*Kings*) en partie composés par lui-même, en partie compilés d'ouvrages anciens, de traditions et de coutumes; ces livres qui sont en grande vénération parmi les Chinois comprennent : 1) *Y-King*, dont le contenu est philosophique; 2) *Li-King*, livre des rites et cérémonies; 3) *Schi-King*, livre de cantiques; collection de vieux chants nationaux pleins de grâce, de dignité et de beauté; 4) *Schu-King*, le livre fondamental des lois, des mœurs et de la politique. Ces Kings, et surtout le dernier, contiennent, outre l'histoire qui remonte à un passé fabuleux et les préceptes religieux, des principes sur l'art de

gouverner et sur le droit public, et des enseignements pour la vie civile, consistant en règles de prudence, en apophtegmes, etc. La religion, qui n'apparaît chez les Chinois que comme conscience de la communauté publique dans laquelle l'individu a la conservation de lui-même comme membre du tout, consiste en une foule de cérémonies et de pratiques superstitieuses et en préceptes moraux et philosophiques. Les Chinois n'ont pas de mot ou de signe propre pour représenter un être immatériel d'essence divine. Leur religion est un simple système de morale qui peut être ramené au principe de la soumission illimitée des enfants à leurs parents, des femmes à leurs maris, des sujets à leurs princes.

Toutefois, dans l'intuition du ciel (*Thien*) existe l'idée de Dieu, l'idée de l'unité absolue, de l'ordre universel. Ce principe supérieur, ce résumé de l'ordre éternel de la nature, de la raison et de toutes les lois, est considéré comme unité concrète dans l'empereur. Il est le fils du ciel, le représentant de Dieu sur la terre, il a pour mission de maintenir les lois. — La langue particulière aux Chinois n'a point de grammaire véritable; car les déclinaisons et les conjugaisons, à l'aide desquelles les autres langues peuvent exprimer un si grand nombre de rapports, leur sont étrangères; les relations réciproques des mots ne peuvent être déterminées et indiquées que par leur position et à l'aide de particules. Tout le trésor linguistique des Chinois se compose de 450 monosyllabes qui, au moyen de quatre intonations différentes, forment 1203 vocables. Avec un nombre si restreint d'expressions, le même mot, prononcé exactement de la même manière, ne peut manquer d'avoir différentes significations, et les mots les plus en usage expriment de 30 jusqu'à 40 idées.

INDOUS.

---

§ 20. Les Ariens. Dans le Thibet, aux sources du *Dsjihun* (Amu, Oxus) et du *Gihun* (Sihon, Jaxartes) habitait dans les temps les plus reculés un peuple nomade bien conformé et susceptible de culture, qui donnait lui-même la dénomination de « les Excellents, » *Arja* (Ariens) à ses chevaux et à ses troupeaux de bœufs. Lorsque les Ariens, cédant à la soif de migration inhérente à tous les peuples pasteurs, quittèrent leur patrie, une partie d'entre eux s'établirent dans les provinces situées au nord des monts Hindukhu et appelées par les anciens Sogdiane, Bactriane, Hyrcanie et Arachosie; les autres s'avancèrent davantage, traversèrent les défilés sud-ouest de la montagne et s'emparèrent du pays riche et fertile qu'arrose l'*Indus* (Sindhu). Les premiers, appelés aussi *Iraniens*, ou, selon le langage sacré, peuple de Zend, fondèrent un système religieux (§ 8) que leur empruntèrent ensuite leurs

dominateurs les Mèdes et les Perses; désignés par les autres peuples de l'antiquité sous le nom d'Indiens ou d'Indous, d'après le nom de leur fleuve principal, ils furent les fondateurs de ces formes d'état etde ces formes judiciaires particulières, de cette remarquable *littérature sanscrite*, que nous admirons encore aujourd'hui dans ses restes et dans ses traditions. La population primitive, race brune aux mœurs rudes et sauvages, fut en partie détruite ou repoussée dans les forêts par les envahisseurs ariens, en partie assujettie et réduite à l'esclavage. — Les Arja habitèrent le pays des cinq fleuves jusqu'au fleuve sacré Sarasvati, à partir de leur immigration sur le territoire l'Indus qui doit être placée dans le IIIe siècle avant notre ère, jusque dans le XVe siècle. Partagés en un grand nombre de tribus, sous la conduite d'anciens, de chefs de famille et de rois, ils menèrent une vie pastorale et champêtre; ils adoraient le dieu du soleil *Indra*, le dieu de l'espace céleste, *Varunas* et les autres puissances physiques, par des hymnes et des sacrifices (*Soma*) et raffermissaient la vigueur virile par des luttes de tribu à tribu. Les plus anciennes parties des Védas contiennent encore quelques-unes des hymnes et quelques-unes des invocations que l'on chantait aux fêtes des dieux et aux banquets des morts et qui ont été conservés et transmis par la tradition orale. La séparation des castes n'était pas encore connue; chaque père de famille pouvait s'approcher des dieux par des prières et des offrandes; les sacrifices solennels que les rois offraient pour leur tribu

étaient accomplis seulement par certaines familles sacerdotales privilégiées et fort estimées des princes. Dans leur extension progressive vers le sud, ils semblent déjà avoir atteint au XIVe et au XIIIe siècle les embouchures de l'Indus et noué des relations commerciales sur les côtes méridionales avec les Égyptiens et les Phéniciens. Car le pays d'*Ophir*, d'où les navigateurs phéniciens tiraient des pierres précieuses et de l'or, des singes et des paons, du sandal et de l'ivoire, était situé vers le bas Indus (Abhira).

Les Védas. On reconnaît cet état patriarcal avec le culte naïf de la nature dans les hymnes de la plus ancienne partie des *Védas*, le *Rigveda*, assemblage de saints cantiques dans lesquels les ancêtres des Indous qui habitaient aux bords des cinq fleuves, prient pour leur prospérité et celle de leurs troupeaux, saluent le lever de l'aurore, célèbrent la lutte du dieu qui porte la foudre (Indra) contre la puissance des ténèbres, et exaltent le secours céleste qui les a sauvés dans leurs combats. Ces chants sont rangés d'après les familles de chanteurs à qui on les attribue ; ils n'ont pas tous un caractère religieux, plusieurs appartiennent à la poésie mondaine et même à la poésie badine. Le Rhigveda aussi bien que les trois livres suivants, ont été par la suite fort étendus par les prêtres et rangés en trois grandes divisions : le *Samhita*, collection de cantiques et de prières ; le *Brahmana* qui contient les plus anciennes prescriptions rituelles, définitions philologiques, légendes, etc., et le *Sutra*, dans lequel sont consignés les dogmes les plus importants, les instructions religieuses et les préceptes pour les sacrifices. Le deuxième et le troisième livre, le *Samaaveda* et le *Jadschur* (Jajur) *veda* renferment des hymnes, des sentences et des formules religieuses à l'usage du culte divin, et enfin, la collection la plus récente

l'*Atharvaveda* peut être considéré comme un complément du Rigveda; il se compose principalement de sentences destinées à préserver des effets pernicieux de la colère divine, de la maladie et des animaux nuisibles, des imprécations contre de méchants ennemis, des invocations de forces salutaires, etc. Les Védas sont composés dans une langue sacrée, langue morte aujourd'hui, le *sanscrit*, idiome parfait par la richesse des mots, l'euphonie et la construction, qui fut de bonne heure l'objet d'études grammaticales dans les écoles des Brahmanes. Les déclinaisons et les conjugaisons de la langue sanscrite sont plus perfectionnées, plus riches et plus variées que celles de la langue grecque, et leurs règles d'harmonie, de construction et de liaison des mots attestent une étonnante habileté philologique. Il existe une analogie remarquable entre un grand nombre de mots et de formes de mots de la langue indienne et ceux de la langue grecque, de la langue romaine et d'autres langues. Cette analogie s'étend presque à toutes les racines et à tout l'organisme grammatical.

§ 21. Les Ariens aux bords du Gange. A) *Age héroïque*. La conquête du pays bas aux bords du Jamouna et du Gange forma un second degré de développement; elle commença vers le XIVe siècle avant notre ère et fonda une période d'héroïsme, pleine de hauts faits guerriers, dont le souvenir s'est conservé dans les plus anciennes légendes de l'épopée nationale, du *Mahabharata* et du *Ramayana*, et dans les noms de quelques princes et de quelques familles souveraines. Dans l'étroit pays où le Saravasti sacré forme une limite séparative entre la région de l'Indus et celle du Gange, des combats sanglants furent livrés pendant des siècles avant

que les Ariens parvinssent à la possession durable de la contrée bénie. Ce ne fut pas seulement la population noire primitive qui, après une violente résistance, dut céder à la force des armes et fut en partie exterminée, en partie assujettie ou contrainte de se retirer sur les montagnes ou dans les forêts; les expéditions postérieures des Ariens repoussèrent aussi vers l'Orient les étrangers qui étaient arrivés auparavant et les chassèrent des résidences dont ils s'étaient péniblement emparés. Ces guerres de conquête eurent pour conséquence une transformation complète des mœurs et des habitudes. Au lieu de petits démêlés et de coups de main pour enlever des troupeaux ou des pâturages, de grandes expéditions furent entreprises, des batailles furent livrées, de hardis faits d'armes accomplis; les chefs de tribus devinrent des chefs d'armées escortés d'une noblesse militaire, les cantiques religieux des Védas furent remplacés par des chants guerriers et héroïques, qui constituèrent dans la suite des temps l'épopée de l'Inde. En même temps, l'assujettissement des anciens habitants servit de fondement à la séparation rigoureuse des castes. Après la conquête du pays, les tribus ariennes fondèrent plusieurs royaumes. Les *Matsjas*, les *Çourasenas* et le peuple pasteur des *Jadavas* armés de massues, s'établirent aux bords du Jamouna et bâtirent les villes d'*Indraprastha* et de *Mathoura;* entre le Jamouna et le Gange se fixèrent les *Pantschalas* et la race héroïque des *Kourous* dans la ville royale d'*Hastinapoura;* plus à l'orient, les *Koçalas* habi-

tèrent autour de la splendide capitale d'*Ayodhya; Varanasi* (Benarès) fut le siége des *Kaçis;* les *Magadhas* et les *Videhas* s'établirent sur le Gange inférieur. *Patalipoutra* (Palibothra) située à l'endroit où la Çona afflue dans le Gange, devint plus tard très célèbre par sa magnificence et sa culture de l'ancienne civilisation indoue.

L'ÉPOPÉE INDOUE. C'est de ce temps de la conquête que découlent les légendes héroïques et les chants de guerre qui forment le noyau et la substance des deux grandes épopées, le *Mahabharata* et le *Ramayana*. Après avoir été longtemps transmis et répandus par la tradition orale, ils furent enfin mis en ordre et colligés, le Mahabharata par *Vyasa*, le Ramayana par *Valmiki*, qui, l'un et l'autre, appartiennent comme Homère au règne du mythe. Mais comme chaque génération a ajouté des compléments et des intercalations et s'est efforcée d'accommoder la poésie traditionnelle selon l'esprit, le degré de développement et l'intuition religieuse de son époque, non seulement l'épopée indienne est devenue une masse informe par son extension démesurément accrue et par ses épisodes et ses éléments de siècles différents, mais elle a encore subi beaucoup d'altérations de langue, de forme et de narration et a été fréquemment défigurée dans son essence la plus intime. Le caractère originel, guerrier et héroïque, fut remplacé, entre les mains des Brahmanes, par des points de vue religieux et sacerdotaux; et l'œuvre s'étendit à l'infini par l'interpolation de doctrines religieuses et morales. Dans le Mahabharata, le récit de la « grande guerre » est interrompu par le célèbre entretien *Bhagavad-Ghita* (chant divin), dans lequel Crischna donne à Ardschouna des instructions théologiques sur les questions profondes de la philosophie religieuse, pendant dix-huit chants, en présence des deux armées qui sont aux prises. Beaucoup d'autres épisodes et de traditions

indiennes, comme par exemple, l'histoire de *Nala et Damayanti*, l'histoire idyllique du fidèle *Savitri*, etc., ont été entrelacés dans le Mahabharata, dont le sujet principal est « le dit de la grande guerre » ou la lutte entre les deux races parentes de héros, les *Kourous* et les *Pandavas*. *Dourjodhana*, roi d'Hastinapoura, le chef des Kourous, avait partagé d'abord le royaume avec les fils de Pandou, ses parents, parmi lesquels on remarque *Joudhischthira* et *Ardschouna*. Mais en jouant aux dés contre Dourjodhana, Joudhischthira perd son royaume et tous ses trésors; les fils de Pandou se retirent alors dans la forêt, où ils promettent de rester treize ans. Séduits par le rusé Crischna — qui plus tard fut particulièrement célébré sous le nom de « l'acheteur de vaches » (Govinda) et dont la poésie, moitié lyrique, moitié dramatique, *Gita Govinda* qui appartient à une époque postérieure, rappelle les exploits ainsi que les amourettes avec des bergères — les Pandavas rompent cependant leur serment et commencent contre les Kourous la grande guerre à laquelle prennent bientôt part toutes les tribus ariennes. Les Kourous, parmi lesquels ressortent surtout le vieillard héroïque Bhischma et la poétique figure de Carna, ont d'abord l'avantage; mais à la fin leurs adversaires sont vainqueurs par l'artifice et la perfidie de Crischna qui conduit le char d'Ardschouna. — Tandis que les chants les plus anciens du Mahabharata respirent un esprit belliqueux et exaltent les héros « qui ne se sont jamais retournés dans le combat et qui tombent blessés à la poitrine, » les vertus passives de la fidélité, de l'obéissance, de l'amour filial ou conjugal, occupent la première place dans le *Ramayana*. Rama est un modèle de vertu, dans lequel la morale indienne trouve son expression la plus complète; les hauts faits chevaleresques sont relevés et consacrés en lui par la piété, le sentiment du devoir, la résignation dans le malheur; c'est pourquoi il est évident que les traditions héroïques du Ramayana appartiennent à un temps postérieur. Rama, le vertueux fils du roi d'Ayodhya, est frustré de ses droits au trône par la ruse de sa belle-mère;

il se retire dans la forêt avec son épouse Sita qui ne veut pas l'abandonner. Là, il combat contre les esprits géants (Rakschasas) et les démons du midi, et excite ainsi la colère du puissant roi des géants Ravana de Lanka (Ceylan). Pour se venger, celui-ci enlève Sita dans son île. Rama, pour reconquérir son épouse, s'allie aux singes ou hommes des bois, par lesquels, aussi bien que par les Rakschasas qui troublent les œuvres pieuses des pénitents, il faut entendre les sauvages tribus de la population primitive du Dekhan. Soutenu par le roi des singes Hanouman, Rama passe à Ceylan sur un pont construit en roches de corail et délivre sa fidèle Sita. Dans l'intervalle, les quatorze années de bannissement sont écoulées, et Rama retourne à Ayodhya où il gouverne avec tant de bonheur et de sagesse que son règne fonde un âge d'or. — De même que dans le Mahabharata la conquête de la plaine du Gange forme le motif historique, dans le Ramayana, c'est l'expansion des Ariens vers la péninsule méridionale. Car il est à peine douteux que ce soient là d'anciennes traditions et d'anciens souvenirs des premiers essais de colonisation du Dekhan et des violents combats qui s'y rattachent avec les sauvages habitants autochthones, et que la première extension pacifique de la religion et des coutumes ariennes et le fondement des villes et des royaumes futurs, résultent des saints pénitents et des sages qui secondèrent l'expédition de Rama et instituèrent par la suite des lieux de pèlerinage aux endroits où son pied s'était posé. Sita signifie *sillon* et Rama *porte-charrue ;* ainsi l'allégorie devient transparente.

B) *Les Ariens sous la domination des Brahmanes.* Ces guerres de conquête semblent avoir ébranlé et brisé la force nationale des Indous. Aussi ne fut-il pas difficile à la classe des prêtres, après que la tranquillité fut rétablie, de déposséder la classe affaiblie des guerriers du rang qu'elle avait occupé

jusque-là, surtout que le climat énervant et la grande fertilité des bords du Jamouna et du Gange disposaient à une existence tranquille, livrée à la contemplation religieuse et aux occupations pacifiques, plutôt qu'ils ne favorisaient une surexcitation guerrière et une vie de lutte. Ces circonstances, jointes à la nature passive du peuple, sollicitaient les *Brahmanes* à tenter de courber sous une loi sacerdotale toute la vie intérieure et extérieure de la nation. Ils remplacèrent l'ancienne religion de la nature par la doctrine panthéiste de l'émanation qui considère *Brahma* comme l'âme du monde (§ 8). Ils arrêtèrent le libre essor du peuple par une étroite disposition de castes, dans laquelle ils s'assignèrent la première place, et enchaînèrent l'activité de la vie par d'innombrables prescriptions cérémonielles et rituelles, par des sacrifices et des purifications sans fin; au moyen de la doctrine inquiétante de la régénération et des punitions de l'enfer, ils prêtèrent à la vie terrestre une couleur sombre, et étouffèrent toute énergie et toute exaltation joyeuse; ils représentèrent un ascétisme ténébreux plein de pénitences et de macérations, une mortification de la chair et des désirs sensuels par l'absorption dans un être divin imaginaire, comme la voie la plus sûre pour affranchir l'âme des liens du corps et la ramener, après ses épreuves terrestres, dans sa céleste patrie. En même temps, ils appliquèrent leur esprit à un savant formalisme et à des subtilités scolastiques, en vue de régler et de gouverner la nouvelle conception.

Castes. D'après les Védas, il y a trois *castes pures :* les *Brahmanes* sortis de la bouche, les *Kschatryas* (guerriers) sortis des bras, et les *Vaisyas* (laboureurs, commerçants et industriels) sortis des pieds de Brahma. Ces trois castes peuvent lire les livres sacrés et participer aux sacrifices; elles sont nées deux fois, c'est à dire régénérées. La quatrième caste, celle des *Soudras*, se compose des habitants primitifs qui ont été assujettis et qui parlent une langue entièrement différente, mais qui appartiennent au cercle de vie et de croyance brahmanique; elle est servile et méprisée. Elle est exclue de la communauté religieuse et ne reçoit point la consécration des régénérés par la ceinture sacrée. C'est de cette caste que sortent les domestiques; à présent elle est devenue dans l'Inde la caste qui s'occupe réellement d'industrie et d'agriculture. Les Brahmanes sont sacrés et inviolables; on ne peut leur infliger de punition corporelle pour aucun crime, tandis qu'une offense qui leur a été faite n'est jamais effacée et reçoit les plus cruels châtiments dans le temps et dans l'éternité. Au *Brahmane* appartient la garde de la religion, la lecture et l'interprétation des Védas, la direction des sacrifices, des prières et des purifications, l'administration de la justice, la culture des sciences et des arts, le conseil des rois, et dans toutes ces fonctions, il doit être un modèle de sagesse, de droiture et de moralité. C'est pourquoi il peut prétendre au même respect que la divinité.

Les *Kschatryas*, auxquels appartenaient les rois, formaient la noblesse militaire; la défense du pays et le maniement des armes leur étaient confiés. En possession de grands biens et richement payés par les rois, pourvus d'armes et de munitions, ils menaient une vie exempte de soucis et égayée par les exercices militaires, la chasse et les chansons de guerre. A l'opposé des *Vaisyas* roturiers, les prêtres et les guerriers formaient les deux premières classes. — Outre ces castes pures, reposant sur une descendance régulière dans un mariage de condition égale, il existait des castes mêlées et impures, dans lesquelles on comp-

tait les rejetons des habitants primitifs de l'Inde qui restèrent inaccessibles à la culture brahmanique, aussi bien que les enfants d'alliances matrimoniales illicites; le nombre s'en accrut tellement dans la suite des temps, qu'aujourd'hui plus de quarante castes héréditaires subsistent côte à côte : la plus vile et la plus rebutée était celle des *Tchandalas* dont l'occupation consistait à emporter la charogne et à exécuter les criminels. Les Tchandalas, plus connus sous le nom de *Parias*, étaient en butte à un mépris général, Ils ne pouvaient jamais demeurer dans des villes, dans des bourgs ou des villages ni dans le voisinage de ceux-ci; ce qu'ils touchaient était réputé impur, jusqu'à l'eau même sur laquelle leur ombre s'étaient étendue; quiconque les regardait seulement se tenait pour souillé. Lorsqu'ils se montraient sur des grands chemins, si des brahmanes ou seulement des gens de leur suite venaient à passer, ils étaient poursuivis, dispersés, tués comme des bêtes sauvages, afin qu'on ne respirât pas le même air qu'eux. On suppose que nos bohémiens ou égyptiens descendent d'eux. Si d'un côté cette séparation absolue en classes et en fonctions héréditaires eut pour conséquence le maintien des particularités nationales et l'élévation de l'agriculture, de l'autre elle favorisa la servilité du peuple et l'oppression des classes inférieures par les classes supérieures.

C) *État politique et judiciaire de l'Inde.* Les Brahmanes ne soumirent pas à leurs lois la vie religieuse seulement et le domaine de la foi, auxquels ils donnèrent une empreinte spiritualiste particulière; ils cherchèrent aussi à renfermer dans le cercle de leur intuition la vie politique et civile dans tous ses modes d'expression et à la régler au moyen de leurs prescriptions. A cette fin, ils érigèrent un code qui procédait prétendûment de *Manou*

et reposait sur une inspiration divine; ce livre devait être valable pour tous les États de l'Inde et, à l'aide de peines sévères et d'un rigoureux despotisme royal fondé sur l'autorité de la police, tenir le peuple dans l'obéissance et la soumission. Le code de Manou attribuait aux rois, qui appartenaient à la caste des guerriers, la puissance la plus étendue; en retour du secours qu'ils prêtaient au despotisme, les Brahmanes obtinrent alors des priviléges de toute nature : leurs biens étaient exempts d'impôts, ils formaient le conseil du roi et guidaient ses résolutions pour le gouvernement et pour l'administration de la justice. — La nation indienne ne fut jamais unie par un lien commun, mais de même que les castes isolées vivaient ensemble sans intérêts généraux, de même le royaume se divisa en une foule d'États plus ou moins grands, sans cohésion extérieure. Les royaumes particuliers à leur tour consistèrent en une quantité de villes et de villages qui n'étaient plus ou moins réunis que pour les impôts et la surveillance. Les impositions étaient si lourdes qu'elles devinrent bientôt des extorsions. Non seulement on prélevait un droit considérable sur les produits du sol et les matières premières, mais le commerce et l'échange étaient frappés de taxes et de péages, et les artisans et journaliers étaient obligés de travailler pour rien un jour par mois. Il existait en outre des capitations et des dons qu'on appelait gratuits. Ces institutions politiques et sociales étaient peu propres à diriger les regards du peuple indien vers la vie publique; il se détour-

nait de la réalité désolante dans laquelle un sombre despotisme, joint à l'élévation des charges, à la brutalité et à l'arbitraire des fonctionnaires, anéantissait toute jouissance de la vie, surveillait tout élan de l'esprit, et il cherchait le bonheur et le salut dans le domaine de la foi et de l'imagination, dans le monde des fantaisies et des rêves.

Code de Manou. Le code de *Manou* que l'on représente tantôt comme le premier homme, tantôt comme le premier roi, tantôt comme le premier sage ou le premier prêtre, contient : 1) les préceptes des Védas; 2) les « coutumes des biens, » c'est à dire le droit traditionnel et les anciennes coutumes juridiques des provinces particulières et notamment du pays sacré aux bords du Jamouna; 3) les sentences et les doctrines des prêtres et des sages du passé. Le livre s'ouvre par un récit de la création, il traite de l'éducation, puis des règles du mariage, des devoirs domestiques, des jeûnes et des purifications, du culte, du gouvernement et de la législation, de l'administration de la justice; il s'occupe ensuite du commerce, des castes mêlées, des pénitences et des expiations, et il se ferme par la migration des âmes et la vie après la mort. Il est divisé en douze livres; les lois seules sont écrites en vers. Dans sa forme actuelle, il appartient au VIIe siècle avant J.-C. — Les lois de Manou comparent les rois aux dieux. « Brahma créa le roi, en prenant des parties de la substance des huit gardiens du monde, que le roi réunit en sa personne. Comme Indra, le brillant firmament, le roi surpasse en éclat tous les mortels; comme Indra verse pendant quatre mois de l'eau du ciel, il inondera son peuple de bienfaits. Comme Sourya, le dieu du soleil, le roi darde des rayons dans tous les yeux et dans tous les cœurs, personne ne peut le regarder en face; comme Sourya, durant huit mois, tire par ses rayons l'humidité de la terre, le roi tirera de ses

sujets des impôts légitimes. Comme Vayou (le vent) vole autour de la terre et de toutes les créatures et les pénètre, la puissance du roi pénètrera partout. Comme Yama dans le monde souterrain, le roi est le maître de la justice; comme Yama, quand le temps est venu, juge ses amis et ses ennemis, ceux qui l'honorent et ceux qui le méprisent, le roi jugera ses sujets. Comme Varouna, le dieu qui borne le monde, saisit à la fin et retient les coupables, le roi tiendra les criminels prisonniers. Comme Agni, le roi est le feu sacré; il détruira au feu de sa colère tous les transgresseurs, des familles entières avec leurs biens et leurs troupes, et sera inexorable envers ses ministres. Comme les hommes se réjouissent à l'aspect du dieu de la lune (Tschandra) ils se réjouiront à la vue du bon souverain; comme Rouvera répand le superflu, le regard favorable du roi dispense des biens. »

D) *Brahmanisme et Bouddhisme.* Dans leur existence paisible et uniforme aux bords du Gange, les Brahmanes se livrèrent de plus en plus aux spéculations sur les rapports entre le monde et Brahma. Ils séparèrent l'esprit et la matière, le corps et l'âme, et en attribuant au surnaturel seul une existence réelle, en assignant comme tâche à la vie l'absorption en Brahma, ils tombèrent dans des doctrines fantasques et dans des rêveries sur le néant du monde des phénomènes et le divin torrent de vie qui remplissait tout. Ils mirent une contemplation passive et une placide méditation bien au dessus de l'emploi des facultés physiques et intellectuelles pour le bien de l'humanité, et, dans leur orgueil présomptueux, ils s'abstinrent de tout commerce avec les classes inférieures du peuple. C'est par l'observance servile de

commandements, de prescriptions et de règles innombrables, sur tous les accidents de la vie, par des pénitences et des mortifications, par une confiance dans les œuvres extérieures de sainteté sans tension d'esprit et sans élévation morale, par des purifications, par l'abstinence de viande (car selon la doctrine de la transmigration des âmes, les âmes humaines pouvaient aussi habiter dans les animaux) par la mortification de la sensualité et des désirs charnels, que les Brahmanes cherchèrent à résoudre le problème de la vie et à participer au repos éternel dans le sein de Brahma. Ainsi, il arriva que, sur les bords du Gange, les Indous devinrent complétement étrangers à la vie réelle et active, et vécurent dans un monde imaginaire avec le ciel pour patrie. Les spéculations des Brahmanes avaient enfin atteint une hauteur qui menaçait de détruire toute vie pratique, lorsque *Bouddha* « le réveillé, » un fils de roi de Kapilavastou sur l'un des versants de l'Himalaya, devint le fondateur d'une nouvelle doctrine qui prit bientôt une grande extension et influa puissamment sur les idées de l'Orient. Bouddha porta un coup décisif au système du monde des Brahmanes, en niant Brahma et tous les dieux du ciel, en contestant aux Védas leur vertu sanctifiante, en recommandant, au lieu de l'ascétisme cruel, des lois de sacrifice et de purification, une morale de bienveillance, de miséricorde et de charité envers toutes les créatures; il renversa la hiérarchie des castes avec l'orgueil des classes supérieures, par la doctrine de l'égalité de tous les hommes. Mais renfermé dans le

cercle de pensées de l'Inde, il vit aussi le but de l'existence terrestre dans un anéantissement de toutes les passions et de tous les désirs, dans une inertie pleine de vertus passives. Bouddha renonça à sa haute condition, se retira, couvert de haillons, dans la solitude des forêts où il se livra à la recherche de la vérité éternelle au milieu des pénitences et des macérations les plus dures. Lorsqu'enfin il eut reçu la lumière, il se présenta comme fondateur de religion ; il ne vécut point, comme les Brahmanes, dans la retraite et dans les déserts; mais, accompagné de quelques disciples, il parcourut la contrée du Gange, et annonça sa doctrine de l'affliction et du salut du monde. Il ne se tourna point vers les classes supérieures, comme les Brahmanes, mais vers le peuple entier sans distinction, vers les « régénérés » comme vers les Soudras et les Tchandalas; il enseigna « une loi de grâce pour tous » et attira par là ceux qui étaient humiliés et opprimés, et qui attendirent de lui la délivrance du joug des castes et des liens héréditaires. La doctrine de l'égalité de tous les hommes, la promesse d'un repos éternel comme couronnement d'une vie pleine de vertu et de charité, et l'affranchissement des systèmes fantastiques et de la sanctification par les œuvres produisirent une impression profonde. De jeunes croyants, couverts, comme le maître déifié, de haillons jaunes, répandirent avec un rapide succès sa doctrine par tout le pays, d'Himavat jusqu'à Ceylan, et de vastes monuments commémoratifs (Stoupas) avec des maisons de réunion monastiques s'élevèrent sur tous les

points pour les sectateurs qui renonçaient au monde (Bhikschous). Les Brahmanes regardèrent avec inquiétude la propagation croissante de la doctrine de Bouddha. Ils cherchèrent à la contrarier, en rapprochant leur système religieux du peuple et du monde réel par le perfectionnement de la doctrine des *incarnations* (§ 8) et en étendant, à cet effet, l'ancienne épopée populaire par l'addition de l'entretien pénétrant de Bhagavad-Gita. Le bouddhisme eut aussi la plus grande influence sur le développement de l'art dans l'Inde. Les *stoupas* en forme de coupoles, appelés généralement *pagodes* par les Européens, que les Bouddhistes élevèrent comme monuments commémoratifs sur les restes mortels de leur maître, adorés comme des reliques, excitèrent les serviteurs de Brahma à bâtir aussi à leurs dieux des temples et des demeures et à les orner de figures et de symboles. Telle fut l'origine des temples de rocher, des grottes d'Ellora, de Salsette, d'Éléphantine, etc., que l'on admire encore aujourd'hui. — Mais les Brahmanes ne voulurent introduire aucune modification dans les nombreuses cérémonies du culte, ni dans l'ascétisme, ni dans la disposition des castes; c'est pourquoi leurs efforts pour déposséder le bouddhisme restèrent sans succès. Plusieurs rois mêmes, et avant tous Açoka, confessèrent la nouvelle religion. Enfin les Brahmanes réussirent à provoquer contre leurs adversaires des persécutions sanglantes qui prirent bientôt un caractère redoutable et eurent pour conséquence, la destruction presque totale des Bouddhistes dans l'Inde citérieure. L'ordre suivant, donné par un

roi, est un témoignage de la violence de cette persécution, qui semble avoir atteint son point culminant dans le sixième siècle après J.-C. :

« Du pont aux montagnes de neige, quiconque, vieillard ou enfant, n'étrangle pas les Bouddhistes, sera étranglé? »

Par ce pont, il faut entendre le détroit de Ceylan et du Dekhan, et par ces montagnes de neige les hauteurs de l'Himalaya. Mais la doctrine de Bouddha eut beau perdre des sectateurs dans l'Inde, elle en regagna bientôt abondamment par sa grande extension dans l'île de Ceylan, au Thibet, en Chine et dans d'autres pays; seulement, en se répandant, elle se grossit d'éléments hétérogènes, et pour s'accommoder à des idées religieuses étrangères elle alla peu à peu au devant de la décadence où nous la voyons aujourd'hui. Le système des bouddhistes se compliqua de saints et de divinités sans nombre; leurs dogmes dégénérèrent en un mysticisme farouche et aventureux, leurs livres religieux se multiplièrent à l'infini, leur culte consista en cérémonies pompeuses, mais vides de sens ; la prêtrise ascétique, réputée méritoire, et la vie inactive de Bhikschou dans les maisons religieuses (Viharas) donnèrent naissance à une hiérarchie ambitieuse et puissante.

Les prêtres de Bouddha. — Monuments. Les nombreux prêtres qui estimaient comme sainte et méritoire une vie oisive et contemplative, s'écartèrent de la vie pratique et du commerce avec le peuple, fondèrent comme les moines chrétiens,

des ordres et des maisons religieuses (cloîtres) et cherchèrent à parvenir à l'état de sainteté par l'abstention de toutes les jouissances, par le renoncement au mariage (célibat), par le dépouillement de tout bien terrestre, et par l'observance d'une foule de rites superstitieux, de formules de prières (rosaires) et d'œuvres de piété (processions, exercices de pénitence, pèlerinages). Le plus nombreux clergé bouddhiste se trouve dans le Thibet où il compte la moitié des habitants et le *Dalaï-Lama*, chef temporel et spirituel à qui l'on rend des honneurs divins. — Il était d'usage de renfermer les reliques de Bouddha dans des coffres précieux et d'élever autour ou au dessus un monument (Stoupa) qui avait ordinairement la forme d'un cylindre avec une coupole. On conte que le roi Açoka de Madagha (vers 250 avant J.-C.) fit ouvrir les huit Stoupas qui contenaient dans l'origine les reliques de Bouddha (sauf une qui se trouvait à Ramagra) et qu'il fit partager ces sept amas de reliques chacun en 12,000 parties, soit au total en 84,000 parties. Après avoir renfermé de nouveau les reliques ainsi divisées dans des coffres d'or, d'argent, de cristal et de lapis lazuli, Açoka les répartit entre les 84,000 villes et localités de son royaume et fit bâtir au dessus de chaque coffre une Stoupa et, en outre, près de chaque Stoupa un couvent (Vihara). Dans les endroits que Bouddha avait sanctifiés par sa présence, où il avait prêché, enseigné et fait des miracles, des monuments commémoratifs furent également élevés; le roi Açoka fit aussi contruire des Stoupas pour conserver les restes des disciples les plus éminents de Bouddha, et le culte des reliques reçut par là une extension encore plus grande. Sur les murailles de presque toutes les Stoupas, Bouddha était représenté assis, les bras croisés, dans la position du repos, de la méditation ou de l'enseignement : des inscriptions, contenant les sentences de Bouddha, les axiômes de sa doctrine, entouraient ces images. Le zèle à honorer Bouddha et ses saints dans des images et à glorifier leur mémoire par des monuments, donna

un grand essor à l'architecture et à la plastique indiennes et excita l'émulation des Brahmanes. Ainsi s'élevèrent les vastes temples de grottes à Karli, à Aganta, à Ellora et ailleurs. Les excavations d'*Ellora* (au centre de l'Inde citérieure), de *Salsette* (près de Bombay) et de l'île d'*Éléphantine* (golfe de Bombay) où des temples, des habitations, des passages avec des figures et des inscriptions sont creusés dans le rocher les uns au dessus ou à côté des autres sur une étendue de plusieurs lieues, ainsi que les monuments commémoratifs des Bouddhistes en forme de tours, excitent encore aujourd'hui l'étonnement des voyageurs et attestent la haute puissance de la classe des prêtres et les efforts dévoués du peuple qui travaillait au service de la religion. Les monuments d'Ellora sont surtout remarquables; ils surpassent de beaucoup, pour la perfection du dessin et le raffinement de la composition, tous les autres monuments de même nature. Grottes, temples et habitations sont entaillés dans une ceinture de montagnes rocheuses qui s'étend en demi-lune sur une étendue de plus d'une lieue, et contiennent, avec les ornements et les sculptures qui les couvrent, une abondance si infinie de détails ingénieux et difficiles, qu'ils n'ont pu être achevés que dans un temps incalculable par des milliers et des milliers de mains avec une persévérance et une patience qui dépassent toute imagination. Cependant, ni ces constructions ni les sculptures des Indiens n'ont une valeur artistique. Les formes de leur architecture sont lourdes, ampoulées, surchargées et, de plus, entièrement indécises; ce n'est ni la forme rectiligne ni la forme curviligne, ni la coupole ni l'angle droit qui dominent, mais presque partout on rencontre une bigarrure de tous ces éléments; en ce qui concerne la sculpture, il se manifeste dans leurs productions une mollesse qui se complaît en bouffissures des formes du corps; cette manière flasque de traiter les parties charnues sans indiquer la charpente osseuse et les muscles produit, surtout en rapport avec l'énorme dimension du corps, l'impression du relâchement et de la sensualité impuissante.

§ 22. *Culture postérieure de l'Inde.* Lorsque l'Inde, par l'expédition d'Alexandre, fut mise en contact avec la civilisation de la Grèce et de l'Asie antérieure, la vie indienne était déjà arrivée à son terme, l'activité créatrice était éteinte. L'esprit spéculatif et raffiné avait imaginé et appliqué une foule de systèmes; il se reposait fatigué et livrait aux générations futures de merveilleuses images comme des types pour la vie intérieure et la vie extérieure. A la vérité, les intuitions religieuses subirent encore quelques modifications dans le cours des années; à la vérité les arts et les sciences furent très cultivés sous l'influence du génie grec, et l'Inde, par son alliance avec les États civilisés de l'époque d'Alexandre, prit un essor grandiose sous le rapport de l'industrie et du commerce; mais la force productive était épuisée, les formes primitives de la vie restèrent inaltérées. Alors commença pour l'Inde cette stagnation, cette atonie intellectuelle qui se révèle tôt ou tard dans tous les royaumes orientaux, comme la malédiction du despotisme et du joug des castes. La littérature et la philosophie ne produisirent plus que des amplifications des anciennes idées-mères. Les formes de culte et de croyances se disjoignirent de plus en plus, les scissions de sectes se multiplièrent de la même façon que les séparations de castes, et le polythéisme devint si bariolé, si complexe et si divers, que l'unité originelle du monde de Brahma disparut complétement. A cette époque de scission des sectes appartiennent les *Pourânas*, enseigne-

ments théologiques et philosophiques, légendes et préceptes rituels et ascétiques qui, dans leur forme actuelle, remontent à peine au delà du XIe ou du XIIe siècle de notre ère, mais qui ont été tirés d'écrits plus anciens. Par contre, plusieurs sciences furent cultivées avec ardeur. La *grammaire* acquit de bonne heure un haut degré de perfectionnement et fut l'une des matières essentielles de l'enseignement brahmanique; l'*astronomie* fut des plus florissantes, sous l'influence des Chaldéens et des Grecs qui portèrent vraisemblablement dans l'Inde la connaissance du zodiaque; la *médecine* fut étudiée avec soin; l'*algèbre* et la *numération décimale* sont originaires de l'Inde; c'est de là qu'elles arrivèrent, par les Arabes, en Europe. Les Brahmanes avaient peu de dispositions pour l'histoire; cependant les *Annales des Bouddhistes* ne sont pas sans valeur. Les Indiens des temps postérieurs ont encore brillé dans la *poésie*. Le *drame* qui, dans son alliance avec la *danse* et la *musique*, était connu depuis longtemps des Indiens, atteignit une haute perfection, sous l'influence grecque. La gracieuse légende de *Sacountala* ou « l'anneau de reconnaissance, » du poète Calidasa, qui vivait au IIe siècle de notre ère, excita, lors de sa première apparition dans la traduction anglaise, une telle admiration, qu'elle fut bientôt reproduite dans toutes les langues de l'Europe. La *fable des animaux* et son amplification en *épopée des animaux* était déjà connue dans l'Inde dès la période macédonienne. Des recueils de fables et de contes indiens pénétrèrent en Europe par

l'intermédiaire des Grecs, des Perses et des Arabes. Le sujet de beaucoup de nos fables les plus répandues et d'un grand nombre des contes arabes des mille et une nuits est emprunté à l'Inde. La danse, image de la vie tournoyante du monde, devint plus tard une partie constitutive du culte; elle était exécutée surtout dans les solennités religieuses, par des danseuses publiques, nommées *bayadères*. — L'industrie et le commerce que les Brahmanes dédaignaient et qu'ils abandonnaient entièrement aux Vaisyas, prirent avec le temps un élan remarquable; c'est là que se montra le seul bon effet de l'institution des castes. Exclus de la vie intellectuelle et supérieure, libres de distractions extérieures, les Vaisyas consacrèrent toute leur activité aux travaux manuels et transmirent leur dextérité à leurs successeurs. Ils découvrirent l'art de tremper le fer en acier, et leurs ouvrages de bronze, d'or et d'argent firent déjà l'admiration des Grecs; leurs tissus de coton, de laine et peut-être de soie furent estimés dans toute l'antiquité; ils possédaient également une grande habileté dans la préparation des pierres précieuses. Le commerce de terre et de mer ne prit pas un développement moins significatif; des routes furent établies, des entrepôts fondés, des ports ouverts au commerce étranger. De grands chariots ou des caravanes transportaient dans les villes éloignées ou sur les bords de la mer pour l'exportation lointaine, les précieux produits du sol, l'or et les pierres précieuses, le bois de sandal et le safran, l'encens, l'huile et les perles de la mer,

Digitized by Google

aussi bien que les produits de l'industrie, les tissus de soie, les vêtements de pourpre, les teintures et les outils de métal. Des sociétés de commerce dont les affaires étaient très étendues amassaient de grandes richesses, au point d'exciter souvent la convoitise des rois et des employés. — Mais à quoi pouvaient servir au peuple indien tous les dons de la nature et de l'industrie? Asservi par la contrainte des castes et le despotisme, inquiété par la crainte de la régénération et des châtiments de l'enfer, tourmenté par les pénitences et l'accomplissement d'œuvres de sainteté, déchiré par le morcellement du pays en une quantité d'états et de peuplades sans lien commun, il lui manquait le sentiment qui élève et vivifie, le sentiment de la liberté et de l'amour de la patrie. Lâche et peu propre à la guerre, il devenait le butin de tous les conquérants qui lui mettaient leur pied d'airain sur la nuque, et se courbait avec une résignation stupide sous tous les jougs étrangers. Dans son orgueilleux mépris de tout ce qui était exotique, il conservait avec obstination les institutions traditionnelles et les lois de ses devanciers, et ne voyait qu'un attentat contre ses droits sacrés dans chaque effort tenté pour l'affranchir de sa superstition et de ses mœurs cruelles. Jusqu'à présent même, on n'a pas pu déraciner complétement l'ancienne tradition qui impose à la veuve le devoir tragique de chercher dans les flammes un trépas volontaire pour suivre son époux dans le royaume des morts. Douée des charmes les plus séduisants de la nature, l'Inde

passait de temps immémorial pour le pays des merveilles; aussi la terre promise des légendes, des contes et des poésies fut-elle dès l'antiquité le but de grandes expéditions de conquête et d'entreprises hardies.

Digitized by Google

BABYLONIENS ET ASSYRIENS.

§ 23. Dans les fertiles contrées qu'arrosent l'Euphrate et le Tigre, et dans l'herbeuse *Mésopotamie* (pays au milieu des fleuves) demeuraient jadis des peuples sémitiques, parmi lesquels les *Babyloniens* et les *Assyriens*. Les habitants primitifs qui, depuis la grande inondation, s'étaient établis comme pasteurs et laboureurs dans le domaine des fleuves, semblent avoir été assujettis de bonne heure aux *Chaldéens*, peuples montagnards de l'Arménie. Car il n'est pas invraisemblable qu'une partie du peuple chaldéen, ayant quitté les hauteurs pierreuses de l'Arménie, soit descendu vers le pays du centre en suivant le cours des fleuves, et que, de là, une nouvelle partie se soit dirigée vers le sud et ait occupé le territoire fertile sur les bords inférieurs de l'Euphrate (*Sinéar*). Les anciens habitants de la plaine furent alors soumis par les vaillants chefs de tribus du rude peuple montagnard, qui fondèrent le grand

Digitized by Google

royaume dont *Babel* fut la capitale et dont les souverains portaient le titre de rois chaldéens. — On désigne, comme le fondateur du royaume babylonien ayant pour capitale *Babylone*, bâtie en carré et traversée par l'Euphrate, Nemrod (2100), « un puissant chasseur devant Dieu. » Cent ans plus tard, Ninus (2000), roi de l'ancienne Assyrie, bâtit la grande ville de *Ninive* sur le Tigre et soumit à sa domination l'ancienne Babylonie avec la Médie, l'Arménie et d'autres pays. L'épouse de Ninus, la célèbre Sémiramis, qui prit les rênes du gouvernement après avoir assassiné son mari, est représentée comme une femme conquérante, courageuse, qui poussa ses victoires jusque dans l'Inde, orna Ninive et Babylone d'édifices et de plantations et pourvut son royaume de chaussées, de canaux et de constructions de toute nature. Après qu'elle eut disparu de la terre d'une manière inconnue, le royaume assyrien tomba peu à peu en décadence sous son fils *Ninyas* et ses successeurs incapables et amollis, jusqu'à ce que, dans le IXe siècle avant J. C. la race dégénérée de Sémiramis fut renversée par *Beletaras*, l'intendant des jardins royaux; après de grands combats intérieurs, le trône de Ninive fut dévolu à une autre dynastie, sous laquelle le royaume assyrien reprit une nouvelle vigueur. Des rois guerriers tournèrent leurs armes vers l'ouest et conquirent la Syrie. Après que *Phul* (vers 770) eut rendu tributaire le royaume d'Ephraïm ou « les dix tribus » (§ 38, 39) et emporté du pays de grands trésors, et que son successeur *Tiglat Pilesar* (vers

740), eut conquis la riche ville de Damas et imposé un rude tribut au roi de Juda, Salmanassar (vers 720), soumit l'opulente Phénicie jusqu'aux confins de l'Égypte et emmena les habitants de Samarie dans l'intérieur de son propre pays ; son successeur Sanchérib (vers 712), menaça Juda d'un sort pareil ; mais des désastres soudains le contraignirent de retourner promptement à Ninive, où bientôt après il fut mis à mort par deux de ses fils, au moment où il priait dans le temple de son dieu Nisroch. Mais sa mort fut vengée par son troisième fils *Asarrhaddon* (675-626), qui obligea ses frères dénaturés à s'enfuir du pays. Après la mort de Sanchérib et d'Asarrhaddon, le royaume de Ninive tomba en décadence. C'est pourquoi le roi des Mèdes *Cyaxare* (§ 45) et le chaldéen *Nabopolassar* de Babylone conçurent le plan de le conquérir par une expédition en commun. Ils s'avancèrent vers Ninive avec une puissante armée, mais ils furent repoussés par le dernier roi Sardanapale (626-606), qui, malgré sa mollesse devenue proverbiale, montra un grand courage dans ce combat décisif, jusqu'au moment où le fleuve, à la suite d'un débordement, enleva une partie des murailles et ouvrit un chemin aux ennemis. Lorsque Sardanapale désespéra du salut, il fit mettre le feu au palais royal et se précipita dans les flammes avec ses femmes et ses trésors. Ninive fut détruite de fond en comble et les vainqueurs se partagèrent le royaume d'Assyrie (606). « Ninive est détruite ! » s'écria alors le prophète Nahum ; « tous ceux qui entendront parler de toi battront des mains sur toi ;

Digitized by Google

car qui est-ce qui n'a pas continuellement éprouvé les effets de ta malice? Tes pasteurs se sont endormis, ô roi d'Assyrie! tes hommes illustres se sont tenus dans leurs tentes; ton peuple est dispersé par les montagnes, et il n'y a personne qui le rassemble. » « Comment a-t-elle été réduite en désert, » dit un autre prophète, Sophonie, « pour être le gîte des bêtes? Quiconque passera près d'elle, se moquera et branlera sa main. » La tradition du caractère efféminé de Sardanapale sous lequel finit l'Assyrie, semble, comme celle du caractère viril de Sémiramis qui avait fondé le royaume, reposer sur un mélange de légendes mythiques-religieuses et de souvenirs historiques. — Quelques documents épars de l'antiquité font une peinture fabuleuse de la grandeur et de la magnificence de la ville de Ninive, qui surpassait toutes les villes de l'Orient pour l'étendue, la hauteur et la largeur des murailles, le nombre des maisons et des palais; et les ruines grandioses des édifices et des œuvres d'art avec leurs riches sculptures et leurs inscriptions, leurs bas-reliefs avec des cortéges de figures grêles aux barbes bien frisées et aux vêtements féminins d'une très grande perfection technique, qui ont été remises au jour par des fouilles récentes sur la rive droite du Tigre, vis-à-vis de Mossoul, près des villages de Nimroud, de Couyoundschouck, etc., prouvent la justesse de ces descriptions et témoignent des hauts faits et de la puissance souveraine des anciens rois, en même temps que du sens artistique, du faste et de la culture des habitants de la capitale assyrienne.

Digitized by Google

On a longtemps pris pour des exagérations fabuleuses les affirmations des anciens au sujet de la grandeur et du circuit de la ville de Ninive ; mais les fouilles modernes et notamment les heureuses découvertes de Layard ont démontré de la manière la plus convaincante la véracité de ces assertions. Layard estime que les ruines de *Nimroud*, de *Couyoundschouck*, de *Chorsabad* et de *Caramles* qui forment un parallélogramme, sont des débris d'une seule et même cité ; et, comme l'espace compris dans ces restes correspond assez exactement à l'enceinte que Diodore de Sicile attribue à Ninive et s'accorde avec les trois journées de voyage du prophète Jonas, il incline à admettre comme positives les déclarations de l'antiquité sur l'étendue de Ninive. Ces quatre éminences de ruines étaient, selon son opinion, des palais qui formaient chacun le centre de quartiers particuliers, bâtis à des époques différentes et portant des noms différents. Chacun des quartiers fut dans un temps une résidence royale entourée d'une muraille et d'ouvrages de fortification, et contenait, outre les habitations, des chasses et des jardins. L'intervalle était occupé par des maisons privées qui étaient situées au milieu de jardins, de vergers et de champs de blé La plus ancienne partie était vraisemblablement au confluent du Zab et du Tigre, où se trouve aujourd'hui le village de Nimroud. Des rois postérieurs étendirent la ville en construisant de nouveaux palais ; ceux de Chorsabad et de Couyoundschouck étaient dans tous les cas les plus modernes. Les petites maisons particulières, construites en briques séchées, tombèrent vite en ruines ; les matériaux dont elles étaient faites se confondirent avec le sol, en sorte qu'après un certain nombre d'années, on n'en découvrait plus aucune trace ; mais à peine un laboureur creuse-t-il la terre avec sa charrue, qu'il rencontre des traces d'anciennes habitations. On ne peut, dit Layard, regarder comme exagérée la grandeur qui a été attribuée à la ville de Ninive à l'époque de sa plus haute prospérité, si l'on considère la nature des villes orientales. Elles n'ont pas, avec leur population, la même proportion que les villes européennes. L'isolement des femmes dans des maisons spéciales réclamait déjà un nombre d'habitations plus

considérable. Outre que les maisons comprenaient des jardins et des terres arables, Diodore de Sicile et Quinte-Curce nous apprennent que, dans l'enceinte de Babylone, il y avait assez de place, en cas de siége, pour cultiver le blé nécessaire à l'alimentation de la population, sans compter les vergers et les jardins. De l'expression de Jonas : qu'il se trouvait beaucoup de gros bétail dans la ville, on peut conclure qu'il s'y trouvait aussi des pâturages suffisants, et les sculptures nous montrent qu'à l'intérieur des murailles, une grande partie de la population habitait dans des tentes, selon l'usage qui règne encore à Bagdad, à Mossoul et dans les autres villes voisines ; or, ces sortes de campements exigent un espace plus grand que des cabanes ou de petites maisons. Au temps de leur splendeur, les villes d'Ispahan et de Damas, avec leurs jardins et leurs faubourgs, ont dû presque égaler Ninive en étendue.

§ 24. Les Chaldéens. A partir de ce moment, les (nouveaux) Babyloniens (Chaldéens) eurent l'avantage, surtout sous le fils de Nabopolassar, le belliqueux et violent Nébucadnetsar (*Nabuchodonosor*) qui vainquit le roi égyptien Nécho près de Carchemis (Circesium) sur l'Euphrate, rendit tributaires la ville de Tyr et le pays de Phénicie et de Syrie, et réduisit sous sa puissance le royaume de Juda avec la capitale de Jérusalem, dont il dispersa les habitants. Après qu'il eut soumis tout le pays depuis le Tigre jusqu'à la mer, Nébucadnetsar agrandit et embellit la ville de Babylone, et éleva des châteaux-forts royaux et des édifices qui pouvaient soutenir la comparaison avec ceux des Égyptiens. A cause du débordement, il fit creuser un énorme bassin au delà de Babylone, éleva sur la rive-est de l'Euphrate une nouvelle ville et un palais, flanqués

de hautes murailles, de tours, de portes et de temples innombrables. Les prétendus *jardins suspendus de Sémiramis*, l'une des sept merveilles de l'ancien monde, furent aussi construits par Nébucadnetsar en l'honneur de son épouse, sur de hautes terrasses artificielles. Mais à son tour la magnificence de Babylone s'éclipsa bientôt sous les successeurs voluptueux et efféminés de Nébucadnetsar. Une génération plus tard, ce sont les *Mèdes* qui dominent et après ceux-ci les *Perses*.

Babylone fut dotée d'admirables édifices par les rois chaldéens. Une muraille de ceinture très haute et très épaisse entourait toute la ville assise sur les deux rives de l'Euphrate. Les deux palais royaux sur les rives du fleuve et la haute tour carrée de *Baal* ou *Bélus*, dieu du soleil, qui servait en même temps d'observatoire, était ornée de statues, de figures et d'ornements d'or, et s'élevait, en pyramide à huit étages, à une hauteur de 600 pieds, étaient, avec les jardins suspendus célèbres dans toute l'antiquité, des ouvrages des plus remarquables. Les Babyloniens se servaient, pour leurs constructions, de briques cuites, qui ne pouvaient, comme les pierres de granit de l'Égypte, braver, durant des siècles, les attaques du temps. Non moins admirables étaient les constructions hydrauliques et les appareils de desséchement que provoquait la disposition du pays : ponts, canaux, digues, jetées, bassins, etc., d'une grandeur et d'une étendue merveilleuses. — Le faste de la cour éveilla l'activité industrielle, qui, à cause de cela, se tourna principalement vers les objets de luxe, comme les teintures et les tissus fins, les tapis précieux, etc. — Le culte du soleil et des étoiles conduisit les prêtres babyloniens (*Chaldéens*) à des observations *astronomiques*. Ils calculèrent le cours du soleil et

partagèrent l'année, d'après les signes du zodiaque, en douze mois. Mais comme ils joignaient à cela des interprétations *astrologiques*, prétendaient reconnaître dans les constellations du ciel la volonté des dieux, prédire par l'heure de la naissance la destinée de la vie, et se vantaient de déterminer, par la position variable des astres, le temps convenable pour commencer une affaire ou une entreprise, ils s'égarèrent, et plus tard ils coururent le monde comme bateleurs, devins, nécromanciens et sorciers. Le premier système fixe de division des poids et mesures, ainsi que les éléments de la géométrie et de la pharmaceutique sont aussi attribués aux Chaldéens, qui les communiquèrent aux autres peuples orientaux et même aux Grecs. Outre *Baal*, le seigneur du ciel et de la lumière, qui avait créé le monde et les hommes et indiqué leur carrière aux étoiles, les Babyloniens vénéraient, comme première divinité féminine, *Mylitta*, déesse de la lune, (symbole de la nature fécondante et de la multiplication) à laquelle les jeunes filles du pays devaient offrir leur virginité; les Chaldéens en général étaient décriés à cause de leur immoralité, de leurs voluptés et de leurs débauches.

La richesse produite par la grande fertilité du sol et l'extension du commerce était en grande partie la cause du luxe et de la sensualité. Ils enduisaient leurs corps de myrrhe, portaient des robes de laine et des manteaux blancs; ils entouraient leurs cheveux d'un bandeau pendant. L'institution des castes dut céder de bonne heure à un despotisme illimité; cependant la prépondérance des prêtres était encore si sensible plus tard, que tout le peuple, celui qui était établi de temps immémorial à Babylone, aussi bien que celui qui arriva du nord, portait le nom de *Chaldéens*. Il semble, d'après cela, que dans ces générations sacerdotales comme dans la famille royale, la race qui avait fondé le royaume, se soit conservée la plus pure et se soit le moins mêlée avec les anciens habitants du pays. La dignité des prêtres se transmettait de père en fils. Ils étaient seuls en

Digitized by Google

possession de l'astronomie et des caractères d'écriture (écriture *cunéiforme*) qu'ils avaient découverts dès les temps les plus reculés.

Les voyageurs font d'effroyables descriptions de l'état présent de Babylone ; actuellement ce magnifique pays reste presque inculte sous la domination brutale et destructive des Turcs ; l'ancien « jardin de Dieu » est devenu un vaste repaire de brigands ; mais d'anciens débris de villes et de remparts-frontières, des canaux et des appareils d'arrosement indiquent combien il fut florissant autrefois. Babylone déchut et ses magnifiques édifices tombèrent en ruines, moins par une irruption ennemie que par une décadence successive de sa splendeur et de sa population après qu'elle eut perdu ses rois propres et eut été réduite à servir des souverains étrangers. Dès le IVe siècle de notre ère, comme le rapporte saint Jérôme, des animaux sauvages avaient élu domicile à l'intérieur de ses murs d'enceinte, selon la prédiction du prophète Esaïe (Ch. XIII) « Babylone, la noblesse du royaume, l'excellence de l'orgueil des Chaldéens, sera comme quand Dieu renversa Sodome et Gomorrhe. Elle ne sera point habitée à jamais ; même les Arabes n'y dresseront point leurs tentes, ni les bergers n'y mettront point leurs porcs. Mais les bêtes sauvages des déserts y auront leurs repaires, et leurs maisons seront remplies de fouines, les chats-huants y habiteront et les chouettes y sauteront ; et les bêtes sauvages des îles s'entre répondront les unes aux autres dans ses palais désolés, et les dragons dans ses châteaux de plaisance. » Et aujourd'hui, en effet, le pas de l'homme effarouche les animaux sauvages. Les masses de débris et les amas de décombres qui se montrent aux regards, ne portent point comme beaucoup de restes d'anciens monuments, des traces éclatantes de somptuosité, mais ils sont assez gigantesques pour ne laisser au voyageur aucun doute qu'il se trouve à l'endroit où s'élevait jadis la fameuse Babylone.

Digitized by Google

ÉGYPTIENS ET ÉTHIOPIENS.

---

§ 25. Méroë et Ammonium. En *Nubie*, où le *fleuve blanc* dont les sources inconnues se trouvent sur une montagne couverte de neige près du méridien, et le *fleuve bleu* qui descend de l'Abyssinie, se réunissent au *Nil*, qui, alors, se répand en innombrables chutes d'eau (*cataractes*) à travers le pays montagneux, existait autrefois une population de *nègres* et de *Libyens* aux cheveux plats, qui menaient une vie sauvage, soit comme chasseurs, soit comme pêcheurs (*ichthyophages*) ou comme pasteurs habitant dans des cavernes (*troglodytes*). Cette agrégation était soumise à l'institution des castes et, sous le nom de Méroë, constituait un régime sacerdotal dans lequel les prêtres exerçaient la souveraineté, choisissaient le roi parmi eux, et dans le cas où il cherchait à se soustraire à leur direction, lui enlevaient la couronne et la vie en vertu des arrêts de l'oracle. Plusieurs États sacerdotaux de

Digitized by Google

même nature semblent procéder de celui-ci sous la forme de colonies, notamment l'État du temple Ammonium avec le célèbre oracle de *Jupiter Ammon* (*Amoun*) aux cornes de bélier, dans une pompeuse oasis du désert libyen, couverte de forêts de palmiers, d'oliviers et de dattiers; la colline sacerdotale du mont Barkal, à l'est du Nil, avec les pyramides qui se trouvent près du village de *Mérawé*; et par dessus tout, selon l'ancienne opinion, l'État sacerdotal de Thèbes, la glorieuse métropole des riverains du Nil. Dans tous ces États, un roi des prêtres (pharaon) responsable vis-à-vis de la caste des prêtres, se trouvait, comme représentant du dieu du soleil, à la tête de la communauté séparée en castes (*hiérocratie*).

Les débris d'anciens temples, de colonnes, de tombeaux, de pyramides, de sphinx et de sculptures de toute nature, qui ont été découverts dans la vallée de *Sennaar* (district actuel de *Schendi*) et dans d'autres endroits, attestent la puissance et la splendeur passées de cet état éthiopien, dont la capitale *Méroë* semble avoir été le centre du commerce entre le nord de l'Afrique, l'Arabie, la Babylonie et l'Inde. — La ressemblance entre la civilisation de Méroë et celle de l'Égypte rend indubitable qu'il a dû exister un échange de rapports entre les deux pays; mais les opinions sont partagées sur le point de savoir si les institutions égyptiennes procèdent de Méroë, ou si cet état éthiopien est redevable de son éducation aux habitants de la vallée du Nil, ou si enfin, dans l'origine, l'ancien état de Thèbes et les contrées du Nil ayant reçu de Méroë les éléments de leur civilisation, l'ont ensuite devancée et ont à leur tour reporté en Ethiopie leur culture plus élevée. La supposition d'après laquelle la civilisation éthiopienne s'est étendue de Méroë en descendant le Nil, manque de tout fondement; comme

Digitized by Google

le démontrent les recherches récentes, tout indique, au contraire, que la civilisation a pénétré par degrés du bas vers le haut pays. L'organisation égyptienne s'accorde trop avec la nature du pays et du fleuve pour qu'on puisse en chercher le germe autre part que dans la vallée même du Nil. Méroë était sans doute une colonie de Thèbes. — L'Égypte, avec les territoires limitrophes de l'Afrique, excitait dans l'antiquité comme dans les temps modernes, la curiosité et l'envie des voyages.

§ 26. Division de l'Égypte. L'Égypte fut, de bonne heure déjà, divisée en trois parties. I. Haute-Égypte (*Thébaïde*) avec les chutes du Nil (*cataractes*) près des îles de *Phila*, d'*Éléphantine*, etc., et sur les deux rives du fleuve les ruines grandioses de Thèbes, parmi lesquelles le palais du *temple de Karnak* aux gigantesques masses de colonnes, aux débris de colosses et de statues en grès de couleur, en beau marbre, en granit rouge ou noir. Le chemin qui y conduit du groupe des ruines de *Luxor* (le deuxième grand palais des Pharaons) est une allée d'une longueur de 6,000 pieds, formée par des sphinx énormes placés à dix pieds de distance l'un de l'autre, la route la plus grandiose que les hommes aient jamais construite. Parmi les curiosités de la Haute-Égypte, on remarque encore : l'énorme *colonne de Memnon*, statue de l'ancien roi Aménophis, qui autrefois rendait, dit-on, d'elle-même des sons harmonieux au lever du soleil; les quarante *tombeaux de rois*, avec leurs voûtes et leurs portiques énormes creusés, au milieu d'un horrible désert, dans la pente d'un rocher nu; la *ville* souterraine *des morts* (*catacombes*) avec ses chambres sépulcrales, ses labyrinthes et ses trésors d'ustensiles, d'ornements, de parures antiques, de momies, de rouleaux de papyrus, etc. Tout meurt dans la vallée des « tombeaux des rois » où une nature exubérante a poursuivi son œuvre de création au milieu du jeu sauvage des éléments. Les rois n'auraient pu se choisir, comme lieu de repos éternel, un endroit plus morne que celui-là; il

semble en effet que là s'ouvrent les portes du monde souterrain. II. Égypte centrale qui renferme la capitale *Memphis*, les débris du *labyrinthe*, aux nombreux détours, les groupes de *pyramides* parmi lesquelles celle de *Chéops* bâtie près du village de *Ghize* excite surtout l'étonnement par sa masse imposante et sa hauteur qui est de plus de 450 pieds; le lac *Moeris* creusé par le roi qui lui donna son nom, et destiné à régulariser les débordements du Nil. III. Basse-Égypte, appelée *Delta* à cause de la forme triangulaire que lui donnent les deux principaux bras du Nil et le rivage de la mer; elle avait pour capitale *Héliopolis*, qui plus tard fut effacée par *Alexandrie*, et comprenait d'autres lieux historiques remarquables : *Saïs*, *Naucratis*, et *Busiris* qu'on assigne pour résidence au fabuleux tyran du même nom, qui immolait tous les étrangers. — Le Nil qui, après les dernières chutes d'eau, prend un cours plus paisible et amène ses flots à la mer entre de hautes collines, rend le pays fertile par ses inondations régulières. Lorsque la neige fond sur les hautes montagnes et que les pluies périodiques des pays tropicaux augmentent l'abondance des eaux, le fleuve commence à grossir vers le solstice d'été et s'élève durant trois mois, du milieu de juin au milieu de septembre; en juillet déjà, il dépasse ses rivages; en août, lorsqu'il approche de son plus haut point, environ vingt pieds au dessus de son niveau ordinaire, on ouvre les digues et l'on conduit les eaux dans les canaux afin d'arroser les régions éloignées. Pendant cette période, le pays ressemble à une mer d'où les villes et les endroits élevés sortent comme des îles. Lorsque les pluies sont passées, le fleuve rentre peu à peu dans son lit, laissant partout après lui l'excellent limon qu'il a charrié dans son cours à travers les hauts pays de montagnes. En octobre, la terre sèche; elle est ensuite labourée et se couvre bientôt de semailles vertes qui lui donnent l'apparence d'un jardin. Les Grecs ont appelé avec raison le pays d'Égypte un « présent du Nil; » sans lui, la vallée serait devenue la proie du désert. Dans toute l'antiquité,

Digitized by Google

l'Égypte passait pour un « grenier d'abondance. » — Comme dans l'Inde (§ 24), les castes élevées du pays du Nil appartenaient à la race caucasienne mieux douée sous le rapport physique et sous le rapport intellectuel, tandis que les classes inférieures appartenaient sans doute à une souche qui formait la transition entre la race caucasienne et la véritable race nègre. Les Égyptiens ont, dans leurs idées religieuses, dans certaines sciences (géométrie et astronomie), certaines institutions et certains usages, une ressemblance si grande avec quelques peuples asiatiques, aussi bien avec les peuples de race sémitique qu'avec les Indous, qu'on ne peut méconnaître une influence de l'Asie sur les riverains du Nil. Cette influence pourtant n'est admissible que dans les temps très reculés, avant que la civilisation et la nature propres de l'Égypte fussent définitivement établies. Car la situation du pays borné par les montagnes, le désert et la mer, aussi bien que le caractère national, exclusif et hostile aux étrangers, s'opposait aux influences et aux perfectionnements exotiques.

Les origines de l'histoire égyptienne sont puisées en partie dans les fragments d'un ouvrage historique et religieux qu'un prêtre égyptien, Manéthon (Manutho) a composé au IIIe siècle avant J.-C. sur des documents du temple, mais avec beaucoup d'ignorance et d'inexactitude, en partie dans les écrivains grecs ou autres, en partie dans les inscriptions et les images qui figurent sur les débris de l'antiquité ou dans les rapports et les descriptions des voyageurs.

§ 27. Les Pharaons. A l'entrée du Delta, là où le fleuve s'étend en plusieurs bras, existait un État très ancien qui avait pour centre la ville de Memphis. Depuis Ménès (vers 3000), à qui l'on attribue la fondation de la ville, jusqu'à l'invasion des *Hycsos*, peuple pasteur d'origine sémitique, on cite une série de rois qui ornèrent l'état de Memphis de grandes

constructions, notamment le long des montagnes de rochers de l'ouest, où s'étendaient les chambres sépulcrales avec leurs monuments et les tombeaux des rois avec leurs *pyramides*. Les noms des rois les plus célèbres de la race des Pharaons de Memphis, étaient *Chéphren* et Chéops (2500), les constructeurs des plus hautes pyramides, *Sésortosis* (2300), qui tourna le premier ses armes vers le sud et rendit les *Nubiens* tributaires, et Moeris (2200), le troisième de la dynastie Amenemha, qui creusa près de Memphis, dans la vallée de Fayoum, le lac qui porte son nom; on lui attribue aussi la grande et magnifique merveille du labyrinthe, palais royal avec des chambres, des cours et des vestibules innombrables au dessus et au dessous du sol, où toutes les provinces et tous les districts du royaume trouvaient un centre commun pour les entreprises et les sacrifices solennels. Au rapport des Égyptiens, bientôt après la mort de Mœris (vers 2100), des tribus errantes de la Syrie et du nord de l'Arabie firent irruption dans le pays du Nil, subjuguèrent le royaume et gouvernèrent avec violence et dureté le peuple tributaire. La tyrannie des Hycsos (1580), dura plus de 500 ans, jusqu'à ce qu'enfin quelques rois de la Haute-Égypte (Thèbes) délivrèrent le pays. Les Hycsos, retranchés derrière l'eau et les marais de l'embouchure orientale du Nil bravèrent longtemps les attaques des ennemis; mais enfin le roi *Thoutmosis* (vers 1580) les expulsa. L'endroit où se trouvait leur camp fut appelé d'abord *Abaris* (fort des Hébreux) et plus tard *Péluse* (ville des Philistins); depuis lors Thèbes fut le

Digitized by Google

siége souverain des Pharaons. Thoutmosis bâtit le palais royal de Karnak, dont les colonnes brisées et les débris de murailles font encore aujourd'hui l'admiration des voyageurs. L'un de ses successeurs, *Aménophis* (vers 1500) illustra son nom par des expéditions victorieuses vers le sud et l'est et par la fondation du grand palais et temple de Luxor au sud-ouest de Karnak sur une terrasse élevée au bord du Nil. Son second successeur, Séthos (1445-1396), poursuivit ses conquêtes, comme on le voit par les figures d'un temple de Nubie qui provient de lui; son fils *Ramsès le Grand*, que les Grecs appelèrent Sésostris (1396-1328), fut le héros guerrier le plus célèbre de tous les rois d'Égypte. Il rendit les Éthiopiens tributaires et s'avança, avec ses armées et ses chariots victorieux, en Syrie, dans l'Asie-Mineure et en Mésopotamie. Bien des siècles après sa mort, dans les pays conquis, des obélisques portaient encore des inscriptions qui attestaient sa puissance et sa grandeur. Il orna aussi son royaume de palais royaux et de temples, dont on entrevoit encore l'ancienne magnificence dans les débris grandioses de statues et de sculptures. Son quatrième successeur fut Ramsès ou *Rhamsinit* le riche, fondateur de la grande trésorerie. — Les quatre siècles de la domination des Pharaons à Thèbes furent pour l'Égypte une époque de gloire et de splendeur. Les Pharaons portèrent à diverses reprises leurs armes victorieuses au delà des anciennes limites du royaume, vers la Nubie et Dongola, jusque chez les nègres, vers la Libye et la Syrie; les armées égyp-

Digitized by Google

tiennes campèrent plus d'une fois sur les bords de l'Euphrate et une fois sur les côtes occidentales de l'Asie-Mineure. Aucun de ces souverains ne manquait d'offrir son butin à Ammon dans le temple de Thèbes, aucun ne négligeait d'embellir la ville de nouveaux édifices. Thèbes « aux cent portes » la ville immense assise sur les deux rives du Nil, avec ses palais et ses temples sans nombre, ses monuments et ses sépulcres, faisait l'admiration de l'antiquité, comme ses ruines excitent encore aujourd'hui l'étonnement des voyageurs. Mais les constructions colossales de Memphis et de Thèbes sont en même temps des preuves éloquentes de la servitude du peuple et du despotisme des souverains. On ne pouvait s'approcher de la majesté royale qu'en se prosternant; les commandants, les gouverneurs et les prêtres mêmes rampaient dans la poussière devant le maître dont un signe décidait de la vie ou de la mort de chaque sujet. Les Égyptiens sont allés plus loin qu'aucun autre peuple dans l'exaltation de la puissance souveraine, ils ont rendu à leurs rois des honneurs divins. D'après la doctrine des prêtres, de même qu'à l'origine des choses les Dieux régnaient sur l'Égypte, de même les Pharaons régnèrent ensuite à la place des Dieux. Ils ne descendent pas seulement des Dieux, ils sont eux-mêmes Dieux du pays. — Le roi était le chef suprême de l'État comme de la religion et du clergé, l'auteur de tout droit et de toute législation; un cérémonial rigoureux et un brillant état de cour empêchaient tout contact entre lui et ses subalternes.

§ 28. Mais la puissance de Thèbes s'effaça à son tour. Des rois éthiopiens conquirent le pays et le gouvernèrent durant plusieurs générations. L'un de ces rois éthiopiens, *Tirrhaka* (vers 700) fit la guerre en Syrie et en Palestine aux belliqueux Assyriens de l'Euphrate et du Tigre. Après sa mort, les Égyptiens reprirent courage et brisèrent le joug étranger; les chefs de douze districts se partagèrent l'autorité royale et constituèrent une *dodécarchie*. Celle-ci finit à Psammétique (670-616) de *Saïs*, qui, avec l'aide de mercenaires d'Ionie et de Carie, vainquit ses collègues et s'acquit la monarchie. Il transporta son siége dans la Basse-Égypte et entra en relation avec les Grecs et les Phéniciens. Psammétique attira des mercenaires grecs dans le pays, favorisa leur établissement dans la Basse-Égypte (*Naucratis*) et encouragea la culture étrangère aux dépens de la culture indigène. Aigris par cette nouveauté, plus de 200,000 Égyptiens de la caste des prêtres et de celle des guerriers émigrèrent en Nubie où ils fondèrent au delà d'Eléphantine un État particulier sous la protection du roi de Méroë. Depuis lors, l'organisation égyptienne fut sensiblement modifiée par des influences étrangères; aux quatre castes primitives on en adjoignit trois nouvelles (pasteurs, bateliers du Nil, interprètes). Nécho (616 600), fils de Psammétique, marcha sur les traces de son père. Il encouragea le commerce et la navigation; il chercha à ouvrir de nouvelles voies au trafic par le prolongement de l'ancien canal de la mer Méditerranée vers le golfe Arabique; il jeta les fondements d'une puis-

sance maritime et fit doubler le cap méridional de l'Afrique par des matelots phéniciens. Nécho renouvela aussi les expéditions guerrières des Pharaons en Asie. Déjà la Syrie et la Palestine étaient conquises et une immense armée avec d'innombrables chariots s'était avancée à travers les déserts de Syrie jusqu'aux confins de la Mésopotamie (604). Mais la grande défaite des Égyptiens, près de Circesium (Karchemisch) sur l'Euphrate, par Nebucadnetsar (§ 24) mit fin aux plans de conquête. Sous Hophra, le deuxième successeur de Nécho, que les Grecs appellent *Apriès* († 570), tout ce qui avait été gagné fut de nouveau perdu ; et après qu'il eut entrepris une expédition contre la ville marchande grecque de Cyrène au nord de l'Afrique, les soldats égyptiens, irrités des préférences accordées aux mercenaires d'Ionie et de Carie, se révoltèrent contre le roi, le tuèrent et élevèrent leur général Amasis (570-526) au trône des Pharaons. Mais les espérances des Égyptiens au sujet de l'expulsion des étrangers, ne se réalisèrent pas. Amasis marcha sur les traces de ses prédécesseurs ; il accueillit aussi les marchands et les mercenaires grecs et se montra favorable à la civilisation, aux mœurs et à la religion helléniques. La richesse, le luxe et le plaisir élurent domicile dans la Basse-Égypte ; le commerce était florissant ; Saïs pouvait rivaliser avec Memphis et Thèbes pour les monuments de l'art. Mais les jours de splendeur étaient comptés. A peine Amasis était-il mort que Cambyse (§ 48) roi des Perses, porta la guerre dans le célèbre pays

d'Égypte. Le fils d'Amasis, *Psamménit* (525), vaincu à la sanglante bataille de *Péluse* (Suez) perdit le royaume, que les Perses gouvernèrent alors pendant deux siècles, sans parvenir cependant à nouer une alliance intime avec la Perse. Car plus Cambyse montrait de fureur contre les mœurs, les institutions et les rites égyptiens, plus la nation opprimée persistait dans ses habitudes et dans son horreur de tout ce qui était étranger. Sa haine intérieure se manifesta par plusieurs soulèvements qui pourtant échouèrent. Au milieu du ve siècle surtout, les Égyptiens, ligués avec les Libyens et soutenus par les Athéniens, s'efforcèrent de secouer le joug des Perses, et bien qu'à la fin leur infériorité finît par succomber, l'entreprise fut néanmoins glorieuse. Ces aspirations vers la liberté sont plus mémorables pour la nation que beaucoup de hauts faits de son temps de grandeur et de puissance. Plus tard, les Perses furent expulsés par les Grecs et les Macédoniens, ceux-ci durent céder aux Romains; mais le peuple égyptien demeura sans mélange, conserva ses mœurs et ses institutions premières, et, brisé par une longue servitude, devint l'esclave des uns comme des autres. Aujourd'hui encore, les *Coptes* chrétiens, dont la langue et la manière de vivre procèdent des anciennes races primitives, n'ont rien de commun avec leurs dominateurs mahométans.

§ 29. **Monuments, arts et institutions des Égyptiens.** L'Égypte possédait déjà, dans les temps les plus reculés, d'innombrables villes et villages et une haute civilisation. Les

Digitized by Google

sciences, les arts et les professions civiles y étaient en honneur, de sorte qu'on a considéré le pays du Nil comme le berceau mystérieux de toute culture humaine. Les Égyptiens étaient très versés dans l'astronomie, dans la supputation du temps et la division de l'année ; seulement ils travestissaient leurs connaissances astronomiques en divinations et en rêveries astrologiques. Mais la malédiction de la contrainte des castes, l'atonie intellectuelle et l'absence de libre essor, pesèrent sur la nation et furent cause qu'elle resta pendant des siècles au même degré et que d'autres peuples durent compléter ce qu'elle avait commencé. Les sculptures raides, mises au service d'une ténébreuse idolâtrie, avec leur expression typique et leur attitude impassible, n'acquirent la beauté et la liberté qu'en passant par les mains des Grecs, de même que la médecine, la géométrie et d'autres connaissances abandonnées aux soins des prêtres, ne furent érigées en sciences que par eux. — Comme la religion égyptienne rendait la continuation de l'âme dans le monde inférieur dépendante de la conservation du cadavre, il régnait parmi eux une coutume particulière, celle d'embaumer les morts pour les préserver de la corruption, et de les conserver alors comme *momies* dans des conduits souterrains et des chambres sépulcrales. On consolida les tombeaux des rois par des *pyramides* dont le nombre s'élève, le long des montagnes de rochers de l'ouest, à plus de trente d'une hauteur de 20 à 450 pieds. La construction consistait en un tombeau creusé dans le rocher et surmonté d'une colline carrée qui allait en diminuant vers le haut. Chaque roi commençait sa pyramide aussitôt qu'il montait au trône ; il la construisait dans de petites proportions pour être sûr d'avoir un tombeau complet. A mesure de la durée de son règne, il l'agrandissait en l'entourant de nouvelles enveloppes. Lorsqu'il mourait, on achevait seulement la croûte extérieure et à la fin le monument funèbre se trouvait toujours en rapport avec la durée de la vie du roi. Après l'inhumation du cadavre, l'entrée était fermée par des carreaux de roc et défendue encore çà et là dans

l'intérieur, par des blocs de pierre. Autour des tombeaux des rois, on plaçait ceux de leurs parents et de leur entourage. On prétend que 100,000 hommes ont travaillé pendant quarante ans à la pyramide de Chéops. Les rois de Thèbes commençaient de la même manière, immédiatement après leur avénement au trône, à creuser leur sépulcre dans la montagne et continuaient à ouvrir des allées, des escaliers et des chambres jusqu'à ce que la mort interrompît l'œuvre et que le tombeau fût fermé après le dépôt du cercueil dans la « chambre d'or. » Ainsi fut construite la « ville des morts » de Thèbes où des tombeaux sans nombre, pareils à des cellules d'abeilles, sont creusés en rang dans le rocher; on y montait et l'on en descendait par des escaliers droits ou tournants, des couloirs, des allées et des galeries. — Les prêtres acquirent une très grande puissance par suite de la nature superstitieuse du peuple qui se trahissait dans la multitude des êtres révérés comme divins (§ 8), des temples et des sanctuaires, et dans la foule de fêtes et de cérémonies religieuses, de formules de prières, de règles de purification, de lois rituelles, de rites sacrés et de sacrifices de tout genre. Ils présidaient à l'ensemble de l'organisation religieuse, dirigeaient les innombrables actes sacrés, qui traversaient toute la vie humaine depuis la circoncision jusqu'à l'enterrement, occupaient tous les emplois et les places de juges, et étaient les seuls à cultiver et à connaître les arts et les sciences, qu'ils détenaient comme un privilége de leur état au moyen de l'écriture sacrée et symbolique.

Il y a trois espèces d'écritures symboliques : l'*hiéroglyphique*, l'*hiératique* et la *démotique*. Les deux premières se rencontrent surtout sur les *obélisques* ou colonnes creuses et pointues d'un seul bloc de granit, qui étaient érigées devant les vestibules *(pylones)* du temple, ainsi que dans les nombreuses *inscriptions* dont les monuments, les murailles du temple et les tombeaux étaient couverts; la dernière, en usage dans la vie civile, se trouve le plus fréquemment sur les rouleaux préparés avec la plante aquatique nommée *papyrus*. Les temples de grottes que

Digitized by Google

les Pharaons firent creuser dans la vallée supérieure du Nil et qu'ils ornèrent de riches sculptures dont les sujets étaient empruntés à leur vie guerrière, attestent également la haute puissance de la classe des prêtres et de la royauté théocratique qui s'appuyait sur elle. Le peuple asservi, au contraire, était sans courage et sans énergie, comme sans aptitudes et sans vertus guerrières. Le manque de liberté personnelle lui enlevait la dignité, source de toute véritable moralité. Le bonheur des Égyptiens se bornait aux joies domestiques, leur moralité aux vertus privées.

Les obélisques étaient des parties des grandes constructions de temples, qui consistaient en colonnades, en pylones en forme de tours, en portiques, etc., et étaient garnies de sculptures, de sphinx et de figures de toute espèce ; quelques-unes de ces constructions, portant des inscriptions qui donnaient des renseignements sur l'édification, furent transportées par les Romains dans leur capitale où elles sont encore debout aujourd'hui ; il se trouve également un obélisque (de Luxor) à Paris. En sculpture, les Égyptiens produisaient des ouvrages non moins surprenants qu'en architecture, quoique le caractère religieux de l'art égyptien obligeât les artistes à tenir les statues assises ou debout dans une attitude raide, dans un repos sérieux et solennel, et à les priver par là de vie et de mouvement ; il faut admirer sans doute l'aptitude technique des sculpteurs égyptiens qui parvenaient à tailler dans les pierres les plus dures, dans le porphyre et le granit, des œuvres remarquables et notamment les énormes sphinx, symboles de la plus grande force corporelle et intellectuelle ; mais le véritable but de l'art, qui est d'élever et d'ennoblir la manifestation sensuelle par la beauté, leur demeura étranger. Les figures en relief et les peintures distinguées par la fraîcheur et la vivacité des couleurs, qui se trouvent sur les murailles des temples, dans les chambres de momies, sur les sarcophages et les monuments, représentent les scènes les plus variées de la vie publique et de la vie privée. L'architecture passait cependant

pour le premier des arts, auquel étaient subordonnées la sculpture et la peinture. La musique, la danse et la poésie étaient également cultivées. — Les *hiéroglyphes* que le savant français Champollion a le premier réussi à déchiffrer, figuraient réellement les objets qu'ils voulaient exprimer, ou désignaient par un signe symbolique correspondant ce qui ne pouvait être littéralement représenté (par exemple un lion pour la magnanimité ou la force) ou bien enfin consistaient en signes phonétiques qui figuraient des objets dont les premiers sons étaient les lettres à désigner (par exemple Main ou Mer pour M). L'écriture *hiératique* se composait d'abréviations symboliques, connues des seuls prêtres; l'écriture *démotique,* au contraire, dont on se servait pour les besoins ordinaires, était simple et se composait de caractères alphabétiques. — Dans la science et la littérature, les Égyptiens n'ont rien produit de durable; le sentiment et l'imagination qui conduisent à la poésie, étaient moins prononcés chez eux que la raison et la finesse d'esprit; par contre, ils étaient très habiles en industrie, en agriculture et en horticulture. Ils surpassaient la plupart des peuples dans la manipulation du bois, de l'argile, des pierres et des métaux; ils savaient préparer le verre et le cuir, et tiraient parti, de diverses façons, des produits de leur pays et notamment du papyrus dont ils faisaient du papier, des cordes, des voiles de navires, etc.; leurs étoffes en fils de coton et de lin (vêtements de Byssus) étaient très célèbres. Dans la vie domestique, ils avaient des meubles et des ustensiles nombreux, et les vases, les ornements, etc., travaillés avec goût en métaux précieux ou communs, prouvent que le luxe ne leur était pas étranger. — Les Égyptiens apportaient un soin extraordinaire à l'inhumation des cadavres et à la conservation des momies dans leurs tombeaux. Les lieux de repos devaient être situés dans des endroits solitaires et écartés dont le caractère correspondît avec la tranquillité de la tombe; ils devaient être sûrs et fermes pour préserver les morts de tout dérangement et les tombeaux de toute profanation; ni la violence de la nature ni la volonté des hommes ne pouvaient porter atteinte aux corps des trépassés. C'est pourquoi chacun construisait les monu-

Digitized by Google

ments funéraires de ses parents, préparait à l'avance son propre tombeau aussi solidement que possible et l'ornait selon ses moyens. — L'embaumement des cadavres, dont une montagne d'asphalte était la partie constitutive la plus importante, avait lieu avec plus ou moins de dépense selon le rang du défunt. Après l'embaumement, chaque partie isolée du corps était enveloppée de plusieurs tours d'étoffes très fines, et le tout était emmailloté dans des couvertures. Dans les bandelettes, sur le ventre et sur la poitrine, on trouve des idoles d'or ou d'argent, notamment des figures d'Osiris, des scarabées, etc. Sur les momies préparées à grands frais on étendait une couverture de coton et de plâtre collés ensemble, et l'on peignait à la place de la figure un portrait du mort, et sur le reste du corps des hiéroglyphes; les momies étaient souvent pourvues de riches colliers et d'autres ornements. Elles étaient alors déposées dans un cercueil de bois de sycomore, qui était parfois placé à son tour dans un sarcophage de granit orné de sculptures; c'est ainsi qu'elles étaient posées debout dans les chambres sépulcrales. Ces *catacombes*, que possédait chaque ville égyptienne et qui se trouvent dans les montagnes de rochers situées à l'ouest du Nil, sont des attestations vraies de tous les arts et de toutes les sciences de la vie domestique des anciens Égyptiens; car le faste ne s'étalait point dans leurs habitations, « auberges de nuit » des vivants, mais dans ces cryptes, résidences durables de l'âme attachée à leur corps.

Digitized by Google

PHÉNICIENS.

---

§ 30. *Navigation, commerce, industrie, colonies.* Entre les côtes de la Méditerranée et du Liban aux cèdres nombreux (§ 17, VII), habitait le peuple commerçant et navigateur des Phéniciens. Ses villes les plus importantes étaient Sidon, « le marché des nations, » et la riche et puissante Tyr. L'activité industrielle et l'étude conduisirent ce peuple à plusieurs découvertes, telles que celles du verre, de la teinture de pourpre et des caractères d'écriture. Les Phéniciens étaient habiles dans la fonderie, le tissage, l'architecture et dans d'autres arts ou préparations; dans le travail des mines et des métaux ils surpassaient tous les autres peuples. La situation favorable de leur pays les poussa vers la mer. Leurs vaisseaux élégants ne visitèrent pas seulement les côtes et les îles de la Méditerranée, pour y trafiquer des productions de leur propre pays et de celles de l'Orient lointain; mais ils s'aventu-

Digitized by Google

rèrent même au delà des *colonnes d'Hercule* (Gibraltar), pour échanger leurs denrées contre l'étain des îles Britanniques et l'ambre jaune de la mer Baltique, et entreprirent des explorations hardies vers l'Arabie méridionale et l'Inde (*Ophir*). Entre leurs mains passaient l'or et les perles de l'Orient, la pourpre tyrienne, l'ivoire et les peaux de lions de l'intérieur de l'Afrique, l'oliban, le lin d'Égypte, les vases d'argile et les vins fins de la Grèce, le cuivre de Cypre, l'argent d'Espagne, l'étain anglais, et à l'instigation du roi égyptien *Nécho* (§ 28), ils doublèrent même le cap sud de l'Afrique dans un voyage de trois années. Ils fondèrent des établissements (colonies), en Crète et en Cypre, dans les îles de la mer Ægée, au sud de l'Espagne, *Tartessus* (Tarista), *Hispalis* et la riche *Gadès* (Cadix), et au nord de l'Afrique. Le commerce de caravanes des Phéniciens n'était pas moins actif avec les anciens états des bords de l'Euphrate, avec l'Arabie heureuse et l'Égypte. Tout ce que peuvent le courage, la perspicacité et la fougue, les Phéniciens l'ont tenté pour donner un développement complet au commerce et à ce qui s'y rattache, la navigation, la fabrication, la colonisation, et pour servir d'intermédiaires entre l'Orient et l'Occident. *Tyr* eut le plus grand éclat sous le roi Hiram, contemporain de Salomon (vers 1000). La ville était ornée de temples et de palais somptueux, protégée par de gigantesques travaux de fortifications, et, sous la protection du roi des Juifs, le commerce prit un essor extraordinaire. Mais les Tyriens n'exercèrent leurs forces que dans un sens. Plus

Digitized by Google

soucieux de gain pacifique et de lucre commercial que de gloire, d'honneurs militaires et de conquêtes, ils se soumettaient chez eux à la supériorité et aux tributs étrangers, et au loin, dans l'établissement de leurs colonies, ils poursuivaient surtout un but mercantile et ne se hasardaient que rarement sur un champ de bataille. Cette soumission n'était point une marque de lâcheté ; la navigation dans des eaux inconnues et avec des navires armés demande des cœurs vaillants et les Phéniciens ont souvent prouvé qu'il s'en trouvait parmi eux. C'était l'absence de civisme, qui caractérise les Phéniciens, malgré l'esprit de race le plus vivace et le plus fidèle attachement à la ville natale. La liberté ne les séduisait point et ils n'avaient aucune soif de domination. Lorsque la famille d'Hiram eut été exterminée par le grand-prêtre de la déesse *Astarté* et que celui-ci réunit dans sa maison la dignité royale et le ministère sacerdotal, la société tyrienne fut en proie à la dissension et à la guerre civile. *Pygmalion*, arrière-petit-fils du grand-prêtre, tua le mari de sa sœur *Élissa*, généralement appelée Didon, qui s'expatria alors avec une partie des Tyriens mécontents. Ils fondèrent sur les côtes du nord de l'Afrique, vis-à-vis de la Sicile, la ville marchande de Carthage, qui éclipsa bientôt la réputation de la mère-patrie.

La côte habitée par des peuples d'origine différente (Phéniciens et Philistins) était couverte d'un grand nombre de villes, parmi lesquelles il faut distinguer, outre celles qui ont déjà été mentionnées, *Aradus*, *Tripolis*, *Byblos* et *Béryte*, en sorte que

Digitized by Google

le littoral, peu large et peu étendu, ressemblait à une ville non interrompue, ce qui, joint aux ports nombreux et aux flottes puissantes, doit donner une très haute idée de la richesse et de l'esprit entreprenant des habitants. Un peuple aussi actif que les Phéniciens n'aurait point supporté l'institution tyrannique des castes, ni le despotisme sans bornes de la royauté; chacune des villes phéniciennes formait, avec le territoire circonvoisin, une communauté indépendante, à la tête de laquelle se trouvait un roi héréditaire dont le pouvoir était tempéré par les familles aristocratiques et les prêtres. Une ligue des villes, dont la prééminence fut d'abord acquise à Sidon et ensuite à Tyr, imprimait le respect au dehors. Dans les colonies, les affaires étaient conduites par un conseil formé des anciennes familles. — Parmi les produits de l'industrie tyrienne, les plus remarquables étaient les tissus (vêtements sidoniens), les teintures (pourpre tyrienne, étoffes de laine et de lin imbibées de couleurs préparées avec le ponceau du pourpre ou d'autres crustacées, ou la garance) et les verreries; mais ils fabriquaient aussi de riches ustensiles et des ornements de tout genre en ivoire, en or et autres métaux, et parmi leurs articles de commerce se trouvaient les épiceries, les parfums, l'huile, le vin, le blé et les esclaves; car leur commerce procédait de la piraterie et du rapt. — Leurs colonisations entreprises d'abord à cause de l'excès de population, ensuite par intérêt de commerce et par cupidité (du XIVe au XIe siècle) étaient principalement dirigées vers les îles et les côtes favorablement situées pour le commerce. Les Phéniciens possédaient des établissements très anciens dans les îles de *Cypre* (Amathus, Cittium), de *Crète*, de *Rhodes*, de *Thaso*, de *Lemnos*, de *Samothrace*, etc.; un peu plus tard, ils s'établirent aussi en *Sicile*, en *Sardaigne*, à *Malte* et dans les îles *Baléares;* mais leurs colonies les plus importantes étaient celles du nord de l'Afrique (*Hippone*, *Utique* et *Carthage*) et de l'Espagne abondante en or et en argent, où ils occupèrent la partie méridionale de l'Andalousie actuelle au dehors et au dedans du détroit,

Digitized by Google

depuis l'embouchure de l'Ana (Guadiana) aux deux côtés du Bétis (Guadalquivir) jusqu'aux frontières de Grenade et jusqu'à Murcie, creusèrent des mines et exploitèrent les produits du pays (vin, miel, huile, laine). Merveilleux sont les récits des richesses que les Phéniciens rapportèrent de l'Espagne. C'est des riverains de la mer Baltique qu'ils paraissent avoir acquis, par le commerce d'échange, l'ambre jaune dont ils faisaient des ornements, des colliers et des vases précieux. — Les Phéniciens n'apportèrent pas autant de soin que les autres peuples orientaux au développement des idées religieuses; leur culte s'associait d'une part à une sévérité sanglante, de l'autre à des rites immoraux, et semblait destiné à éveiller la convoitise et la cruauté plutôt qu'à les refréner. Les mœurs des riches marchands phéniciens étaient voluptueuses et dissolues; leur vie tournée vers le lucre n'avait aucun frein moral. Aussi le culte de *Baal* l'antique dieu du soleil, et celui d'*Aschera*, la déesse de la fécondité et de la nature productive, étaient-ils remplis de rites impudiques. Les filles des Phéniciens et les jeunes filles de Cypre sacrifiaient leur virginité à la déesse de la naissance, comme celles de Babylone offraient la leur à Mylitta. Autant ce culte de la volupté est repoussant à cause de son immoralité, autant est effrayant, par la cruauté de ses rites, le culte de la puissance destructive, de la guerre meurtrière et dévastatrice, de *Moloch* dieu du feu et d'*Astarté* armée de la lance. On offrait au courroux de Moloch des sacrifices humains, des enfants surtout et des jeunes gens, ce qu'on possédait de plus précieux; les victimes propitiatoires étaient jetées dans ses bras ardents, et l'on couvrait leurs cris de douleur du bruit des flûtes et des timbales; on consacrait des jeunes filles à la vierge Astarté de Sidon, et pendant les fêtes bruyantes les prêtres se flagellaient et se mutilaient. Ce culte à la fois sensuel et ascétique, sanglant et dissolu, est un fidèle reflet du caractère sémitique qui flotte entre la jouissance voluptueuse et la destruction fanatique, entre le servilisme abject et la morgue impitoyable, entre la vie effé-

minée du harem et l'existence virile des camps. L'une des divinités principales des Phéniciens était *Melcart* (roi, maître de la terre), l'homme devenu dieu du soleil, que l'on a confondu avec l'*Héraclès* grec; on lui avait élevé à Tyr et à Gadès de somptueuses colonnes, et les navigateurs des colonnes d'Hercule lui offraient des sacrifices solennels sur le mont Calpé. Les travaux, les voyages et les fondations de villes lui étaient dédiés, comme à Héraclès. Les Phéniciens avaient en commun avec les Syriens le culte d'*Adonis* célébré par des fêtes de deuil et de joie, représentations emblèmatiques de la nature qui meurt et se réveille de nouveau. La mort du bel Adonis, tué par un sanglier, pendant les jours de pluie et de tempête de l'automne, était pleurée dans une fête funèbre qui durait sept jours; sa résurrection au printemps était célébrée par des réjouissances désordonnées et licencieuses. — Dans les arts et les sciences, les Phéniciens ne peuvent pas non plus aller de pair avec les autres peuples de l'antiquité. Les fragments qu'on attribue à Sanchoniathon, très ancien historien phénicien, manquent de certitude autant que d'authenticité. — La *Syrie*, avec *Damas*, « l'œil de l'Orient, » n'a d'importance que comme intermédiaire pour le commerce. Chez les Syriens, les endroits sacrés servaient de marchés et de lieux de plaisance.

§ 31. *Histoire.* Dans leurs luttes contre les peuples guerriers de l'Asie antérieure, les Phéniciens montrèrent la bravoure et le patriotisme inhérents à tous les peuples libres de l'antiquité. Lorsque l'assyrien *Salmanassar* (§ 23) soumit les villes phéniciennes du continent, l'île de Tyr fit une résistance courageuse. Elle repoussa les assauts ennemis et, protégée par la forte situation de la ville, elle brava pendant cinq ans toutes les attaques, quoique, privés de toute relation avec la côte et écartés du fleuve et des aqueducs

Digitized by Google

par les postes ennemis, les habitants ne pussent se procurer qu'avec peine et avec parcimonie de l'eau potable qu'ils puisaient dans les citernes et dans les puits qu'ils avaient creusés. Bientôt la flotte marchande de Tyr domina de nouveau la mer. Le babylonien Nébucadnetsar lui-même qui assujettit le continent phénicien et transporta les habitants de l'ancienne Tyr, comme les Juifs, dans l'intérieur de son royaume, ne put vaincre le courage des insulaires. En vain il fit élever au rivage des engins de guerre contre l'île de rochers, avec tant de peine que « toute tête en était devenue chauve et toute épaule broyée, » (Ezéch. XXIX, 18) l'île résista pendant treize années et ne se rendit alors que conventionnellement; le Chaldéen ni son armée « n'eurent point de salaire à cause de Tyr, pour le service qu'ils avaient fait contre elle. » Mais ces coups répétés semblent avoir brisé son énergie; car lorsque, peu de temps après, les *Perses* soumirent les pays de l'Asie antérieure, Tyr perdit aussi sa liberté et son indépendance. La Phénicie devint une province de la Perse. Les familles nobles et les anciennes maisons de commerce émigrèrent pour la plupart vers la florissante Carthage et y portèrent leur intelligence, leurs capitaux et leurs traditions. Comme la première puissance maritime et commerciale, la Phénicie, même sous la domination des Perses, fut pourtant dans une meilleure situation que les autres provinces de l'empire asiatique. Le commerce et la navigation continuèrent à fleurir; l'industrie et l'activité privée éloignèrent la mollesse et le paupé-

risme, qui précipitèrent la ruine des autres États de l'antiquité. Dans la « triple ville » (*Tripolis*) une diète composée des trois communes de Sidon, Tyr et Aradus, réglait les affaires commerciales et les affaires civiles. Mais au milieu du IVe siècle avant J.-C., l'oppression du gouverneur étranger provoqua un soulèvement, à la tête duquel se trouvait Sidon; il échoua. Sidon tomba au pouvoir du roi de Perse Ochus, et lorsque celui-ci donna l'ordre de mettre à mort les plus nobles citoyens, les habitants incendièrent eux-mêmes leur ville et se consumèrent avec leurs trésors. Tyr vécut un peu plus longtemps. Mais lorsqu'Alexandre eut envahi la Perse et que Tyr, se rappelant son ancienne grandeur, eut osé résister au vainqueur, elle fut conquise et détruite après un siége de sept mois. Elle ne se releva jamais; son commerce et sa puissance maritime passèrent à Alexandrie.

Digitized by Google

LE PEUPLE D'ISRAËL.

LE TEMPS DES PATRIARCHES.

§ 32. Tandis que le monde entier reconnaissait et adorait la divinité invisible dans les forces et les phénomènes de la nature et du ciel, un peuple pasteur d'origine sémitique gardait, en Mésopotamie, la croyance en un Dieu, créateur et conservateur de l'univers, placé au dessus des vicissitudes de la vie physique. Abram (2000) (Abraham), dit la tradition, l'une des souches de ce peuple nomade, quitta, sur l'injonction de Jéhovah, les pâturages de sa patrie, avec ses troupeaux, ses serviteurs et ses servantes, et *Lot*, fils de son frère, et s'établit dans le pays de *Chanaan* (Palestine), où ils continuèrent à se livrer à la vie pastorale et furent appelés, par les habitants, *les étrangers venus de delà* (Hébreux). Isaac, que *Sarah* enfanta dans un âge avancé à Abraham, perpétua sa lignée, tandis qu'*Ismaël*, fils d'Abraham et de sa con-

Digitized by Google

cubine *Agar*, se retira dans le désert; il est considéré comme la tige des Arabes. Isaac épousa *Rébecca*, l'une de ses parentes, qui lui donna deux fils, Esau et Jacob. Esaü devint un habile chasseur, tandis que Jacob se tint dans les tentes et choisit la vie pastorale. Par l'artifice de sa mère, Jacob, le plus jeune fils, fut déclaré le chef de la famille, contre l'usage suivi jusqu'alors; mais il ne put entrer en possession de son héritage qu'après avoir servi longtemps chez son oncle Laban. Pour prix de sa fidélité et de sa persévérance, il obtint les deux filles de Laban, *Léa* et *Rachel* et de grandes richesses en troupeaux. Il propagea la famille, tandis qu'Esaü, qui s'allia avec des filles du pays, devint le père des Edomites. Jacob eut douze fils; mais comme il montrait une préférence pour Joseph (1800), qu'il avait eue de sa bien-aimée Rachel, les autres, remplis d'envie, conçurent le projet criminel de se délivrer de leur frère, et le vendirent à une caravane avec laquelle il partit pour l'Égypte. Là, Joseph résista aux séductions du péché et s'attacha fermement à la vertu; Dieu l'en récompensa en lui accordant le bonheur et la sagesse. Par son habileté à interpréter les songes, il gagna la faveur du roi d'Égypte et acquit de grands honneurs et de hautes dignités. Il se servit de cette situation à l'avantage du peuple en sauvant le pays de la disette, aussi bien qu'à l'élévation du pouvoir royal en attribuant toutes les terres au Pharaon, en sorte que le peuple, depuis lors, cultiva les champs en emphytéose moyennant une redevance du cinquième du revenu. Joseph acquit par là une considération telle

qu'il lui fut permis de faire venir son père et ses frères en Égypte, où la terre de Goscen, « dans le meilleur endroit du pays, » leur fut assignée. Ils y habitèrent pendant plusieurs siècles et firent paître leurs troupeaux dans le voisinage d'Héliopolis. Joseph, dont la vie fut un modèle de moralité et de vertu, resta le type favori de la poésie orientale et des légendes de tous les temps. — Le surnom de Jacob était *Israël;* de là, les Hébreux furent appelés généralement Israélites.

La religion des Israélites est un *monothéisme* essentiellement différent des conceptions religieuses des païens ; car tandis que les divinités païennes, malgré toute la personnalité qui leur est conférée, sont inséparables des forces physiques qu'elles représentent, le Dieu des patriarches israélites, supérieur aux forces physiques comme aux forces intellectuelles qu'il gouverne, est le créateur du ciel et de la terre, le seul Dieu indépendant, le Dieu saint qui récompense le bien et punit le mal. — Les noms des douze fils de Jacob sont : *Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar, Zabulon, Dan, Nephthali, Gad, Aser, Joseph* et *Benjamin.* — L'histoire des patriarches est une riante peinture des mœurs simples et de l'ingénuité des nomades paisibles ; il ne nous en reste aucune semblable de temps si reculés. La noble figure de Joseph resplendit par dessus tout, Il apparaît ferme et tranquille dans une disgrâce imméritée ; serviteur fidèle de son maître égyptien, il résiste à de dangereuses séductions et obtient enfin la récompense de sa vertu par sa sagacité à expliquer les songes, faculté fort admirée en Orient. L'institution agraire que la tradition des Israélites attribue à Joseph, régna en Egypte à toutes les époques sous les divers gouvernements.

FORMATION D'UN ÉTAT PATRIARCAL.

§ 33. *Sortie de l'Égypte.* Au début, les Israélites prospérèrent dans la terre de Goscen. Mais lorsque Joseph fut mort et que l'Égypte fut gouvernée par un nouveau roi qui n'avait point connaissance des services qu'il avait rendus au pays, la haine des étrangers et le mépris de la vie pastorale poussèrent les Égyptiens à se montrer durs et cruels envers le peuple nomade. Les Israélites furent surchargés de rudes travaux agricoles et de corvées écrasantes; on les contraignit de bâtir au pharaon des villes fortes, Pithom et Ramsès et de faire du mortier et des briques; comme ils se multipliaient malgré l'oppression, au point de causer, par leur grand nombre, des inquiétudes aux Égyptiens, le pharaon donna l'ordre de noyer tous les fils nouveaux-nés dans le Nil. Moïse (1500) eût subi un pareil sort, si la fille du roi, étant descendue vers le rivage avec ses femmes au moment où l'enfant, renfermé dans un coffret de joncs, se trouvait au milieu des roseaux, n'eût été touchée de compassion et ne l'eût plus tard pris auprès d'elle à la cour où il fut élevé avec soin et instruit en toute sagesse. Le meurtre d'un Égyptien que Moïse avait vu maltraiter un Israélite l'obligea à s'enfuir dans le désert arabique où, sur le mont Sinaï, il reçut l'inspiration d'en haut de sauver son peuple de la servitude d'Égypte. Le pharaon refusa d'abord de laisser partir les Israélites et il augmenta leurs charges; mais après que dix plaies

Digitized by Google

envoyées sur le pays eurent répandu l'effroi et la consternation, il consentit enfin au départ demandé par Moïse et son frère *Aaron*. En mémoire de la sortie d'Égypte et de l'immolation des premiers-nés égyptiens, les Juifs célébrèrent dans la suite la fête du *Passah*, c'est à dire du passage de Jéhovah et offrirent à cette occasion l'agneau pascal. La tentative des Égyptiens pour ramener les Israélites en les poursuivant à travers la mer Rouge, amena la perte des persécuteurs : les flots engloutirent toute l'armée du pharaon avec ses chevaux et ses chariots, et Miriam (Marie) sœur de Moïse, et toutes les femmes, chantèrent, au son des flûtes et des cymbales, la louange de Jéhovah dont la main puissante avait dispersé l'ennemi et jeté dans la mer le cheval et le cavalier : « tu as soufflé ton haleine, dirent les enfants d'Israël, la mer les a couverts ; ils ont été enfoncés comme du plomb au plus profond des eaux. »

§ 34. La législation mosaïque. — Moïse conduisit pendant longtemps le peuple rétif et murmurant à travers le désert arabique, afin de le fortifier, de lui rendre la moralité et le sentiment de la liberté et de laisser grandir une jeune génération endurcie qui possédât le courage et la force de conquérir la terre promise à main armée; la tradition fixe à quarante années la durée de cette période d'épreuve et de purification. Dans l'intervalle, Moïse dont la grandeur d'âme, la constance et l'inébranlable confiance en Dieu croissaient avec les dangers et les obstacles, régla, par sa législation reçue de Jéhovah sur le mont *Sinaï* (Horeb), la religion, les mœurs et l'organisation civile des Israélites. Jéhovah lui-même était seigneur et roi ; il mani-

festait sa volonté dans les *lois*, qui étaient conservées dans l'*arche d'alliance* placée dans le Saint des Saints du *tabernacle*, et dont les interprètes étaient les prêtres sous la présidence d'un chef (*grand-prêtre*). Aaron et ses successeurs exercèrent la sacrificature à titre de privilége héréditaire; à côté d'eux se rangeaient les lévites comme sacrificateurs, instituteurs, légistes et médecins. Les chefs de tribus et les anciens dirigeaient les affaires séculières au nom de Jéhovah. A la tête de chaque tribu, se trouvait le prince entouré des « chefs de la maison de leurs pères. » Les anciens étaient les juges et les conseillers de la tribu. Mais les propositions d'un intérêt général étaient soumises à l'assemblée de la tribu et adoptées ou rejetées par acclamation. Les chefs de tribus et de familles formaient avec Moïse et Aaron le conseil suprême du peuple qui se composait de 70 ou 72 membres. Les sacrifices et les fêtes (Pâque, Pentecôte, fête des tabernacles) servaient de liens entre Jéhovah et son peuple, et les années de sabbat (tous les sept ans) et de jubilé (tous les cinquante ans) empêchaient les inégalités trop grandes entre les détenteurs du sol. Au lieu de la vie nomade, Moïse assigna à son peuple l'agriculture comme occupation principale.

Jéhovah conclut sur le Sinaï une alliance solennelle avec les Israélites; il leur promit qu'ils deviendraient « un royaume de sacrificateurs et une nation sainte, » pourvu qu'ils le servissent et obéissent à ses ordonnances, dont la substance se trouve dans les *dix commandements*, auxquels se rattachent des règlements civils et rituels. Jéhovah, créateur, conservateur et dominateur du monde, est maître suprême et roi; c'est pourquoi l'*idolâtrie* est une rupture du traité conclu entre Jéhovah et le peuple qui lui est consacré par l'antique usage de la *circoncision*, un crime de lèse-majesté punissable de mort; devant Jéhovah, tous les confédérés sont égaux; aussi, les Israélites n'admettaient-ils ni l'esclavage ni la différence des classes avec inégalité de droits; la condition servile était volon-

Digitized by Google

taire et temporaire, car toute obligation de cette nature était dissoute aux années de sabbat ou tout au moins aux années de jubilé. Les prisonniers de guerre qui n'étaient pas Israélites ou les étrangers achetés étaient seuls traités comme esclaves. — En vertu du principe que Jéhovah, comme souverain et propriétaire du sol, en avait assigné une part à chaque membre de l'alliance, aucun fonds ne pouvait être aliéné; le détenteur pouvait seulement en vendre l'usufruit pour un certain temps; tous les cinquante ans (année du jubilé), le fonds devait retourner à son propriétaire primitif et toutes les dettes étaient remises. Dans les années de sabbat, les champs n'étaient pas cultivés; ce qui croissait de soi-même ne pouvait être moissonné, mais devenait un bien commun. — Comme centre du culte monothéiste de Jéhovah, Moïse érigea un sanctuaire religieux, la sainte tente ou le *tabernacle*, temple portatif comme l'exigeait la vie errante; il consistait en trois parties: 1) le *Saint des Saints*, accessible au grand-prêtre seul, où se trouvait l'arche d'alliance en bois d'accacia avec les tables de la loi; 2) le *Saint*, séparé du Saint des Saints par un rideau; il renfermait le chandelier à sept branches, l'autel des parfums et la table des douze pains (azymes) de proposition; et 3) le *parvis* pour les sacrifices, avec l'autel des holocaustes et les lavoirs où l'on nettoyait les animaux destinés aux sacrifices. Aux grands jours d'expiation, le grand-prêtre avait à opérer la réconciliation du peuple par un sacrifice de propitiation. L'observation exacte des lois de purifications et de sacrifices était sévèrement recommandée.

§ 35. *Division du pays.* Il ne fut pas donné au grand prophète-législateur de couronner son œuvre en introduisant les Israélites dans la terre promise. Il contempla du mont *Nébo* les belles campagnes du Jourdain et quitta alors la terre des vivants; « sa vue ne s'était point affaiblie et sa vigueur n'était point passée. » Avant sa mort, il avait choisi pour succes-

Digitized by Google

seur Josué, fils de Nun, de la tribu d'Éphraïm; il avait recommandé au peuple de s'attacher au dieu de ses pères et lui avait conseillé d'exterminer les Chananéens. Il voulait par là le détourner de l'idolâtrie. Mais à peine le peuple eut-il vaincu, sous la conduite du brave Josué, les Amorrhéens et d'autres tribus, qu'il renonça à la guerre et demanda le partage du pays conquis. Ce partage s'effectua par le sort, selon l'ordonnance de Moïse, entre les descendants des douze fils de Jacob selon leurs tribus et leurs familles, en sorte que les fils de Joseph, *Éphraïm* et *Manassé*, ayant eu des portions égales, les enfants de *Lévi* ne reçurent point d'héritage, sauf quelques villes et la *dîme* du rapport du sol. Les Égyptiens et d'autres étrangers qui s'étaient joints à l'expédition, furent répartis parmi les tribus et les familles. *Ruben*, *Gad* et la moitié de *Manassé* choisirent les pâturages à l'est du Jourdain, les autres s'établirent à l'ouest du fleuve. La tribu d'Éphraïm, à laquelle appartenait Josué et qui s'était le mieux conduite dans le combat, se fixa entre le Jourdain et la mer au milieu de la terre conquise. *Juda* et *Siméon* se tournèrent vers le pays montagneux du midi; *Dan* obtint le nord du territoire israélite autour de la ville phénicienne de Laïs, après avoir cherché longtemps en vain à déposséder les Philistins des montagnes voisines; les quatre tribus d'*Issachar*, de *Zabulon*, d'*Aser* et de *Nephthali*, occupèrent après de longs combats le plateau verdoyant autour du mont Tabor et du lac Kinnéroth; la tribu de Benjamin demeura parmi les Jébuséens dans les environs de Jérusalem.

L'unité fut bientôt dissoute, et chaque tribu dut combattre isolément contre les Chananéens. Ces combats furent accompagnés d'effroyables cruautés; la soumission successive des indigènes ne s'effectua que de vive force et ne fit qu'accroître la haine native des Israélites contre les étrangers. — Les habitants de la rive droite du Jourdain continuèrent à se livrer à la vie pastorale, tandis que les autres s'adonnèrent bientôt à l'agriculture régulière, à la culture de la vigne, du figuier, de l'olivier, et apprirent des Phéniciens les éléments du commerce, des métiers et de l'existence des villes. Plusieurs préférèrent aussi, à une vie pénible, un sort paisible et assuré au service des marchands de Phénicie.

§ 36. *Les juges* (1300-1100). — Les Israélites eurent bientôt sujet de se repentir de n'avoir pas suivi le dernier conseil de leur législateur. Des peuplades puissantes, comme les *Moabites*, les *Madianites*, les *Ammonites*, les *Philistins*, etc., (§ 17, VII) étaient encore insoumises et leur disputaient la jouissance de leurs possessions; des guerres sanglantes et ruineuses engendrèrent la rudesse et la sauvagerie. Les Israélites oubliaient fréquemment le Dieu vivant qui les avait tirés de la servitude, et tombaient dans l'idolâtrie, jusqu'à ce que les calamités et les revers les ramenassent à de meilleurs sentiments. Alors s'élevaient des hommes courageux qui battaient et dispersaient les ennemis et remettaient en honneur la croyance des pères et les anciens usages. La Bible les appelle JUGES. Les plus

célèbres d'entre eux sont, outre l'héroïne *Déborah*, *Gédéon*, *Jephté* et *Samson* le fort. Leurs hauts faits survivaient dans la bouche du peuple; le sacrifice de la fille de Jephté, la lutte de Gédéon contre les tribus errantes du désert du sud, les exploits et la mort effrayante de Samson au pays des Philistins, servaient de textes aux récits des campagnards assis à l'ombre des palmiers et des figuiers et des pasteurs campés la nuit sous le ciel étoilé, et durant plusieurs siècles encore, les tribus du nord chantèrent le magnifique cantique de victoire de Déborah sur la défaite et la mort de Sisera, chef de l'armée du roi de Hatsor, à qui Jahel, femme de Héber, enfonça un clou dans la tempe. Mais Israël eut encore à passer par d'autres rudes épreuves. Les Philistins remportèrent une grande victoire et s'emparèrent de l'arche d'alliance. A la nouvelle de cette catastrophe, le grand-prêtre Eli fut saisi d'une telle épouvante qu'il tomba à la renverse de son siége, se rompit la nuque et mourut. Les vainqueurs soumirent tout le pays en deçà du Jourdain, dépouillèrent les Israélites de leurs armes et les opprimèrent durement. Les Ammonites menaçaient d'un sort pareil les tribus d'au delà du fleuve. Alors Saul, vaillant homme de la tribu de Benjamin, appela le peuple aux armes et se mit à sa tête; il battit les Ammonites et remporta des avantages sur les Philistins. En même temps, le successeur d'Eli, le grand-prêtre Samuel (1100), homme plein de piété et de patriotisme, parvint à renouer l'ancienne alliance entre le peuple israélite et son Dieu, à réveiller l'esprit national et à restaurer la

Digitized by Google

législation mosaïque. C'est des écoles fondées ou au moins réformées par lui que sortirent les orateurs populaires, inspirés pour la liberté, la religion et la patrie, lesquels portent dans la Bible le nom de PROPHÈTES.

LA MONARCHIE THÉOCRATIQUE.

§ 37. *Saül et Samuel.* Samuel avait communiqué au peuple l'énergie, la confiance en lui-même et l'ardeur guerrière; mais en même temps il avait rehaussé la puissance sacerdotale. Cependant, comme les fils ne suivaient pas les voies des pères, mais transgressaient la justice, les Israélites redoutèrent de nouveaux dangers pour leur liberté et souhaitèrent, à l'exemple des peuples voisins, un roi qui les conduisît, comme chef permanent, à la guerre et à la victoire. En vain le vénérable grand-prêtre chercha-t-il à les détourner de cette pensée en contradiction avec la législation mosaïque, en vain leur peignit-il sous les plus sombres couleurs les afflictions et l'oppression qui les attendaient sous la conduite d'un roi; les Israélites s'obstinèrent et Samuel se vit forcé d'oindre SAUL (1050) choisi pour roi par le peuple. Saül était un homme d'élite, fort et vaillant; mais comme il fonda sa domination plutôt sur la force armée que sur les saintes institutions, comme il n'observa pas strictement les ordonnances de Moïse, mais offrit un holocauste de sa propre main et, après une victoire sur les Amalécites, ne détruisit pas, ainsi que l'avait ordonné Jéhovah, tout ce qui

Digitized by Google

était tombé entre ses mains, il fut rejeté. Samuel fut irrité contre le prince qui, enflé d'orgueil par ses exploits et sa puissance, suivait son chemin propre, et c'est pourquoi il sacra roi en secret le jeune David de la race de Juda, pasteur entreprenant et rusé, dévoué au parti des prêtres. Saül fut en proie à une sombre mélancolie que David seul parvenait à dissiper en jouant de la harpe. Mais d'une part, l'envie que faisait naître en lui la réputation acquise par le jeune pasteur dans les combats contre les Philistins, de l'autre un pressentiment secret de sa vocation future, poussèrent Saül à haïr et à persécuter David, quoique celui-ci fût intimement lié avec Jonathan, le propre fils de Saül, et marié avec l'une de ses filles. David parvint cependant à échapper aux embûches de son adversaire. Lorsqu'enfin, après une bataille perdue contre les Philistins, Saül se fut transpercé de son épée, David régna sur Juda et sur Benjamin où la législation de Moise avait jeté ses plus fortes racines. Il demeura six ans à Hébron, tributaire des Philistins, tandis qu'*Isboseth*, fils de David, gouvernait les autres tribus. Mais affaibli par la mort du vaillant *Abner*, Isboseth perdit par degrés toute puissance et toute considération, jusqu'à ce qu'enfin il fut assassiné par ses propres capitaines ; David alors fut reconnu pour roi par tout le peuple; il rendit bientôt les Israélites maîtres du pays de Chanaan et fit oublier par ses hauts-faits les moyens à l'aide desquels il était parvenu au trône.

§ 38. *David et Salomon.* Le règne de David

Digitized by Google

(vers 1030) est le point le plus éclatant de l'histoire israélite. Par des guerres heureuses, il étendit le royaume vers le sud jusqu'à la mer Rouge et vers l'est jusqu'à l'Euphrate; il fit son marchepied de la ville de Damas et détruisit sans retour la puissance des Philistins; en compagnie de son brave capitaine *Joab*, il soumit les tribus hostiles des Moabites, des Ammonites et des Edomites, et vengea d'une façon cruelle les défaites antérieures; il conquit la capitale des *Jébuséens*, JÉRUSALEM avec la forteresse de *Sion*, et la choisit pour résidence et pour centre du service divin. C'est pourquoi il fit apporter en grande pompe l'arche d'alliance de Kirjath-Jéharim à Jérusalem, au son des harpes, des cymbales et des tambours, et institua un culte solennel, dont l'une des parties essentielles consistait dans le chant d'hymnes religieux (*psaumes*), dont il avait composé lui-même quelques-uns des plus beaux. Il lui fut donné de tresser dans la couronne royale le laurier de la poésie lyrique. Malgré l'attentat par lequel il s'empara de la femme d'*Urie*, malgré plus d'une autre faute, David resta « l'homme selon le cœur de Dieu, » parce qu'il obtint sans cesse le pardon de Jéhovah par son repentir profond et ses pénitences. Il organisa l'armée et s'entoura d'une vaillante garde d'étrangers; il améliora l'administration, augmenta le revenu royal et le trésor public, et rehaussa le pouvoir et la considération de la couronne. La fin de son règne fut troublée par la révolte de son bien-aimé fils *Absalon*, dévoré d'ambition et égaré par de mauvais conseillers. Confiant dans la faveur popu-

Digitized by Google

laire que son père avait perdue par sa sévérité, tandis que lui-même la gagnait par d'aimables prévenances, le jeune homme chercha à s'emparer de la couronne. David perdit la capitale et se sauva au dessus du Jourdain. Mais la fortune ne tarda pas à sourire de nouveau au roi prudent. Absalon trouva la mort dans la fuite; il resta suspendu par ses longs cheveux aux branches d'un térébinthe. A son lit de mort, David transmit la couronne à *Salomon*, le fils qu'il avait eu de Bathsebath traîtreusement enlevée à Urie, et lui recommanda de ne point laisser ses ennemis impunis. Salomon (vers 1000), *le sage*, qui arriva au trône en passant sur le cadavre d'Adonija, son frère aîné, acheva l'œuvre de son père. Il se distingua dans les arts de la paix autant que David s'était distingué dans l'art de la guerre. Il orna la capitale d'édifices somptueux et fit construire sur le mont *Moriah*, par des artistes et des artisans tyriens, le magnifique *temple* entouré d'un grand nombre d'habitations de prêtres et d'autels, qui fut l'objet de l'admiration universelle à cause de la richesse de ses dorures, de ses sculptures et de son ornementation. En même temps, les familles des prêtres furent soumises à une nouvelle classification. Mais Salomon s'écarta en beaucoup d'occasions des lois de Moïse. Il s'associa aux voyages des Phéniciens à Ophir et amassa de grands trésors qui augmentèrent son penchant pour le faste, le luxe et la volupté; il fit venir des chevaux d'Égypte et organisa une armée permanente avec des chariots de guerre et de la cavalerie; il fit construire de

riches palais et s'entoura d'un splendide état de cour; il eut un grand nombre de femmes étrangères « qui firent détourner son cœur après d'autres dieux; » il partagea leur idolâtrie et se mêla à leurs sacrifices. Ainsi, sa haute raison et sa sagesse « plus grande que celle de tous les fils de l'Orient et que toute la sagesse de l'Égypte, » ne le préservèrent point de la folie. Le sage jugement que Salomon prononça entre deux femmes qui se disputaient la possession d'un enfant, son habileté à proposer des questions embarrassantes et à les résoudre, survécurent longtemps dans les récits populaires. Il passa pour le représentant de l'âge d'or du royaume d'Israël, dont tout l'éclat fut répandu sur sa tête. Tout ce que produisirent le corps des prêtres et celui des chanteurs, tout ce que le peuple édifia de noble et de durable, fut considéré comme l'œuvre de Salomon et honoré de son nom, comme par exemple les « Proverbes, » le « Cantique des cantiques, » le poème didactique de « l'Ecclésiaste. » Les récits de la sagesse, de la richesse et de la magnificence surhumaines du roi de Juda, fondateur de Tadmor, furent tellement grossis par les générations postérieures, que *Suleiman* leur apparut comme un puissant magicien, comme un dominateur des esprits et des démons, comme un souverain des forces occultes de la nature; il s'est conservé jusqu'à nos jours sous cette forme dans les récits et les contes orientaux et il a pénétré tout le domaine de la poésie au milieu des vicissitudes politiques et religieuses. Mais le règne brillant de Salomon a aussi

son côté ténébreux : de l'état patriarcal était sortie une monarchie despotique, avec les impôts et les corvées qui pesaient lourdement sur le peuple ; à l'autorité personnelle des anciens et des chefs de tribus, dont on recherchait autrefois le jugement, s'était substituée la violence des employés royaux qui interprétaient la loi selon leurs caprices et levaient des tributs sur la propriété franche jusque-là. C'est pourquoi, sous le règne de Salomon déjà, Jéroboam excita une sédition qui fut comprimée, à la vérité, et dont l'instigateur fut obligé de s'enfuir en Égypte. Mais quand Roboam, fils de Salomon, marcha sur les traces de son père, et, poussé par les jeunes gens « qui avaient grandi avec lui » rejeta les demandes du peuple qui sollicitait un adoucissement de la charge des impôts, dix tribus se séparèrent de lui et choisirent pour roi Jéroboam de la tribu d'Éphraïm. *Juda* et *Benjamin* restèrent seuls fidèles à la maison de David.

DÉCADENCE DU ROYAUME DIVISÉ.

§ 39. *Idolâtrie et Prophètes.* La séparation produisit deux États d'inégale grandeur : le royaume d'Israël ou d'Ephraïm, formé de dix tribus, avec les capitales *Sichem*, *Tirtsa*, *Samarie*, et le royaume de Juda consistant en deux tribus avec la ville de *Jérusalem*. Comme Jérusalem conservait l'arche d'alliance, et, à cause de cela, était considérée par les Lévites et par beaucoup de pieux Israélites comme la vraie capitale et le centre du culte de Jéhovah, *Jéroboam* (980-958)

Digitized by Google

éleva deux veaux d'or au sud et au nord de son royaume, à *Dan* et à *Béthel*, et il sacrifia sur les hauts-lieux. Ses successeurs ornèrent Tirtsa de riches édifices et enrichirent le pays par le commerce; mais la puissance extérieure fut affaiblie par les guerres contre Damas et Juda, tandis que l'idolâtrie croissante détruisait l'ancienne confiance en Dieu et ébranlait l'austérité des mœurs qui reposait sur la foi populaire. Juda, de son côté, passa de mauvais jours sous les descendants de Roboam. Le roi d'Égypte *Sésonchis* (Sishak) s'empara de Jérusalem et enleva les immenses trésors qu'avait laissés Salomon. Aujourd'hui encore, on voit sur la muraille extérieure du sud du temple de Karnak (Thèbes) la représentation du vainqueur qui agite une arme pointue au dessus d'un groupe d'ennemis captifs; une inscription à demi décomposée le désigne comme « Juta-Malk » (roi de Juda). Ce fut seulement après que les Juifs eurent renversé les autels des dieux étrangers dans leur pays, que des jours meilleurs revinrent sous le roi *Josaphat* (920-890). — L'un des rois les plus puissants et les plus riches d'Israël fut Achab, contemporain de Josaphat (vers 900). Sous l'impulsion de son épouse idolâtre, *Jézabel* de Tyr, il bâtit dans sa nouvelle capitale de Samarie un temple à *Baal*, dans lequel 450 prêtres desservaient le culte. En vain les prêtres de Jéhovah s'élevèrent contre le culte charnel et dépravé de Baal et d'Astarté; la reine cruelle et obstinée chassa les rebelles du pays et les obligea à se cacher dans les déserts et dans les cavernes. Parmi eux se trouvait le pro-

phète Elie qui trouva un asile sur le mont Carmel. Une sécheresse et une famine s'étendirent alors sur le pays; Elie les interpréta comme des châtiments du ciel et le peuple irrité saisit cette occasion pour tuer les prêtres de Baal; les prêtres et les prophètes fugitifs revinrent et le culte de Jéhovah fut rétabli. Mais Elie dut chercher pour la seconde fois un refuge dans le désert contre les embûches de la reine. Achab remporta plusieurs victoires contre les Syriens de Damas; mais la fortune l'abandonna quand il eut laissé, contre le conseil des prophètes, la vie et la liberté au roi vaincu. Le roi syrien paya sa douceur d'ingratitude en ne remplissant point les conditions de la paix. Dans la troisième guerre qu'Achab entreprit, de concert avec Josaphat de Juda, contre les Syriens, il reçut une blessure mortelle, mais il combattit debout sur son char jusqu'à ce qu'il mourût de la perte de son sang. Le prophète *Michée* avait prédit le résultat désastreux de la bataille, et le roi l'avait fait emprisonner en ordonnant de le retenir « jusqu'à ce qu'il revînt en paix. » Achab eut pour successeur son fils *Joram* (896-882), sous lequel Samarie fut longtemps assiégée par les Damascéniens, en sorte que la ville fut en proie à une famine inouïe. Toutes ces calamités furent signalées par les prophètes comme des châtiments du Seigneur, à cause du culte de Baal auquel la maison d'Achab restait attachée; et comme ce culte vicieux s'était aussi implanté en Juda par le mariage d'Athalie, fille d'Achab et de Jézabel, avec le fils de Josaphat, la famille entière d'Achab fut

vouée à la destruction. Elisée, alors chef des prophètes, oignit de l'huile sainte le front de Jéhu, capitaine de Joram, et le déclara roi d'Israël au nom de Jéhovah. Joram, blessé par les Syriens, était dans son palais de Jizréhel, avec son neveu *Achazia*, lorsque Jéhu envahit la ville avec ses partisans, atteignit les deux rois qui cherchaient à s'enfuir sur leurs chariots, les tua, et fit jeter Jézabel par la fenêtre du palais, « de sorte qu'il rejaillit de son sang contre la muraille et contre les chevaux. » Le meurtrier sauvage la foula aux pieds et ordonna ensuite aux anciens des tribus d'exterminer toute la maison d'Achab et de lui envoyer les têtes des victimes (882). Ainsi furent massacrés soixante-dix fils et petits-fils d'Achab et quarante-deux frères et parents d'Achazia. Mais l'espérance qu'avait conçue Jéhu de fonder la réunion des deux royaumes sur les cadavres des deux maisons royales, ne se réalisa point. Athalie, fille d'Achab, prit en Juda les rênes du gouvernement et extermina de la même manière tous ceux qui se trouvaient dans son chemin ; elle n'épargna pas même ses propres petits-fils, les enfants d'Achazia ; un seul, *Joas*, fut soustrait avec peine par la sœur de son père à la fureur de la reine idolâtre et élevé en secret dans le temple. Jéhu (882-854) montra la même cruauté envers les prêtres et les serviteurs de Baal qu'envers la maison du roi : ils furent passés au fil de l'épée, leur temple fut détruit et le culte de Jéhovah rétabli. Mais ces horreurs énervèrent Israël, de façon que sous Jéhu et ses trois successeurs une grande partie du pays fut conquise

par les Syriens et que la force armée se réduisit à 10,000 hommes avec dix chariots et 50 cavaliers. Le royaume ne se releva que sous *Jéroboam II* (822-780). Les villes perdues furent reprises, le commerce répandit le bien-être et l'aisance; les fils d'Israël « demeurèrent sous leur tentes comme autrefois. » — Il en fut de même en Juda : après un règne de sept années (882-876), Athalie fut saisie et mise à mort par les ordres du grand-prêtre *Jéhojada*, le temple de Baal fut démoli et le service de Jéhovah reprit son éclat. Mais ni Joas (876-836), ni son fils *Amasia* (836-806) ne furent en état de résister avec énergie aux attaques de leurs nombreux ennemis; en outre, une guerre civile avec le royaume des dix tribus poussa le pays du sud et sa capitale Jérusalem vers leur ruine. Les deux rois moururent de mort violente. Hozias cependant prêta une nouvelle considération au royaume (806-758); par ses victoires sur les Philistins et sur d'autres tribus hostiles, il réveilla la bravoure et la confiance du peuple en lui-même; d'un autre côté il favorisa le commerce, l'agriculture et l'entretien du bétail.

§ 40. *Captivité en Assyrie et à Babylone.* Au IXe et au VIIIe siècle, des jours pénibles se levèrent sur le royaume divisé. A l'est, le royaume d'Assyrie (§ 23) se dressa avec une nouvelle ardeur belliqueuse et dirigea ses conquêtes vers les pays du Liban, affaiblis par des guerres intestines et bouleversés par de nouvelles idolâtries. Les royaumes d'Israël et de Juda, au lieu de résister au puissant ennemi avec des forces combinées et de puiser du courage et de la con-

Digitized by Google

fiance dans leur fidélité envers Jéhovah, dans leur attachement aux lois et aux mœurs anciennes du peuple, se querellèrent entre eux, conclurent des alliances avec des peuples étrangers, cherchèrent aide et protection devant les autels de dieux païens et se livrèrent à la mollesse et à la volupté. Ils persécutèrent les *prophètes* inspirés de Dieu qui prédisaient avec une franchise hardie la ruine du royaume, si le culte de Jéhovah était dépossédé par le service des idoles et si la division et les transgressions continuaient. Mais la persécution augmentait l'audace et le zèle des voyants; leur foi et leur vision intuitive se fortifiaient dans les solitudes et les déserts au milieu des privations et des macérations. Au nom de Jéhovah, qu'ils concevaient comme un Dieu personnel, comme un être spirituel et moral, que l'on devait servir, non par des sacrifices et des autels, mais par une conduite irréprochable, avec le cœur et les lèvres, ils insistaient courageusemeut sur l'amendement de la vie, ils exhortaient à la vertu et à la crainte de Dieu, et menaçaient de la colère du Seigneur ceux qui ne retourneraient pas à lui et ne se confieraient pas en lui seul. Mais les cœurs des Juifs étaient endurcis. En vain *Amos*, qui avait gardé les troupeaux en Juda jusqu'au moment où Jéhovah le suscita, s'éleva contre le luxe et le déréglement des principaux d'Israël, contre leurs fraudes et leurs exactions, contre la perversité avec laquelle « ils avaient changé le droit en poison et le fruit de la justice en absinthe; » les prêtres de Béthel s'élevèrent contre lui et le contraignirent de fuir en

Juda. En vain *Osée* s'efforça de détourner le roi d'Israël *Manahem* (770-758) du projet insensé d'invoquer le secours des Assyriens contre les attaques des Damascéniens, et signala les dangers que courait le peuple s'il ne rentrait pas dans les voies de la modération et de la justice; le roi Phul fut appelé, il entra en Syrie, rendit l'aveugle Manahem tributaire, après lui avoir enlevé ses trésors et ses villes, et transporta une partie des habitants en Mésopotamie. Cet exemple n'empêcha point les rois de Juda *Jotham* (753-742) et *Achaz* (742-726), de rechercher également la faveur de l'Assyrie. Lorsque Pékah de Samarie, ligué avec les Syriens de Damas, livra la guerre à Juda et serra étroitement Jérusalem, Achaz réclama le secours de *Tiglat-Pilésar*, successeur de Phul, devint tributaire et souilla le temple de Jéhovah du culte idolâtre de l'Assyrie, sans être ébranlé par les exhortations du grand prophète Esaïe, dont le cœur patriotique s'enflammait pour la religion de ses pères, pour l'ancienne vertu et les anciennes mœurs. Les tristes conséquences de cette folle entreprise furent bientôt visibles. Lorsque Salmanassar, le plus belliqueux parmi les rois assyriens, envahit le riche littoral, soumit la Phénicie, l'ancienne Tyr et les villes maritimes des Philistins, et s'avança menaçant jusqu'aux limites de l'Égypte, Hosée (728-720), roi d'Éphraïm, conclut une alliance avec les Égyptiens, pour se soustraire à la puissance assyrienne, et s'exempta des tributs qu'il payait à Salmanassar. Celui-ci, irrité, envahit le royaume d'Éphraïm, conquit la capitale Samarie

après un siége de trois ans et conduisit le roi avec la majeure partie du peuple, dans la CAPTIVITÉ ASSYRIENNE, au delà de l'Euphrate et du Tigre. Ceux qui avaient été emmenés reçurent de nouvelles résidences dans l'Arménie lointaine et dans les « villes des Mèdes, » tandis que, sur les vertes collines de Samarie, s'établirent des peuples étrangers que le roi d'Assyrie fit venir de Babel, de Hamat et de l'Euphrate. Quelques faibles débris conservèrent seuls le souvenir de la vie antérieure, de la puissance et de la floraison sous David et Salomon. Le pays fut dévasté, tellement que les bêtes féroces étranglaient les hommes. Du mélange des nouveaux immigrants et des Israélites qui étaient restés, naquirent les SAMARITAINS.

§ 41. Juda resta tributaire de l'Assyrie et fut encore épargné. Mais le puissant Salmanassar étant mort bientôt après, EZÉCHIAS (726-698), roi de Juda, crut que l'heure de la délivrance était venue. Il fit alliance avec l'Égypte et fortifia Jérusalem. En vain Esaïe l'avertit de ne point s'appuyer sur un bâton rompu et de ne point demander aux hommes un secours que Jéhovah seul pouvait accorder; Ezéchias persista dans sa résolution; mais les exhortations du prophète eurent pour résultat de le détourner des idoles étrangères pour servir Jéhovah avec ferveur. Sa confiance ne fut pas trompée. *Sanchérib*, successeur de Salmanassar, envahit le pays avec une armée formidable et menaça Jérusalem. Mais l'heure de Juda n'était pas encore venue; Jéhovah protégea sa ville, ainsi qu'Esaïe l'avait annoncé. Avant l'arrivée

des renforts égyptiens, une violente épidémie décima l'armée assyrienne et Sanchérib se retira avec épouvante; Jérusalem était sauvée. Quelque temps après, Sanchérib fut battu, et le royaume d'Assyrie descendit rapidement la pente de la décadence. Avant la fin du VIIe siècle, la fière Ninive était tombée en ruines (§ 23). Mais Juda retomba dans son ancien aveuglement. Le fils d'Ezéchias, *Manassé* (698-642), « rebâtit les hauts-lieux que son père avait démolis, » il retourna aux idoles que son grand-père Achaz avait encensées. Le culte de Baal fut rétabli et remplaça de nouveau l'adoration de Jéhovah. Comme Achaz, Manassé offrit son fils au brûlant Moloch. Les prophètes furent cruellement persécutés parce qu'ils s'opposaient de toutes leurs forces aux sacrifices et à la religion de la sensualité, et annonçaient que si l'on ne recherchait pas le Dieu vivant avec la pureté du cœur et la droiture de la conduite, « le cordeau et le niveau de la destruction seraient passés sur Jérusalem comme sur Samarie. » « L'épée dévorait les prophètes comme un lion destructeur. » Mais leur voix continuait à retentir, et Esaïe prédit à la génération découragée la venue du *Messie*, qui sortirait de la race de David pour délivrer le pays. L'ancienne alliance entre Jéhovah et son peuple fut renouvelée solennellement, lorsque JOSIAS (640-608) qui monta au trône à l'âge de huit ans, reçut des mains du grand sacrificateur le livre de la loi de Moïse, et comme preuve de son retour à l'ancienne foi et à l'ancienne obéissance, renversa les autels des Baalins, expulsa les prêtres et les

Digitized by Google

magiciens du pays, et détruisit le culte de la volupté et de l'effroi, d'Astarté et de Moloch. Ce furent les dernières années de félicité en Juda. Le pieux Josias fut tué dans le combat de Mégiddo par les archers du roi d'Égypte *Nécho* (§ 31) et son second fils *Jéhojakim* (608-597) occupa le trône comme roi tributaire. Le nouveau roi, prodigue et inconsidéré, méconnut les besoins du pays; il se tourna à son tour vers les divinités étrangères et persécuta le hardi prophète Jérémie, qui annonçait comme prochain le jour de la justice où le temple de Jérusalem tomberait en ruines et où le pays et le peuple de Juda deviendraient la proie d'armées étrangères. La défaite de Nécho par Nébucadnetsar (§ 28) ne fut point un soulagement pour Juda. Car le belliqueux roi de Babylone, héritier du territoire assyrien en deçà du Tigre, reprit les plans de conquête de Salmanassar et de Sanchérib. Dans l'espace de quatre années, il soumit la Syrie avec la ville de Jérusalem, pilla le temple et emmena dans l'intérieur de son royaume Jéchonias, fils de Jéhojakim, ainsi que ses principaux officiers et les habitants notables du pays. Le troisième fils de Josias, Sédécias fut institué roi tributaire sur le reste désarmé des habitants de la ville conquise; il opprima durement le peuple. Mais l'esprit tenace des Juifs n'était pas encore détruit; les aspirations vers la liberté et l'indépendance régnaient toujours dans leurs cœurs. La voix prophétique de Jérémie qui, désespérant de l'avenir de la patrie, les engageait à persévérer sous le joug étranger, ne trouva aucun crédit. Juda, comptant

sur le secours de l'Égypte, se leva de nouveau contre la domination étrangère; mais ce fut sans succès. Malgré la vaillante défense des Juifs, Jérusalem tomba entre les mains des ennemis, selon la prédiction de Jérémie. Nébucadnetsar brûla la ville et le temple, enleva l'arche d'alliance et les vases sacrés et transporta enfin le roi aveuglé et la plus grande partie du peuple dans la CAPTIVITÉ DE 70 ANS A BABYLONE. Jérémie qui avait déconseillé de combattre contre les Chaldéens et, à cause de cela, avait été retenu en prison pendant le siége, chercha un refuge en Égypte et pleura dans les « *lamentations*, » la ruine de sa patrie. « Comment est-il arrivé que la ville si peuplée se trouve si solitaire; que celle qui était grande entre les nations est devenue comme veuve; que celle qui était entre les provinces est devenue tributaire? Elle ne cesse de pleurer pendant la nuit et ses larmes sont sur ses joues; il n'y a pas un de tous ses amis qui la console. Les chemins de Sion mènent deuil de ce qu'il n'y a plus personne qui vienne aux fêtes solennelles. » Dans cette extrémité, les Juifs se tournèrent de nouveau vers le Dieu de leurs pères et prêtèrent l'oreille à la voix de leurs prêtres et de leurs prophètes qui, comme Ezéchiel et Esaïe, leur annonçaient le retour prochain dans la patrie. Ils trouvèrent grâce devant Jéhovah. Après quelques périodes décennales, Babylone fut conquise par les Perses, et *Cyrus* permit aux Juifs de retourner dans leur pays. Un petit nombre seulement partit d'abord sous la conduite de *Zorobabel* et de Jésuah et mit aussitôt la main à la reconstruction du temple.

Mais comme ils écartaient d'eux les Samaritains réputés impurs, ceux-ci cherchèrent par haine nationale à contrarier leurs desseins de toutes les manières. Ils obtinrent une interdiction de continuer les travaux qui ne furent achevés que sous *Darius;* la dédicace du temple fut alors célébrée par des sacrifices. Au temps où *Artaxerxès* régnait sur les Perses, de nouvelles troupes rentrèrent dans leur patrie, sous la conduite d'Esdras et de Néhémie, et, au milieu de luttes incessantes contre leurs ennemis, rebâtirent la ville avec des murailles et des tours et rétablirent la législation mosaïque. Néhémie partagea le peuple en deux moitiés : l'une, complètement équipée et armée de lances et de boucliers, montait la garde, tandis que l'autre, l'épée au poing, bâtissait la muraille et chargeait les portefaix, en sorte que chacun travaillait d'une main et se tenait prêt à combattre de l'autre. Le malheur avait enseigné aux Juifs que le salut et la délivrance ne se trouvaient que dans l'attachement à la croyance de leurs pères; c'est pourquoi ils évitèrent désormais avec plus de soin tout contact avec les païens idolâtres. Mais, par cet esprit d'exclusion, le royaume de Dieu se constitua peu à peu en théocratie hiérarchique.

§ 42. Littérature hébraïque. La littérature des Israélites, comme leur histoire, leurs institutions et leur vie, se rapportait au service de Jéhovah; aussi, leur *poésie*, expansion de sentiments religieux, est-elle entièrement *lyrique;* les genres supérieurs de poésie — l'*épopée* qui a sa source dans l'histoire librement traitée, et le *drame* inséparable de la conception claire

Digitized by Google

de la réalité et de la représentation paisible de circonstances positives — ne furent nullement cultivés chez eux. La religion de Jéhovah est le centre de la littérature des Israélites, qui se compose d'écrits *historiques*, *poétiques* et *prophétiques*. — Les *livres historiques* contiennent l'histoire de la fondation du royaume théocratique avec sa législation exactement déterminée. Entièrement dégagées de l'histoire des autres peuples, les plus anciennes parties de ces livres ont un caractère épique dans leur originalité rigoureusement nationale et religieuse. — Les écrits *poétiques* sont tantôt *purement lyriques* comme les *psaumes* destinés au culte de Jéhovah, auxquels David appliqua son empreinte propre, quoique la plupart de ceux qui existent dans le psautier ne procèdent pas de lui ; tantôt compliqués de quelques éléments *dramatiques* avec un récit *idyllique* pour fondement, comme le « *cantique des cantiques;* » tantôt *didactiques*, comme la légende populaire du pieux *Job*, composée pour la glorification de la providence et de la justice divines qui gouvernent les destinées humaines, ou la poésie *proverbiale*, *gnomique*, sortie du sein du peuple et recueillie sous le nom de Salomon. Ce *livre des proverbes* qui, sous la forme de simples sentences ou de comparaisons et d'oppositions ingénieuses, renferme une sagesse dont les règles et les préceptes résultent d'une riche expérience de la vie, est particulièrement conforme au caractère oriental par la concision de l'expression et l'excellent choix des images. Dans les proverbes de Salomon se reflète la vie pratique de beaucoup de siècles, entée sur la moralité et la crainte de Dieu, comme dans les psaumes la vie religieuse et intérieure. Les psaumes sont les joyaux de la poésie hébraïque. Le torrent de feu de l'inspiration ravit le poète au Dieu qui ne se manifeste pas comme un être vivant dans la nature et confondu avec elle, mais comme le Seigneur qui gouverne sa création. Le langage et l'expression ont un élan, les images une sublimité et une hardiesse, les prières une ferveur, les plaintes une vivacité, qui n'ont rien eu de supérieur dans la poésie de

Digitized by Google

tous les peuples et de tous les temps. De même que les psaumes, les admonestations, les menaces et les prédictions des *prophètes* inspirés par la religion et le patriotisme, indiquent la direction d'esprit du peuple israélite. Dominés par l'idée que le salut résultait de l'accomplissement et le malheur du mépris des commandements divins, ils ne cessèrent de fulminer contre les transgressions, de représenter les souffrances présentes ou prochaines comme des marques de la colère de Dieu qui s'était détourné de son peuple, et de promettre une situation prospère pour prix de la conversion et du repentir. La pénitence pourtant ne devait pas consister en œuvres extérieures, en sacrifices, en prières, en jeûnes, mais dans un amendement moral et une conduite intègre. Les prophètes, entièrement absorbés dans la contemplation des choses divines, ne concevaient pas les pensées qui les débordaient comme les leurs, mais comme les pensées, les recommandations, les menaces et les ordres de Jéhovah, comme une « charge du Seigneur. » Les plus importants et les plus enthousiastes sont ceux qui vécurent vers l'époque de la guerre assyrienne, et parmi ceux-ci, Esaïe, le plus ancien, surpasse tous les autres. — Les Juifs ont produit peu de chose dans les sciences et dans les arts; leur nature était peu propre aux arts, et le monothéisme étroit empêchait la culture de la plastique et de la peinture.

D'après l'arrangement qui remonte au IIe siècle avant J.-C., la *Bible* contient les écrits suivants, sans y comprendre les livres *canoniques apocryphes :*

I. Livres historiques : Les cinq livres de Moïse *(Pentateuque)* qui ne proviennent pas d'un seul auteur, mais ont été composés à différentes époques par des prêtres qui, à portée des récits et des traditions, puisaient aux anciennes sources et s'appuyaient sur les lois et les institutions. Les fragments les plus anciens, tels que l'histoire de la création, la marche à travers le désert, et les lois les plus importantes, procèdent sans doute de Moïse même, tandis que les autres pourraient

Digitized by Google

appartenir au temps de Samuel et des premiers rois. La collection complète du Pentateuque n'a été terminée que vers la fin du VIIe siècle avant J.-C. (622, sous le roi Josias) Le premier livre, la *Genèse* (création), contient les histoires primitives de la race humaine et les destinées des Israélites jusqu'à leur séjour en Égypte; le second, l'*Exode* (sortie), traite principalement des souffrances du peuple en Égypte, de son départ et de la législation au mont Sinaï; le troisième, le *Lévitique* (livre des prêtres), se compose de lois civiles, religieuses et d'ordonnances sacerdotales; le cinquième, les *Nombres*, renferme, outre d'autres lois et prescriptions, le dénombrement du peuple et l'énumération des familles; le quatrième, le *Deutéronome*, reproduit l'histoire de la marche dans le désert et les principales lois, et rapporte ensuite les derniers discours et la mort de Moïse. — Le livre de JOSUÉ contient la conquête de la Palestine et la répartition du pays, comme elle a pu être projetée, mais comme elle n'a jamais été effectuée. — Le livre des JUGES, le livre historique le plus animé des Israélites, qui s'appuie sur des traditions orales et des récits populaires, des autels et des monuments, rappelle le temps héroïque du peuple juif et les hauts faits accomplis sous la conduite de guerriers inspirés. — L'histoire idyllique qui forme le contenu du LIVRE DE RUTH, la bisaïeule de David, semble avoir été composé pour la glorification de ce roi, mais pourtant après son temps. — Les DEUX LIVRES DE SAMUEL et les DEUX LIVRES DES ROIS fournissent un exposé animé et instructif de l'histoire du peuple israélite, tant pendant la période d'éclat qu'à l'époque de la décadence par la division des tribus et finalement par la captivité. — Les DEUX LIVRES DES CHRONIQUES sont plus récents et moins importants; outre la liste des familles, ils s'occupent principalement de l'histoire du royaume de Juda et de la tribu de Lévi. Ils ne sont nullement une continuation des livres des Rois; ils embrassent en grande partie la même période, mais ils ont un caractère plus sacerdotal, plus prophétique, plus théocratique. Les trois derniers livres historiques d'ESDRAS, de NÉHÉMIE et d'ESTHER (dans le dernier desquels est racontée la délivrance des Juifs captifs du danger dont les menaçait *Haman*) rappor-

tent les destinées des Juifs à leur retour et l'histoire de la reconstruction du temple.

II. Livres poétiques : Le LIVRE DE JOB qui expose les luttes intérieures d'un homme confiant en Dieu, mais égaré pour quelque temps et rendu injuste envers la sagesse divine par de douloureuses épreuves, semble renfermer un récit populaire arrangé dans un but didactique et religieux; c'est une justification éclatante *(théodicée)* de la providence et de ses voies et moyens souvent merveilleux et incompréhensibles, mais toujours dirigés vers le bien. Ce poème profond, qui réunit en lui toutes les formes de la poésie, puisque la narration prosaïque porte au commencement et à la fin un caractère *épique*, tandis que le motif principal est *dramatique* par ses discours dialogués, mélangés de peintures de la nature pleines de fougue *lyrique*, et que l'ensemble a une tendance *didactique*, occupe une place parmi les créations littéraires les plus grandioses et les plus substantielles de tous les temps et de tous les pays. — Le LIVRE DES PSAUMES (psautier) est un assemblage de 150 poèmes lyriques et didactiques de différents auteurs et de différentes époques; presque tous ont un sujet religieux et sont destinés à être chantés aux fêtes dans le temple. Ce sont ou des chants à la louange de Jéhovah *(odes* et *hymnes)* ou des cantiques d'actions de grâces, ou des plaintes *(élégies)*. Ceux qui ont été composés par David se distinguent par la profondeur du sentiment religieux, la grâce et la suavité, ceux des enfants de *Coré* par l'élan et la vivacité; ceux du chantre de David, *Assaph*, ont plutôt un caractère instructif. — Les PROVERBES DE SALOMON consistent en sentences isolées ou en séries sentencieuses; ils doivent être considérés comme le trésor traditionnel de l'expérience de la vie pratique de la nation et ne procèdent qu'en minime partie de Salomon. L'ECCLÉSIASTE *(Kohelet)* de Salomon est un poème didactique d'une époque postérieure, dans lequel un homme expérimenté expose en phrases concises et pénétrantes les résultats de ses réflexions et de ses doutes. Il contient la doctrine de la vanité de toutes les choses terrestres et de l'inanité de tous les efforts humains, et présente la jouissance de la vie comme la seule réalité digne de valeur,

Digitized by Google

sans pourtant suivre dans cet exposé aucun plan fixe et symétrique. Le *cantique des cantiques*, est une histoire d'amour idyllique, qui, dans des scènes et des situations déterminées, est tantôt lyrique, tantôt dramatique, tantôt narrative. L'idée fondamentale est la peinture d'un amour fidèle qui résiste à toutes les tentations, qui ne suit que les inspirations d'un noble cœur et ne peut être gagné par des moyens extérieurs. D'anciens chants populaires du temps de Salomon en ont peut-être formé le fond; mais les images parfois recherchées, les exagérations de certaines peintures et comparaisons et la disposition ingénieuse de l'ensemble appartiennent à une époque où la poésie populaire s'était transformée en art. Cependant on peut regarder le cantique des cantiques comme le morceau le plus riche, le plus complet et le plus beau que le peuple hébreu ait produit dans la poésie mondaine. La vivacité et la vérité des sentiments, la tendre contemplation de la nature extérieure, et par dessus tout la merveilleuse harmonie de la passion et de la moralité prêtent à cette composition une haute valeur.

III. Livres prophétiques. Les orateurs populaires inspirés de Dieu, les prophètes, sortirent de l'école fondée par Samuel ou bien ils furent poussés par leur propre inspiration religieuse et patriotique, sans influence ni préparation étrangères. D'après l'ordre chronologique on peut admettre quatre périodes de prophéties : 1) à l'*ancienne période* du XIIe jusqu'au IXe siècle, appartiennent *Elie*, *Elisée;* on n'en possède aucun monument écrit; 2) à la *période assyrienne* (800-700) qui est la période de floraison de la poésie prophétique, se rattachent *Joël*, *Amos*, *Osée*, *Esaïe*, *Michée* et *Nahum*. Parmi ceux-ci, se place au premier rang Esaïe qui condamne, dans un langage élevé, les égarements de son peuple, et dans des prédictions pleines d'imagination et de pénétration, annonce un avenir lumineux, un âge d'or, pendant lequel une génération meilleure s'élèvera sur les ruines du présent, l'heureux temps de David renaîtra sous un rejeton de ce roi, les cœurs se tourneront vers Jéhovah et les hauts-lieux avec leurs idoles et leurs autels seront déserts et abandonnés. Dans la suite, plusieurs

Digitized by Google

discours prophétiques dont les auteurs sont inconnus furent attribués à Esaïe, notamment les paroles de consolation (ch. XL-LXVI) d'un juif en exil. 3) à la *période chaldéenne* appartiennent *Sophonie, Jérémie, Habacuc, Ezéchiel, Abdias,* parmi lesquels le pieux et patriotique Jérémie occupe la première place. Ses douloureuses *lamentations* sur la destruction de Jérusalem et de son temple sont de beaux monuments de poésie *élégiaque.* Par la chaleur et la hardiesse de ses élans, Habacuc le surpasse dans sa prédiction confiante de l'appesantissement de la justice de Dieu sur les ennemis de son peuple. Ezéchiel annonce, dans un langage prophétique, sombre et imagé, la ruine prochaine de Jérusalem à laquelle il assista, et les souffrances de l'exil qu'il partagea, détourne de l'idolâtrie et des faux prophètes et prédit le salut et la délivrance. 4) à *la quatrième période, qui suivit la captivité,* appartiennent *Jonas, Aggée, Zacharie, Malachie, Daniel.* Aggée et Zacharie, qui revinrent sous Zorobabel de la captivité à Babylone, cherchèrent à encourager le peuple à la reconstruction du temple, et, par la prédiction de meilleurs temps, à réveiller en lui le courage contre les ennemis et la confiance en lui-même. Les prophéties de Daniel, qui, prisonnier à Babylone, sauvé par miracle, et instruit à la cour de Nébucadnetzar dans la sagesse chaldéenne, survécut à la chute du royaume chaldéen-babylonien et à la fondation du royaume des Perses et fut le bienfaiteur de son peuple, semblent provenir de l'époque des Macchabées.

IV. Les Apocryphes. Quoique d'une valeur moindre que les écrits canoniques, les livres apocryphes ont pourtant leur importance sous le double rapport religieux et historique. Ils n'ont été conservés qu'en langue grecque, quoique la plupart aient été composés primitivement dans l'idiome hébraïque-araméen. Ils se divisent en écrits *historiques* et en écrits *didacques.* 1) Parmi les écrits dont le contenu est historique, il faut citer avant tout les deux livres des Macchabées qui racontent les tourments des Juifs opprimés, leur soulèvement et leur lutte héroïque contre la domination des rois de Syrie. En partie peu satisfaisants par leur concision, incorrects et exagérés, ils sont pourtant dans leur ensemble très dignes de foi,

assez chronologiques, et se distinguent avantageusement des autres témoignages historiques de cette époque. Le récit populaire des combats du peuple de Jéhovah sous le prêtre Mattathias et ses fils, dans le premier livre des Macchabées, se rattache dignement aux anciennes annales du royaume. — Le livre de Judith est un récit prophétique et poétique, dans lequel la situation et les circonstances de la domination syrienne sont cachées sous le voile de noms et de temps passés, pour éveiller un ardent patriotisme dans la lutte contre les Syriens et enflammer le courage des Juifs craintifs. Les moindres récits historiques qui appartiennent au cycle légendaire de Daniel (*Susanne ; Bel et le dragon à Babel ; cantique dans la fournaise*, etc.) sont dépourvus de tout fondement historique. 2) Les écrits *didactiques* comprennent : le livre de Tobie, récit imité de Job avec un but instructif, où il est démontré que la ferme confiance en Dieu et la piété conservée par la prière et les bonnes œuvres ne peuvent tourner à confusion. — Le *livre de la sagesse* composé vraisemblablement par un Juif alexandrin ; on y fait parler Salomon ; la première partie expose la valeur et la prospérité de la sagesse, la seconde, la vanité et la folie du culte des idoles. L'auteur de ce véritable « livre d'or, » avait pour objet d'établir, avec le génie grec, le beau et l'éternel des vérités d'Israël. — Le livre de Jésus Sirach, recueil de règles de prudence, de sentences et de proverbes moraux dans lesquels se manifestent une grande sagacité, une expérience consommée et une profonde moralité. — Le *livre de Baruch*, dont le contenu principal se compose de deux lettres, l'une écrite par un Juif qui habitait Babylone et qui annonçait la délivrance, l'autre adressée par Jérémie aux bannis pour les détourner de l'idolâtrie, porte en lui-même, aussi bien que la *prière de Manassé*, des traces évidentes de son défaut d'authenticité.

MÈDES ET PERSES.

---

§ 43. *Mèdes.* Les Mèdes, frères, comme les Perses, du peuple de *Zend* et par suite descendants des Ariens primitifs ou Iraniens, restèrent durant cinq siècles sous la domination assyrienne. Mais enfin ils secouèrent le joug étranger et vécurent indépendants, dans leur pays fertile et propre surtout à l'élève du cheval. Bientôt cependant le désordre et l'anarchie régnèrent parmi eux et menacèrent de les replacer sous la puissance de leurs voisins. Alors les Mèdes choisirent pour roi Déjocès (707-655), qui s'était acquis une réputation de juge intègre et prudent. Celui-ci s'entoura aussitôt d'une garde de lanciers, bâtit, dans un délicieux site montagneux, une nouvelle capitale, *Ecbatane*, avec sept rangées de murailles, dont la plus intérieure entourait le château royal et la maison du trésor, et fonda un despotisme militaire héréditaire avec des espions et un

cérémonial oriental. Son successeur Praortès (655-633), commença la grande guerre contre l'empire d'Assyrie, mais il perdit la victoire et la vie dans un combat décisif. Sous son fils Cyaxare (633-593), la Médie fut infestée par des bandes de Scythes nomades des régions du Caucase et tenue 28 ans dans une dépendance oppressive. Ces bandes de pillards s'étendirent jusqu'à Ascalon de Syrie et jusqu'aux frontières de l'Égypte, et dévastèrent tout sur leur passage. Enfin, le roi des Mèdes parvint, non seulement à délivrer son pays de ces peuples pasteurs, mais à agrandir notablement son territoire par la conquête et la destruction du royaume de Ninive, accomplie en commun avec le roi babylonien Nabopolassar. Le nouveau royaume médique, fondé par Cyaxare, devint bientôt si puissant qu'il pouvait rivaliser avec celui de Babylone. Il comptait parmi ses sujets les *Bactriens* et les *Perses* établis autour de Pasargade et de Persépolis, et s'étendait à l'ouest jusqu'au fleuve Halys. Mais déjà sous le faible Astyage (vers 575), fils de Cyaxare, le gouvernement des Mèdes passa aux Perses. Astyage ayant vu en songe le fils de sa fille Mandane régner à sa place sur toute l'Asie, il maria cette fille à un prince de la race assujettie, afin qu'il n'en pût sortir un héritier du trône de Médie. Mais Cyrus (560), sauvé par miracle de la mort qui lui était destinée et élevé parmi les pasteurs, renversa son grand-père du trône et devint le fondateur du royaume de Perse. Les Mèdes cherchèrent vainement plus tard à regagner la domination.

Les vêtements médiques, célèbres dans toute l'antiquité, témoignent de l'habileté de ce peuple dans la préparation de fines étoffes et de riches couleurs. La plus ancienne capitale des Mèdes était vraisemblablement Bactra. Dans l'Hamadan actuel, on ne retrouve plus que quelques traces de la grandeur passée d'Ecbatâne. Les Mèdes et les Perses professaient, comme tous les Iraniens, la religion de la lumière, que ZARATHUSTRA (Zoroastre) avait révélée, pour le salut de l'humanité, dans le livre sacré ZEND-AVESTA, sous l'inspiration du dieu de la lumière *Ahuramasda* (*Ormuzd* § 8). D'après une tradition, ce livre fut brûlé par Alexandre-le-Grand, à l'exception des écrits sur la médecine et l'astronomie, qu'il fit traduire en grec; mais dans la suite, les saints livres furent rétablis de mémoire. Une autre tradition plus digne de foi rapporte que, sous la domination des *Sassanides* (dans le IIe siècle de notre ère), les livres sacrés furent de nouveau colligés et l'on indiqua les écrits qui avaient été perdus : d'après cette tradition, le Zend-Avesta avait dans l'origine 21 livres, c'est à dire autant que le plus saint commandement d'Ahuramasda : « Comment le seigneur doit être honoré, » contient de mots. De ces vingt et un livres, on n'a conservé que le vingtième, le *Vendidad*, et le *Yaçna*. Dans ces fragments rapportés de l'Inde en Europe, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, par le savant français Anquetil Duperron, nous possédons les parties constitutives les plus essentielles d'un code formé de lois et de traditions primitives, mais arrangé par une classe sacerdotale puissante et ambitieuse, lequel, pareil en cela au code indien de Manou (§ 21.) ne règle pas seulement la vie religieuse et les actes du culte, mais s'étend aussi à toute l'existence terrestre, à l'état et à la famille.

§ 44. *Les Perses.* 1) CYRUS. Du milieu du peuple belliqueux et montagnard des Perses, qui, exercé à l'équitation et au tir à l'arc, menait paître depuis des siècles ses troupeaux dans le Farsistan, le « pays des chevaux, » et se livrait à la chasse et à

Digitized by Google

la guerre, surgit au VIe siècle avant J.-C., un homme qui surpassait tous ses contemporains par son esprit dominateur et son caractère héroïque. *Cyrus* doit avoir été l'un de ces hommes qui, dès leur apparition, entraînent avec eux les multitudes et, lorsqu'ils accomplissent de grandes évolutions, sont regardés par les peuples comme des instruments particuliers de la divinité. Il échappa par de merveilleux hasards, à la mort que lui avait préparée son grand-père ombrageux, Astyage, délivra son peuple d'un esclavage indigne, et, après avoir vaincu les Mèdes et s'être emparé du trône, devint le fondateur d'un royaume qui embrassait presque tous les pays policés de l'Asie. Pendant un règne de trente ans, il soumit les deux plus puissants États, ceux de Babylone et de Lydie, et une quantité de peuples moindres, en partie libres, en partie tributaires. A *Sardes*, capitale de la Lydie, régnait alors sur presque toutes les peuplades de l'Asie-Mineure, le roi Crésus dont les richesses sont devenues proverbiales, homme crédule qui se fiait plus à des oracles, à des rêves et à des prophéties de prêtres qu'à sa force propre. Comme allié d'Astyage, il voulut le rétablir sur le trône de Médie, et s'attira ainsi une guerre avec Cyrus. Trompé par un oracle équivoque, il passa la rivière-frontière Halys, mais il fut complétement défait et obligé de se retirer promptement dans sa capitale. Cyrus le poursuivit, conquit Sardes, et, d'après la tradition, donna l'ordre de faire mourir dans les flammes le roi prisonnier. Déjà Crésus enchaîné était assis sur le bûcher, lorsque le sou-

venir du sage athénien Solon, qui l'avait averti un jour de se défier de l'inconstance du sort et de l'incertitude de toutes les choses humaines, le sauva de la mort. Cyrus, saisi par la vérité de cette leçon de Solon « que personne ne peut se dire heureux avant sa mort, » mit le roi captif en liberté, le traita avec grande considération et lui demanda conseil dans toutes ses entreprises. — Le résultat de la victoire sur Crésus fut la possession de l'Asie-Mineure, y compris les colonies grecques du littoral, qui n'avaient soutenu le roi lydien que très faiblement. Les Lydiens, ayant tenté de se soulever contre Cyrus, furent dépouillés de leurs armes et réduits aux occupations pacifiques, à la musique et au chant; ils tombèrent bientôt dans la mollesse et la volupté, en sorte qu'ils apparaissent dans le cours de l'histoire comme un peuple énervé et peu propre à la guerre. — Quelques-uns des colonisateurs grecs des côtes émigrèrent (comme les *Phocéens* qui fondèrent *Elea* (Vélia) dans la Basse-Italie et *Massilia* (Marseille) dans la Gaule, et les *Téiens* qui trouvèrent une nouvelle patrie dans la ville d'Abdère en Thrace). Les autres villes conservèrent leur constitution indépendante (autonomie) et acquittèrent seulement un impôt : elles restèrent florissantes et riches, mais le véritable esprit libre des Grecs disparut visiblement sous la domination des Perses. Les îles suivirent l'exemple de la terre-ferme et, après une faible résistance, rendirent hommage au puissant roi des Perses.

Solon était venu un jour à Sardes et avait reçu l'hospitalité du roi. Crésus, énivré de son bonheur le fit conduire dans les chambres du trésor et lui montra toutes ses richesses. Puis il lui demanda quel était, selon lui, le mortel le plus heureux, bien convaincu que Solon allait le nommer. Mais celui-ci nomma d'abord l'athénien Tellus qui avait possédé des biens médiocres mais suffisants et d'excellents fils, qui avait trouvé la mort au milieu de victoires remportées sur l'ennemi et avait été enterré avec de grands honneurs par ses concitoyens à l'endroit où il était tombé. Interrogé de nouveau, Solon mit au second rang deux jeunes gens, Cléobis et Biton, fils d'une prêtresse de Héra à Argos, dont il raconta ainsi l'histoire : Un jour que la mère était prête à partir pour offrir un sacrifice dans le temple et que les bœufs qui devaient traîner son char se faisaient attendre, les jeunes gens s'attelèrent eux-mêmes et traînèrent leur mère jusque dans le temple ; alors, celle-ci demanda au ciel que ses fils obtinssent pour récompense ce qu'il y avait de meilleur, et ils s'endormirent dans le temple et ne se réveillèrent plus. Crésus s'étant indigné de voir que le sage athénien ne jugeait pas son bonheur égal à celui de simples citoyens, Solon lui donna cette réponse significative: qu'avant la mort personne ne peut s'estimer heureux. Bientôt après le départ de Solon, Crésus avait éprouvé la vérité de ces paroles, lorsque son fils Athys fut tué à la chasse d'un coup de lance. Au moment où le roi prisonnier était sur le bûcher, elles lui revinrent à la mémoire, et il s'écria douloureusement : O Solon ! Solon ! Cette exclamation éveilla la curiosité du roi de Perse : il voulut en connaître la signification et fit grâce au prisonnier. Hérodote qui rapporte ces circonstances, y insiste avec prédilection, parce qu'elles lui fournissent une preuve de son système fondamental des destinées humaines réglées, selon lui, par une décision immuable de la Divinité, qui punit l'injustice et l'orgueil, mais qui persécute aussi, humilie et anéantit le bonheur excessif des mortels, par suite d'une certaine envie, d'une jalousie de sa puissance supérieure. La condamnation de Crésus au bûcher semble avoir son origine dans une légende populaire et se rattacher à la coutume lydienne des sacrifices par le feu.

§ 45. *Mort de Cyrus*. Cyrus soumit avec le même bonheur le royaume babylonien où les Juifs captifs gémissaient encore. Lorsque ses armées s'avancèrent, une voix prophétique (Esaïe XLV) s'écria au nom de Jéhovah : « Je prends Cyrus, mon oint, par sa main droite, afin de terrasser les nations, de délier les reins des rois et d'ouvrir les portes devant lui. J'irai devant toi et je dresserai les chemins tortus; je romprai les portes d'airain, et je mettrai en pièces les barres de fer. » Battus en campagne, les Babyloniens se retirèrent dans leur ville forte, où leur roi *Nabonetus* avait assemblé de grandes provisions, et, à l'abri derrière leurs murailles, ils se moquaient des Perses. Mais un jour qu'ils célébraient une grande fête et qu'ils se réjouissaient, les Perses, après avoir conduit l'eau de l'Euphrate par des canaux et formé un lac artificiel, pénétrèrent nuitamment dans la ville, frappèrent le roi dans son palais et conquirent le pays (538). Par là, la Syrie, la Palestine et la Phénicie tombèrent également au pouvoir des Perses, et ainsi le chemin de l'Égypte fut ouvert devant eux. Cyrus rendit aux Juifs captifs les vases du temple et les ustensiles sacrés, que Nébucadnetsar avait autrefois enlevés de Jérusalem, et leur permit de retourner dans leur patrie (§ 41). Ils devaient vraisemblablement lui préparer les voies pour se rendre en Égypte. Mais une expédition malheureuse contre le peuple nomade des *Massagètes* de la mer Caspienne, amena la ruine du roi victorieux avant qu'il pût tourner ses armes contre la vallée bénie du Nil. Une grande partie de l'armée

ennemie, avec son chef, un fils de *Tomyris*, reine des Massagètes, tomba entre les mains de Cyrus, ce qui affligea tellement le vaincu qu'il se donna la mort, quoique Cyrus lui eût laissé la liberté. La reine, enflammée de colère, assembla tout son peuple autour d'elle et livra aux Perses, sur le fleuve Jaxartes, une bataille dans laquelle Cyrus périt avec le noyau de son armée (529). Le cadavre du puissant roi des Perses, qui tenait sous son sceptre tous les peuples depuis la mer Méditerranée jusqu'à l'Indus, fut livré en pâture aux moqueries d'une femme. Tomyris lui plongea la tête dans une outre remplie de sang humain en disant : « Maintenant, rassasie-toi de sang, toi qui ne pouvais jamais en avoir assez pendant ta vie. »

§ 46. *Cambyse*. Le belliqueux fils de Cyrus, Cambyse, le conquérant de l'Égypte, ne régna que sept ans (529-521). Mais cet espace fut plein de calamités pour les habitants du Nil comme pour les Perses. Le malheureux roi *Psamménit*, qui tomba au pouvoir du vainqueur après la bataille de Péluse (§ 28) et la conquête de Memphis qui en fut la suite, fut forcé de voir maltraiter son peuple et outrager ses enfants. Cambyse, irrité de ce qu'autrefois le roi d'Égypte lui avait refusé sa fille et lui avait seulement accordé pour épouse celle de son prédécesseur, obligea la fille du roi et les jeunes filles les plus distinguées du pays à prendre des habillements d'esclaves et à porter de l'eau, et ordonna de mettre à mort le fils du roi avec deux mille jeunes Égyptiens. Tandis que tous les assistants éclataient en gémissements à la

Digitized by Google

vue de pareilles souffrances, Psamménit seul ne versa pas une larme. Mais il commença à se lamenter quand il vit passer devant lui l'un de ses anciens commensaux qui, devenu mendiant dans sa vieillesse, demanda une aumône aux soldats. Cambyse l'interrogea pour savoir pourquoi il pleurait; il répondit : « Mon infortune domestique est trop grande pour être pleurée, mais le besoin d'un ami est digne de larmes. » L'intensité d'une pareille douleur toucha Cambyse lui-même de compassion et il traita le roi avec une douceur plus grande. Mais lorsque plus tard celui-ci eut été convaincu d'avoir voulu pousser les Égyptiens à la révolte, il fut condamné à boire du sang de taureau qui le fit mourir à l'instant. — Mais l'ardeur guerrière du roi fut également préjudiciable aux Perses. Non content de la soumission du fertile pays d'Égypte, Cambyse résolut aussi de conquérir l'Éthiopie abondante en or et l'ancien état sacerdotal d'*Ammonium* fondé sur l'oasis de *Siwah* et dont le centre était le temple de Jupiter Ammon aux cornes de bélier. L'une des deux armées périt de fatigue et de faim dans les déserts de Libye, l'autre fut dévorée par d'effroyables tourbillons de sable. Cambyse revint furieux à Memphis. Il trouva la ville au milieu des réjouissances, car un nouvel *Apis* (§ 8, 3) était apparu. Rempli du soupçon ténébreux que le peuple se réjouissait de son désastre, il traita les Égyptiens et particulièrement les prêtres avec la plus excessive cruauté. Après qu'il eut tué l'Apis de sa propre main, il fit torturer et supplicier les prêtres et le peuple, et se livra à des

Digitized by Google

fureurs sans mesure et sans fin. Aussi, lorsqu'il se fut blessé par hasard de sa propre épée, la haine du peuple opprimé attribua sa mort prématurée aux dieux égyptiens qui vengeaient ainsi la profanation de leurs temples et de leurs sanctuaires.

§ 47. *Darius*. Peu de temps avant la mort du cruel Cambyse, un soulèvement avait éclaté à Suze, sous l'impulsion des prêtres et des mages, pour renverser la domination des Perses et effectuer l'unité du royaume. A la suite de ce mouvement, un mage se fit passer pour *Smerdis*, frère de Cambyse, que celui-ci avait fait assassiner par méfiance plusieurs années auparavant, il monta sur le trône qu'il occupa quelque temps et chercha à fonder l'indépendance des provinces isolées. Mais avant qu'il eût pu réaliser ses desseins, la tromperie fut découverte et le faux Smerdis tué après un règne de sept mois. Darius (521-485), fils d'*Hystaspes*, de la famille des Achéménides, arriva ensuite au trône. On raconte que son élévation eut lieu par le concours des sept principaux seigneurs du royaume, à la suite d'un jugement de Dieu, son cheval ayant hénni le premier au lever du soleil. Darius joignait à l'éclat de son origine la pénétration et la constance de l'homme d'État et le courage du guerrier; il était, en outre, un pieux sectateur de la doctrine de Zoroastre, mais sans l'intolérance fanatique de son prédécesseur Cambyse, et, comme époux d'*Atossa*, fille de Cyrus, il était cher au peuple. Il régna durant 36 ans avec énergie et prudence. Il divisa son royaume en vingt *satrapies* ou gouvernements, et régla l'administra-

Digitized by Google

tion et l'assiette de l'impôt. De même que ses devanciers, il fit de grandes guerres, rendit l'Arabie tributaire et étendit les frontières de son immense empire jusqu'à l'Inde, au nord de l'Afrique et aux steppes arides de la Scythie. Mais ses armes ne furent pas toujours victorieuses. Les Scythes nomades du bas-Danube se retirèrent avec leurs troupeaux et leurs tentes et livrèrent des champs dévastés et des bruyères nues aux ennemis, que le manque de subsistances réduisit bientôt à la dernière extrémité, et qui, poursuivis par les Scythes, auraient péri sur les rives mêmes du Danube, si les princes grecs auxquels la garde du pont était confiée avaient pu s'entendre pour le détruire, comme le conseillait l'athénien Miltiade, qui commandait alors dans la Chersonèse thracique. Darius fut plus heureux en comprimant les révoltes qui éclatèrent dans son royaume. Il gagna dix-neuf batailles et fit prisonniers neuf rois qui s'étaient élevés en souverains indépendants dans les diverses provinces de la Perse. Babylone qui, sous un descendant de la famille royale de Chaldée, tenta de s'affranchir de la domination persane, fut reconquise par la ruse et le dévouement d'un seigneur persan nommé *Zopyre*, qui se mutila lui-même pour gagner la confiance de l'ennemi. Babylone, aussi bien que Milet et les villes grecques de l'Asie-Mineure, expièrent leurs tentatives d'insurrection par une dure servitude. Pour perpétuer par un monument symbolique la difficile réalisation de l'unité du royaume, Darius fit construire par des architectes indigènes et étrangers

la nouvelle capitale de Persépolis, qui devint pour le royaume entier, ce qu'était pour la province de Perse la ville de *Pasargade*, c'est à dire *camp des Perses*.

§ 48. Mœurs, institutions et gouvernement des Perses. Tribus et Familles. La Perse, par sa disposition naturelle, était aussi propre à la vie agricole et pastorale qu'à la production de montagnards belliqueux. Les dix tribus du peuple (tribus nomades, tribus agricoles et tribus guerrières) se répartirent selon leurs trois occupations, mais la souveraineté ne résida qu'entre les mains des trois tribus exercées au maniement des armes, parmi lesquelles les *Pasargades*, dont la plus noble famille, celle des Achéménides, donna au peuple ses rois, occupaient le premier rang. C'est dans leur sein qu'on choisissait les dignitaires du royaume, les officiers et l'entourage, les « parents » et les « commensaux » du roi. Les Perses formaient à l'égard des autres tribus, une aristocratie dominante. Ils étaient exempts d'impôts, et chaque fois que le roi arrivait dans leurs districts, il était d'usage qu'il distribuât au peuple de l'argent et des présents. — Religion. La doctrine d'Ormuzd (§ 8, 2), révélée par Zoroastre, fut constituée en plusieurs parties par les Perses. Le feu sacré et le soleil auquel on consacrait des chevaux blancs, formaient le centre du culte persan qui reposait sur le service des astres et de la nature. Le culte de *Mithras* qui était symbolisé sous la figure d'un jeune homme qui immole un taureau, avait également du rapport avec le culte du soleil et des étoiles. La tribu mède des Mages s'implanta chez les Perses, mais sous le despotisme militaire elle perdit sa puissance et son importance primitives. Vie de cour. Le despotisme le plus effréné régnait en Perse; le roi était revêtu de la consécration religieuse et en même temps de la toute-puissance patriarcale d'un prince nomade. Devant lui, chacun était esclave; la vie de tout le monde était entre ses mains. Quiconque paraissait en sa présence devait se prosterner et baiser la terre. De même que le trône d'Ormuzd était environné d'esprits lumineux, de même le trône du roi de Perse, son

Digitized by Google

représentant, était entouré d'un nombreux et brillant état de cour, entretenu avec le plus grand luxe, et ayant à sa tête sept grands dignitaires et un conseil sacerdotal supérieur de juges, de devins, d'interprètes des signes, etc. Les offices de grand-échanson, d'archer, de portier, de bâtonnier, et beaucoup d'autres, étaient des emplois d'honneur des Perses de haute condition, qui étaient récompensés par des présents, par des mets de la table du roi et par d'autres marques de distinction. Le roi et sa cour étaient défendus par une garde du corps qui consistait en 2,000 cavaliers d'élite et en un nombre égal de lanciers à pied, dont les lances étaient ornées de grenades d'or et d'argent. La table royale était couverte des mets et des rafraîchissements les plus exquis, apportés des régions lointaines. La cour changeait de résidence selon les saisons; elle passait l'hiver dans la chaude Babylone; le printemps à Suze, l'été dans la fraîche Ecbatane. Des jardins fruitiers (paradis) et des parcs giboyeux ajoutaient aux raffinements de jouissance des rois de Perse pendant leurs voyages. Des chaussées reliaient les provinces aux capitales, et des courriers d'État à cheval étaient chargés des lettres et des messages royaux à toute heure et en toute saison. Rien n'égalait la célérité de ces courriers. A tous les endroits dont l'accès était difficile, aux ponts et aux défilés, des postes visitaient les lettres et les voyageurs, afin d'empêcher les conspirations. La route de Sardes à Suze avait 111 stations de ce genre. — Le faste des rois de Perses se décelait surtout dans leur *harem*, où des troupes de femmes avides et intrigantes, auxquelles on allouait souvent les revenus de villes et de provinces entières pour subvenir aux dépenses de leur toilette et de leur parure, exerçaient une influence funeste sur le gouvernement et sur la cour. — Administration. Le pays entier était considéré comme la propriété du roi, tous les impôts perçus sur les peuples assujettis, comme les revenus qui découlaient des droits royaux (*régaliens*), et les présents volontaires entraient dans les caisses privées du souverain. Les provinces étaient gouvernées par des *satrapes* qui, à l'exemple du roi, s'entouraient d'un train nombreux et fastueux, pour l'entretien duquel ils exigeaient de

Digitized by Google

toutes les parties de leur domaine des impôts en argent et en nature. Comme les satrapes étaient pour la plupart des parents du roi et qu'ils étaient investis d'un grand pouvoir, les provinces ne trouvaient aucune protection contre leurs exactions et leur administration oppressive; dès que les gouverneurs livraient régulièrement à la cour les impôts annuels dont ils étaient redevables, ils pouvaient agir et ordonner selon leur caprice et contenter leur cupidité ou leur soif de jouissances. Lorsque le pouvoir civil et le pouvoir militaire qui étaient séparés dans l'origine, furent réunis dans les mains des satrapes, ceux-ci devinrent si puissants, qu'ils s'inquiétaient peu des ordres du roi et entraient souvent en guerre ouverte avec le souverain; ils préparèrent ainsi par degrés la dissolution intérieure du royaume. C'est pourquoi aussi la surveillance et le châtiment des coupables et des suspects devinrent de plus en plus rigoureux; l'effroi maintenait l'obéissance; les personnages les plus considérables étaient condamnés à une mort ou à des mutilations cruelles; des espions secrets et des affidés que l'on nommait « les yeux et les oreilles du roi, » rendaient compte de la conduite des gouverneurs et des fonctionnaires; la délation était encouragée et récompensée. — Outre la charge des impôts, l'entretien d'une nombreuse armée, composée en partie de troupes mercenaires, était un lourd fardeau pour les provinces. Sous tous les rapports, le royaume perse-mède était et resta un assemblage de parties constitutives hétérogènes, reliées extérieurement d'une façon entièrement mécanique, mais sans cohésion intime, sans autre levier et sans autre moteur que l'intimidation et la terreur, une agrégation de pays et de peuples, d'autant moins rattachés au centre de l'État qu'ils en étaient plus éloignés. — En revanche, le despotisme persan ménageait les particularités locales des provinces; satisfait lorsque les ordres royaux étaient exécutés, le gouvernement perse laissait aux peuples assujettis leurs institutions propres, leurs mœurs et leurs coutumes, leur foi et leurs rites, parfois même leurs princes indigènes; et pourtant les provinces tombaient peu à peu dans la barbarie, car aucune législation déterminée ne les préservait de la tyrannie

des satrapes et de leurs serviteurs, et lors même que leur nationalité n'était pas anéantie par la ruse ou la violence, elle souffrait pourtant de la perte de l'indépendance politique, en l'absence de laquelle l'esprit national est incapable d'élan et de développement. — Armée. La force armée des Perses était énorme, parce que tout sujet en état de porter les armes était astreint au service militaire. L'armée était disséminée sur tout le pays dans des places fortes et des places de revue, et, au moment du besoin seulement, elle était réunie par une convocation générale. L'élite des troupes se composait de 10,000 fantassins appelés « Immortels, » parce que ce corps était toujours au complet, chaque vide étant aussitôt comblé. L'habillement et l'armement étaient très divers, car les différentes peuplades qui composaient les divisions de troupes conservaient leur uniforme national et leurs armes spéciales, ce qui présentait un aspect très bigarré. Des femmes, des enfants et toutes sortes de bagages suivaient aussi l'armée. Quinte-Curce décrit ainsi (III, 3) le train d'une armée perse : Le signal était donné de la tente du roi, au sommet de laquelle se trouvait, afin que tout le monde pût la voir, une image du soleil. Le feu sacré était porté sur des autels d'argent, entourés de prêtres qui chantaient de saints hymnes. Ils étaient suivis de 365 jeunes gens vêtus de pourpre, d'après le nombre des jours de l'année. Le char consacré au dieu suprême, le soleil, était tiré par des chevaux blancs conduits par des domestiques habillés de blanc et portant des bâtons d'or. Derrière eux, venait le cheval consacré au soleil, d'une grandeur insigne. Dix chariots couverts d'or et d'argent le suivaient, ainsi que la cavalerie de douze nations dans ses uniformes spéciaux et avec les armes en usage chez chacune d'elles. Ensuite venaient les Immortels, au nombre de 10,000, ornés de chaînes d'or et de tuniques à manches longues, tout étincelants de pierreries. A quelque distance se présentaient 15,000 nobles qui portaient le titre honorifique de « parents du roi ; » ils étaient couverts d'habillements qui, par leur pompe et leur luxe, ressemblaient plus à des vêtements de femmes qu'à des vêtements d'hommes. Les « porte-lance » précédaient le char dans lequel s'avançait

le roi qui dominait la foule de beaucoup. Aux deux côtés de ce char, se trouvaient les images des dieux en or et en argent. Le joug était garni des pierres précieuses les plus rares; deux figures d'or, celles de Ninus et de Bélus, longues chacune d'une aune, étaient placées au devant, et entre elles un aigle aux ailes déployées. Le roi était remarquable par le faste de ses habits, brodés de faucons ou d'autours (les oiseaux d'Ahuramasda), sa ceinture d'or où pendait un sabre, dans un fourreau richement garni de pierreries, et la mitre dont il était coiffé. A son côté, marchaient à droite et à gauche, 200 de ses plus nobles « parents; » 70,000 guerriers aux hallebardes d'argent avec la partie supérieure en or, suivaient le char royal. Les chevaux de main du roi, au nombre de 40, et trente mille fantassins fermaient la marche. A la distance d'un stade, la mère et la femme du roi suivaient sur des chars. Une grande quantité de femmes et de servantes de la reine les escortaient à cheval. — Quinze litières (*armamaxæ*) renfermaient les enfants du roi et leurs précepteurs et gardiens. 600 bêtes de somme et 300 chameaux, environnés d'archers, portaient les trésors du roi. Les amis et les parents des femmes royales étaient accompagnés d'une quantité innombrable de cuisiniers et de serviteurs. Les troupes armées à la légère fermaient le cortége. Le roi et les satrapes avaient des gardes du corps (trabans, satellites) Lorsque l'emploi de troupes mercenaires se fut établi, l'ancien esprit belliqueux des Perses disparut peu à peu. — Les Perses se sont peu occupés de sciences et de littérature; par contre, les ruines grandioses de Persépolis, consistant en débris de châteaux et de palais royaux avec des portiques, des colonnades, des escaliers de marbre et des murailles pleines d'inscriptions et de sculptures, aussi bien qu'en tombeaux des rois et en innombrables restes de statues, de bas-reliefs et d'autres ouvrages de sculpture qui représentent des dieux et des animaux symboliques, des peuples assujettis, des messagers qui apportent des présents et des courtisans richement habillés, attestent que, dans les arts, notamment en architecture et en sculpture, les Perses ne sont pas restés en arrière des autres peuples policés de l'Orient.

Digitized by Google

§ 49. Résultats. Si nous jetons en terminant un regard en arrière sur les peuples que nous avons désignés sous la qualification générique de « *orientaux*, » nous découvrirons, malgré la vaste étendue des territoires qu'ils habitaient et la diversité de leurs formes de développement, certaines particularités caractéristiques, d'après lesquelles nous pourrions les classer en groupes de peuples, déterminés par des parentés intimes. Au seuil de l'histoire, nous rencontrons à l'extrême Orient la nation chinoise, dans laquelle la race mongole a atteint le point culminant de sa civilisation. Comme leur organisme typique et leur culture stagnante fut repoussée par la race caucasique plus énergique, l'influence des Chinois ne s'étendit que sur les peuplades du voisinage, et fut presque nulle sur le développement général de l'humanité. Il n'en fut pas de même du peuple égyptien, qui, placé au nord-est de l'Afrique, au point de jonction des deux parties du monde oriental, eut une civilisation moins concentrée que celle des Chinois. Les Égyptiens, sortis d'un mélange du sang éthiopique et du sang caucasique, n'étaient pas appelés à entrer dans l'histoire comme les porteurs de l'étincelle divine qui anime l'humanité, quelque grande qu'ait pu être, sur la race caucasique dans son enfance et dans sa jeunesse, la puissance des éléments d'éducation qu'ils ont engendrés. Les habitants du Nil créèrent avec une patience et une persévérance admirables ces formes arrêtées dans lesquelles ils moulèrent leur vie religieuse et artistique et toute la variété de l'existence

terrestre, qui imposèrent par la puissance de leur impassibilité à l'esprit mobile des peuples juvéniles de l'antiquité européenne et qu'eux-mêmes conservèrent durant des siècles avec toute la ténacité du caractère oriental. Les Égyptiens cherchèrent même à mettre des bornes à la puissance de la mort qui conduit à la dissolution tout ce qui a été créé afin de fournir une nouvelle carrière à la force vitale éternellement productive, ou au moins ils tentèrent de soustraire à son action destructive la forme et le corps humains. L'ordre éternel et la régularité qu'ils observaient dans la marche des corps célestes, la périodicité des inondations qui fertilisaient leur pays, pénétrèrent toutes les manifestations de leur existence, dominèrent leur vie entière. Comme leurs pyramides et leurs momies, toute la civilisation des Égyptiens resta une branche desséchée de l'arbre de vie de l'humanité. Entre ces deux nations de la forme raide et de l'immobilisme conservateur, sont situées deux races qui exercèrent la plus grande influence sur les progrès du genre humain, les Ariens et les Sémites. Dans les conceptions de ces deux groupes de peuples, se trouvent les germes de toute notre civilisation occidentale. Quoique jusqu'ici nous n'ayons considéré que deux grandes familles de la souche arienne, les *Indous* et les *Iraniens*, dans leurs ramifications en Bactres, en Mèdes et en Perses, cependant chez quelques-unes d'entre elles la force intellectuelle, morale et physique a une telle importance, qu'il est impossible de contredire l'opinion qui en fait dériver les principaux

peuples de l'Europe. Les Ariens de l'Inde et de l'Iran déployèrent des formes de culture qui, sortant de la même racine, prirent diverses directions par l'influence du milieu physique. Dans la région fertile du Gange, où, sous un ciel riant, les plaines et les forêts s'étalent avec une rare opulence, les Ariens suivirent leur penchant inné au repos et à la contemplation, et se livrèrent si exclusivement à la vie de l'âme et de l'esprit, que la nature et le monde perdirent à leurs yeux toute vérité et toute réalité, qu'ils se détournèrent de la vie pratique et active, et ne trouvèrent satisfaction que dans les domaines de l'imagination, dans la contemplation de la Divinité. Les prêtres et les philosophes peuplèrent le ciel et la terre d'un essaim de dieux et d'esprits, qu'ils ramenèrent à l'unité par l'idée impersonnelle de Brahma comme esprit primitif et âme du monde. Cette conception de Brahma fut bientôt portée à un tel degré d'abstraction par la surprenante activité d'esprit des théologiens de l'Inde, qu'elle perdit toute figure et devint insaisissable pour la masse. Le peuple continua à adresser ses prières et ses sacrifices aux anciennes puissances physiques et s'édifia par les légendes et les merveilles dont les Brahmanes remplissaient son imagination pendant qu'eux-mêmes s'élevaient de plus en plus dans leurs spéculations. Pour eux, Brahma seul, le pur esprit d'où tout procédait et vers lequel tout retournait dans un cours éternel, avait une existence véritable; tout le reste n'était qu'apparence et illusion des sens, dont le sage devait s'affranchir à toute

force. Lorsque la chair avait été mortifiée par un ascétisme rigoureux, que tout désir sensuel avait été étouffé et que l'existence corporelle était pour ainsi dire éteinte, alors seulement pouvait s'effectuer le retour vers la divine force première, l'âme humaine pouvait trouver, dans le sein de Brahma, le repos auquel elle aspirait. Quelqu'atténuation que reçût plus tard ce panthéisme qui absorbait tout, par la réaction du rationalisme bouddhiste, le caractère indien était cependant tellement éloigné de la vie matérielle et positive, que cette réaction même ne produisit aucun changement essentiel dans la vie populaire, qu'aucune impulsion vigoureuse ne fut donnée et que la route vers la véritable humanité ne fut pas frayée. L'homme et la nature n'avaient de valeur pour l'Indien qu'en tant qu'ils étaient sortis de Brahma; l'amour du prochain ne franchit jamais les limites des castes, il s'éleva à peine jusqu'au sentiment national et au patriotisme; l'amour de l'humanité en général était inconnu sur les bords du Gange et de l'Indus. — La vie intellectuelle se constitua autrement chez les Ariens dans l'Iran où les oppositions de la nature et du climat, le contraste entre des plaines fertiles et des déserts de sable, les intermittences de soleil ardent et de froid rigoureux, engendrèrent la croyance à une double puissance divine, et où les peines et les luttes pour la conservation de l'existence rendirent le peuple plus viril et plus énergique. Dans l'Iran, le pays des contrastes, la notion de Dieu ne pouvait arriver à l'unité comme dans la ravissante contrée

du Gange; le dualisme irréconciliable que l'Iranien découvrait dans le monde de la réalité, devait se refléter dans ses idées religieuses. Il imagina au dessus et en dehors de la nature un royaume des esprits, peuplé d'une foule de bons et de mauvais êtres qui se proposaient pour but et pour prix de leurs luttes et de leurs efforts le salut et la perte du monde et de l'humanité. Pour l'Indien, toute la nature est livrée au mal et au néant; pour le Parse, il n'en est ainsi que pour une seule partie sur laquelle domine Ahriman. C'est pourquoi le problème de sa vie ne consiste pas, comme chez l'Indien, à dissoudre et à anéantir l'existence matérielle, mais à lutter contre les démons portés au mal dans la nature extérieure comme dans l'homme même, afin que les esprits de lumière, les serviteurs d'Ormuzd règnent sans partage. Ce problème pratique et moral formait le fondement de la doctrine de Zoroastre qui était consignée dans le Zend-Avesta et dont l'action était si grande sur la vie ordinaire que les plus anciens écrivains grecs vantent la pureté de mœurs, la droiture et l'activité des Iraniens. Le cérémonial et les préceptes de purifications, à l'aide desquels les Mages enchaînèrent par la suite la vie populaire et entravèrent le libre essor des facultés, n'envahirent cependant jamais la vie pratique au point de paralyser toute initiative énergique et de faire consister toute l'existence en rêves et en pénitences. Les Iraniens eurent un grand épanouissement historique; de puissantes individualités, comme Cyrus et Darius, apparurent; le régime des

castes ne se développa point. Dans l'Inde, l'histoire des hommes se perd dans les mythes de la religion, les figures souveraines se volatilisent en représentants de la divinité, en exécuteurs des lois sacerdotales, le ressort individuel se perd dans la contrainte des castes.—Quoique, chez les Ariens, quelques tendances isolées pussent dominer, quelques exagérations se produire çà et là, toutefois le principal trait national fut un certain équilibre de toutes les facultés de l'âme, un progrès harmonique vers un but. Chez les Sémites, au contraire, les tendances opposées subsistèrent côte-à-côte. Parmi les plus anciens peuples de cette race, qui parvinrent à un état de civilisation, parmi les Babyloniens et les Phéniciens, l'adoration de la force créatrice et productive de la nature conduisit à un culte impur et sensuel, à côté duquel s'établit un sombre culte de sacrifices humains et de mutilations de soi-même, c'est à dire une opposition de plaisirs déréglés de la chair et de souffrances sans mesure. La mollesse et la soif de jouissances alternaient sans transition avec les châtiments qu'on s'infligeait à soi-même. Les Babyloniens cherchèrent dans les astres les lois de la nature et de la vie humaine ; ils furent les créateurs de l'astronomie et de sa fille illégitime, l'astrologie. Ces deux peuples actifs et inventifs tournèrent aussi leur énergie vers le commerce, l'industrie et la navigation, et devinrent ainsi les intermédiaires entre l'Orient et l'Occident; ils portèrent et ils répandirent la civilisation de l'est vers l'ouest. L'adresse et la ruse des Sidoniens, l'auda-

cieux esprit d'entreprise des Tyriens, la richesse et le faste des Babyloniens furent célèbres dans toute l'antiquité. Ils ne négligèrent pas non plus l'art de la guerre, mais ils y furent surpassés par les peuples consanguins des Assyriens de Ninive. Par contre, ils conservèrent la gloire d'avoir établi les premiers un état régulier avec des lois fixes et assuré la liberté personnelle de l'homme contre le despotisme et l'arbitraire. Mais les Assyriens cultivèrent en outre l'architecture et la sculpture, comme le prouvent les monuments remarquables que l'on a découverts de nos jours sous la terre où ils étaient restés enfouis de deux à trois mille ans. Entre les royaumes de Chaldée et d'Assyrie à l'est et le peuple marchand qui dominait la mer sur les côtes phéniciennes à l'ouest, les Hébreux dont les devanciers étaient descendus autrefois des montagnes de l'Arménie et du cours supérieur de l'Euphrate et du Tigre, s'emparèrent de résidences fixes sur les versants du Liban et sur les vertes hauteurs d'Israël et de Juda. Comme envahisseurs, ils traitèrent en ennemie l'ancienne population chananéenne, quoique celle-ci fût leur parente. Cette hostilité, qu'ils accrurent encore par leur exclusivisme national et leurs mœurs, leurs institutions et leurs croyances spéciales, en opposition avec l'essence païenne des peuples voisins, plaça les fils d'Israël dans une position isolée et leur fit maintenir la foi en leur dieu national Jéhovah, auquel ils retournaient toujours avec une nouvelle fidélité et une nouvelle piété après chacun de leurs égare-

ments passagers. Plus le culte dissolu de la volupté se constituait dans leur voisinage, plus les flammes des autels de Moloch s'élevaient haut, plus aussi ils embrassaient purement et profondément leur conception de Jéhovah. Petit à petit, ils la dépouillèrent de tout élément sensuel, et finirent par la considérer comme une puissance spirituelle et morale, pour laquelle la nature entière n'était plus qu'un marchepied. Les loisirs que leur laissaient la garde des troupeaux et la culture des champs et des jardins, des figuiers et des vignes, étaient consacrés au service de Jéhovah, en l'honneur duquel ils perfectionnèrent la poésie lyrique et les prophètes publièrent leurs sublimes prédictions ; et ils conservèrent le souvenir des exploits auxquels ils furent portés par l'antagonisme des tribus voisines, dans une tradition fidèle qui revêtit des formes historiques quand l'éducation eut progressé. Leur situation entre les deux grandes puissances conquérantes, l'Assyrie et l'Égypte, les engagea enfin dans des guerres au dessus de leurs forces. Après d'héroïques efforts, Israël succomba d'abord sous les rois belliqueux de Ninive et Juda, ensuite sous le jeune royaume des Chaldéens. Ils furent transportés dans les villes des Mèdes et à Babylone, où ils ne trouvèrent que dans la confiance en Jéhovah une consolation et un rempart contre les douleurs de la servitude et les moqueries des étrangers. Mais les jours des Assyriens et des Babyloniens étaient aussi comptés. Ligué avec les Mèdes, le roi de Chaldée, Nébucadnetsar, avait renversé la puissance de

Ninive et conduit Babylone à la victoire et à la souveraineté ; mais du sein du royaume des Mèdes sortit le royaume des Perses qui, sous la conduite d'un héros, prit bientôt une extension plus grande qu'aucun des royaumes antérieurs. Non seulement les peuples et les villes sémitiques devinrent des membres du corps gigantesque de la Perse, l'Égypte à son tour obéit aux ordres du souverain de Suze et de Persépolis ; les nombreuses peuplades de l'Asie-Mineure, et à leur tête le riche Crésus, roi de Lydie, se soumirent à la toute-puissance des Perses, et les villes de commerce grecques sur les côtes de la mer Egée, vinrent avec leurs nobles arts, orner comme d'un ourlet de pourpre la robe du « grand roi. » Cependant les Perses ne possédaient pas l'esprit d'ordre et d'organisation, qui aurait été nécessaire pour dominer et relier les divers éléments populaires. Ils laissèrent côte-à-côte, sans cohésion, des tribus et des peuplades, différentes de nature et de religion, de mœurs et de langage, de manière de vivre et d'équipement,—une masse à laquelle manquait l'âme. Appuyé sur une foule ainsi assemblée machinalement, le grand roi, dont les États s'étendaient depuis les hauteurs neigeuses de l'Hindoukhou, jusqu'aux déserts de l'Égypte et aux bouches du Danube, conduisit ses troupes innombrables contre les Grecs, afin de rendre aussi leurs petits États tributaires de son royaume incommensurable ; mais ici l'édifice colossal vint se briser contre une puissance mystérieuse, inconnue à l'Orient, contre l'autonomie et la liberté individuelle des Hellènes.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.
§ 1. *Les premiers hommes* V
§ 2 et 3. *Races humaines, souches de langage et manière de vivre* . . . . . VII-XII
§ 4. *États et formes d'État* XIV
§ 5. Constitutions XV
§ 6. Castes XVI
§ 7. *Religion et formes de culte du paganisme* XVIII
§ 8. Le paganisme de l'Orient XXI
§ 9. Religion des Grecs et des Romains XXXI
§ 10. Religion celtique et germanique XXXIV
§ 11. *Conclusion et résultats* XXXVII
§ 12, 13, 14, 15 et 16. *Sujet, sources et division de l'histoire* . . XXXIX

PEUPLES ORIENTAUX.

§ 17. Esquisse géographique de l'Asie 47
§ 18. Caractère de l'Orient 63
§ 19. CHINOIS 68
§ 20. INDOUS 75
§ 21. *Les Ariens aux bords du Gange* 78
§ 22. Culture postérieure de l'Inde 95
§ 23. BABYLONIENS ET ASSYRIENS 100
§ 24. *Les Chaldéens* 105
ÉGYPTIENS ET ÉTHIOPIENS.
§ 25. *Méroë et Ammonium* 109
§ 26. Division de l'Egypte 111

Digitized by Google

§ 27 et 28. *Les Pharaons.* 113
§ 29. Monuments et institutions des Égyptions. 119
Phéniciens.
§ 30. Navigation, commerce. 124
§ 31. Histoire 130
Le peuple d'Israel.
§ 32. *Le temps des Patriarches* 133
§ 33. Sortie de l'Égypte 136
§ 34. La législation mosaïque 137
§ 35. Division du pays. 139
§ 36. *Les juges* 141
§ 37. *La monarchie théocratique.* — Saül et Samuel 143
§ 38. David et Salomon. 144
§ 39. *Décadence du royaume divisé.* — Idolâtrie et prophètes. . . 148
§ 40 et 41. Captivité en Assyrie et à Babylone. 152
§ 42. Littérature hébraïque 159
Mèdes et Perses.
§ 43. *Mèdes.* 167
§ 44. *Perses.* 169
§ 45. Mort de Cyrus 173
§ 46. Cambyse. 174
§ 47. Darius. 176
§ 48. Mœurs, institutions et gouvernement 178
§ 49. Résultats 183

Digitized by Google